

LE TRAVAIL DU CHERCHEUR SUR LE TERRAIN

**QUESTIONNER
LES PRATIQUES, LES MÉTHODES,
LES TECHNIQUES DE L'ENQUÊTE**

Cahiers de l'ILSL N°10

L'édition des actes de ce colloque qui a eu lieu à Lausanne les 13 et 14 décembre 1996 a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*
- *Fondation du 450e anniversaire de l'Université de Lausanne*

Imprimé aux Presses Centrales de Lausanne SA,
Rue de Genève 7, Case postale 3513,
Ch-1002 Lausanne

Ont déjà paru dans cette série :

Cahiers du DLSL

- Stratégies d'apprentissage (1985, 1)
- Linguistique et littérature (1986, 2)
- La Représentation de l'espace (1986, 3)
- Le Sujet et son énonciation (1987, 4)
- La Traduction (1987, 5)
- La Lecture (1988, 6)
- La Construction de la référence (1988, 7)
- Langage en confrontation :
 - langages scientifiques – langages communs (1989, 8)
- La Lecture : difficultés spécifiques d'acquisition (1990, 9)
 - Logique et sciences humaines (1991, 10)
 - Logique et communication (1991, 11)

Cahiers de l'ILSL

- Lectures de l'image (1992, 1)
- Langue, littérature et altérité (1992, 2)
- Relations inter- et intraprédictives (1993, 3)
- Travaux d'étudiants (1993, 4)
- L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, 5)
- Fondements de la recherche linguistique :
 - perspectives épistémologiques (1995, 6)
- Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, 7)
- Langue et nation en Europe centrale et orientale (1996, 8)
- Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, 9)

Responsables de publication

Lorenza Mondada
Anne-Claude Bovard

Dessin de couverture

© Yves Erard 1998

LE TRAVAIL DU CHERCHEUR SUR LE TERRAIN

**QUESTIONNER
LES PRATIQUES, LES MÉTHODES,
LES TECHNIQUES DE L'ENQUÊTE**

édité par

Mortéza Mahmoudian
Lorenza Mondada

Edition ILSL
en collaboration avec le Romanisches Seminar
de l'Université de Bâle

Cahier N°10, 1998



Les cahiers de l'ILSL (ISSN 1019-9446)
sont une publication de l'Institut de Linguistique et
des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne

Copyright © Université de Lausanne 1998

Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des Lettres
Bâtiment des Facultés de Sciences Humaines 2
Université de Lausanne
CH -1015 Lausanne

Présentation

Mortéza Mahmoudian

Section de linguistique, Université de Lausanne

Lorenza Mondada

Romanisches Seminar, Université de Bâle

Ce numéro spécial réunit les actes d'un colloque sur le thème « Le travail du chercheur sur le terrain : questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête » qui s'est tenu à l'Université de Lausanne les 13 et 14 décembre 1996, organisé par la Section de linguistique de l'Université de Lausanne, avec la collaboration du Romanisches Seminar de l'Université de Bâle.

Les questions de terrain sont aussi omniprésentes dans les pratiques qui fondent la linguistique que rarement traitées comme un thème en soi dans des publications : les résultats, leur affranchissement du terrain qui les a produits, ou les modèles, censés contrôler le travail du terrain, l'emportent souvent sur les sections méthodologiques qui occupent une place de second rang dans les écrits scientifiques. Le but du colloque a été précisément de remettre la question du terrain au centre de la réflexion du linguiste. Sa problématique a été formulée de façon volontairement ouverte pour permettre à des positions et à des expériences diversifiées de s'exprimer.

La première partie de ce numéro est consacrée aux dispositifs d'enquête en général, en comprenant des réflexions éthiques, épistémologiques, méthodologiques, sociologiques, historiques. Ces réflexions peuvent privilégier la théorie comme lieu d'où penser le terrain, en soulignant le rôle des

hypothèses, des modèles, des questions théoriques qui donnent un sens à la démarche de l'enquêteur et un principe à l'identification, sélection, délimitation des phénomènes à décrire; elles peuvent aussi privilégier le terrain comme un lieu d'où surgissent des pertinences, des hypothèses, des problématisations qui reconfigurent éventuellement les modèles élaborés loin de lui. La place du terrain dans les différentes contributions montre qu'il est possible de penser et de situer son importance de différentes façons.

Cette section s'ouvre sur le texte de Mortéza Mahmoudian, qui se focalise sur les principes théoriques qui sous-tendent les techniques d'enquête, en montrant que le choix des questions à poser et des méthodes à développer pour y répondre dépend des problématiques théoriques et du cadre épistémologique qui les énonce. Les solutions techniques ne peuvent donc être fondées qu'au sein d'un cadre théorique, qui permettra d'en évaluer la validité et l'adéquation.

L'article de Deborah Cameron met par contre l'accent sur la dimension éthique du terrain – celle-ci concernant d'ailleurs tous les niveaux de la démarche du linguiste, de sa pensée théorique à sa démarche empirique. Cette contribution revisite la multiplicité des postures éthiques possibles sur le terrain, en se centrant sur la notion d'*empowerment*, qui est à la fois développée théoriquement et confrontée à des expériences empiriques, montrant à la fois son intérêt et la nécessité de la redéfinir selon les contextes et les interactions avec les acteurs concernés.

Le texte de Lorenza Mondada aborde le terrain comme un objet d'étude nourrissant une histoire, une ethnographie, une sociologie des disciplines, permettant de soumettre à l'analyse les activités pratiques du linguiste – notamment les activités interactionnelles et les activités d'inscription (par exemple le questionnaire ou le guide d'entretien) – dans le but de documenter la façon dont elles « fabriquent » les « données » et les « faits » du linguiste, qui seront éventuellement transformés, dans les re-présentations élaborées par l'écriture scientifique, en entités objectivées, telles que *la* langue ou *le* système grammatical.

Rita Franceschini explicite elle aussi les présupposés de différentes approches du terrain, en les périodisant et en

les resituant théoriquement dans l'histoire et l'épistémologie contemporaines de la discipline, pour proposer ensuite une approche plurielle qui articule plusieurs modes de recueil des données et plusieurs postures que le chercheur est amené à assumer durant ces différentes enquêtes, en précisant les conditions de leur cohérence et combinabilité.

Une multiplicité de données et de visées est aussi à la base du projet ALAVAL (Atlas Linguistique Audiovisuel des dialectes francoprovençaux VALaisans) dirigé par Andres Kristol, qui l'amène à revisiter les pratiques d'enquête du dialectologue face à un double impératif, constitué par les nouvelles possibilités créées par un atlas multimédia d'une part, par la volonté de dépasser une documentation basée sur des mots isolés et de prendre en considération les usages linguistiques des informateurs d'autre part.

La deuxième partie de ce numéro se focalise sur des terrains africains et sur différentes façons de les aborder. L'importance de ces terrains est multiple : d'une part parce que des relations fructueuses se nouent depuis quelques années entre la Section de linguistique de l'Université de Lausanne et le Département de linguistique de l'Université de Niamey, qui, de façon plus générale, stimulent le contact avec les africanistes; d'autre part aussi parce que les situations africaines (et il serait difficile de ne pas en parler au pluriel) cristallisent souvent de façon radicale les questions que l'on peut poser à l'enquête – qu'elles concernent des soucis de rigueur théorique et méthodologique, l'importance des différents types de collaboration en amont et en aval du terrain, les difficultés posées à l'enquête par des cultures orales et peu scolarisées, les enjeux liés aux héritages coloniaux et post-coloniaux, la complexité des multilinguismes et des hétérogénéités ethniques, sans compter les spécificités de terrains qui semblent parfois échapper à des modèles conçus en Europe. Ces facteurs parmi d'autres font des situations africaines des terrains très riches d'enseignements.

L'article de Vincent de Rooij se penche sur le problème de la contextualisation des données recueillies, en soulignant d'une part le caractère essentiel des interactions au cours desquelles l'enquêteur constitue ses corpus et au cours

desquelles il accède progressivement aux registres d'interprétation et d'attribution de sens d'une culture; en soulignant d'autre part l'importance des interprétations et des contextualisations que le chercheur continue à faire lorsque, une fois quitté le terrain, il transcrit et analyse les données – documentant ici les pratiques langagières de locuteurs du swahili du Shaba. Dans ce sens, la fréquentation du terrain ne se termine pas lorsqu'on a fini le recueil des données, mais se prolonge dans les questions et les retours sur les matériaux et sur les analyses, rendant souvent nécessaire un retour sur le terrain lui-même.

La fréquentation répétée du terrain et la façon dont elle s'accompagne d'une évolution dans les techniques d'enquête est illustrée par Caroline Juillard, qui retrace ses expériences multiples en Casamance, au sud du Sénégal, au fil desquelles le rapport avec les collaborateurs et les informateurs, les questions à poser et les phénomènes à décrire, les dispositifs d'enquête à privilégier se sont progressivement transformés.

Face à ces expériences qui soulignent les rôles que peut (ou ne peut pas) assumer une chercheuse française en Afrique, il est intéressant de se demander comment les chercheurs africains se positionnent vis-à-vis d'enquêtes qui ont longtemps relevé exclusivement d'enquêteurs européens : l'article de Oumarou Alzouma Issoufi montre autant l'importance des échanges entre linguistes d'origines différentes que celle de la formation de linguistes indigènes, indispensables pour les enquêtes sur le terrain, pour leur préparation et pour l'interprétation des données.

La collaboration avec des enquêteurs et des informateurs locaux est essentielle pour la problématique développée par Patrick Gilliard, qui illustre les difficultés pratiques et théoriques que pose l'observation sur le terrain de la mendicité. A la particularité de l'objet – objet tabou auprès des populations et objet mal cerné par les autorités et les études officielles – répond un abord particulier du terrain, qui a été élaboré in situ en répondant progressivement aux défis et aux problèmes rencontrés.

Dans la série d'expériences documentées dans ce numéro, le travail sur le terrain apparaît ainsi à la fois comme obéissant à des logiques et à des contraintes propres,

spécifiques des contextes approchés, et comme étant pensé, travaillé, préparé dans son élaboration théorique. La pluralité des dispositifs décrits montre que l'approche du terrain ne saurait relever de recettes préétablies mais qu'elle est au contraire un lieu fondamental et complexe pour l'élaboration du savoir linguistique.

© Lorenza Mondada, Mortéza Mahmoudian 1998

Problèmes théoriques du travail de terrain

Mortéza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

0. RÉSUMÉ

On peut concevoir le terrain comme concept englobant tous les aspects de l'observation et de la collecte des données. Omniprésent, le phénomène « terrain » présente des aspects épistémologiques, théoriques et techniques. Le présent exposé se propose d'examiner certaines techniques d'enquête, et de les ramener aux principes théoriques qui les sous-tendent. Les problèmes techniques considérés sont : réaction comportementale, jugement intuitif, coexistence de techniques différentes dans une même enquête, dimensions individuelle et sociale, fiabilité et distorsion des données.

Nous considérons que la structure linguistique étant complexe et hiérarchisée, et comportant des strates multiples et hétérogènes, les techniques ne peuvent être évaluées de manière absolue; leur validité est fonction de multiples facteurs dont le but recherché et la ou les strate(s) visée(s).

1. LE TERRAIN OMNIPRÉSENT

Si l'on conçoit le *terrain* dans une acception large, le concept couvre tous les aspects de la recherche qui ont trait à l'observation et à la collecte des données. Ainsi conçu, le terrain est omniprésent. Ce, même chez les chercheurs qui

croient et/ou déclarent n'y porter aucune attention. Ainsi, celui qui a recours à des données – tels que des énoncés ou des phrases d'une langue – se donne une source où puiser les faits recherchés. Dans les travaux où l'on ne s'intéresse guère aux problèmes de terrain, cette source est l'intuition ou l'introspection du sujet-descripteur. Certains indiquent explicitement cette source (par exemple Milner), alors que chez d'autres, sa pertinence n'est qu'implicitement admise (par exemple chez Ducrot ou Martin).

Le terrain – c'est-à-dire l'observation et la collecte des données – ne prend toute son importance, n'acquiert le statut d'un problème théorique que si l'on admet que l'introspection du descripteur n'épuise pas les faits linguistiques, et qu'elle ne peut fournir que des données partielles et des lacunes non négligeables.

2. ASPECTS DU TERRAIN

Dans une telle conception, le phénomène « terrain » se présente comme complexe, et comportant des aspects non seulement techniques mais aussi théoriques et épistémologiques. On peut présenter cette trichotomie de la façon suivante.

Au niveau épistémologique, nous nous interrogeons sur les voies d'accès à la connaissance de notre objet d'étude (le langage, en l'occurrence) : comment savons-nous que notre connaissance est valable ? Comment acquérir une connaissance objective ? Comment échafauder une théorie adéquate ? Et ainsi de suite.

Dans le bref exposé qui suit, nous ne nous proposons pas d'en débattre¹, nous bornant à rappeler que les techniques adoptées ont des implications qui passent outre les options théoriques et qui relèvent du niveau épistémologique. Ainsi le débat sur la validité des jugements intuitifs du sujet parlant est en étroite liaison avec d'autres questions, à savoir : la recherche scientifique doit-elle viser l'objectivité ? La démarche de la recherche doit-elle être inductive ou déductive ? Les

¹ Nous nous en sommes expliqué ailleurs. Cf. *Le contexte en sémantique*.

phénomènes mentaux sont-ils susceptibles d'étude scientifique ?

Face à ces questions, les chercheurs ne sont pas unanimes; les positions diamétralement opposées d'un Bloomfield et d'un Chomsky en la matière en donne une bonne illustration.

3. PROBLÈMES TECHNIQUES

Les problèmes techniques ne sont pas de notre propos ici. A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de nous pencher là-dessus. Disons simplement qu'ils sont très importants, méritent intérêt et réflexion; et surtout qu'ils ont des implications en amont, c'est-à-dire aux niveaux théorique et épistémologique.

On peut admettre que la question fondamentale au niveau technique est « Qu'observer et comment ? ». Celle-ci a de multiples ramifications dont voici quelques exemples : faut-il observer le comportement ? Comment le faire ? Faut-il observer l'intuition aussi ? Que faire en cas de décalage entre les données comportementales et les données intuitives ? Interroger l'informateur ou pas ? Comment formuler les questions ? Que faire des hésitations et contradictions contenues dans les réponses ? Etc.

Pareilles questions techniques n'ont pas de réponse en soi, hors de toutes options théoriques. Les solutions techniques ne peuvent être fondées que dans un cadre théorique. Autrement dit, toute procédure technique repose sur des principes théoriques, déclarés ou implicites. Aussi, à la question « faut-il observer l'intuition ? », on peut répondre par oui ou non, selon la perspective théorique où l'on se place. Dans ce cas particulier, des réponses diamétralement opposées ont été données. Qu'on pense à Bloomfield (qui rejette le recours à l'introspection tant de l'informateur que du descripteur) et à Chomsky qui prône de fonder l'observation des faits de langue sur l'introspection du descripteur.

En l'occurrence, les options théoriques seraient les suivantes. Le refus de l'introspection par Bloomfield est fondé sur sa conception du langage humain : partant du principe

théorique que les mécanismes linguistiques ne sont pas conscients, et que l'être humain n'a pas les moyens d'observer les processus psychiques, Bloomfield s'estime fondé d'interdire tout recours à l'intuition. A l'opposé, l'introspection est considérée comme un moyen adéquat pour l'observation des phénomènes linguistiques par un Chomsky, dans la mesure où il postule que la structure linguistique est un ensemble de règles intériorisées et que le sujet parlant y a accès.

Dans la suite, nous examinerons les procédures techniques, en les ramenant aux principes théoriques qui leur sont sous-jacents. Nous espérons ainsi exposer clairement ce qui fonde nos techniques d'enquête.

4. DIVERGENCES ÉPISTÉMOLOGIQUES

Avant d'examiner par le détail ces problèmes théoriques, de brèves remarques sur nos positions épistémologiques s'imposent. La relativité de l'opposition objectif/subjectif a de nombreuses conséquences dont voici quelques-unes qui ont une pertinence dans cette discussion : il n'y a pas de connaissances qui soient d'une validité absolue, c'est-à-dire des connaissances totalement objectives, entièrement indépendantes de la subjectivité du sujet connaissant. Le développement de la connaissance scientifique s'inscrit dans un mouvement de distanciation de plus en plus poussée par rapport à la subjectivité. Dès lors, il n'y a pas de théorie – linguistique, pour ce qui nous concerne – parfaite, d'une part et d'autre part, les failles infimes d'une théorie n'en justifient pas l'abandon total. Il se peut qu'une théorie, inadéquate sous certains aspects, contienne des vues éclairantes sous d'autres.

5. QU'OBSERVER ET COMMENT ?

Revenons aux techniques d'enquête et aux choix théoriques qu'elles impliquent. La question « Qu'observer et comment ? » est fondamentale. De la réponse à cette question dépendent bien des procédures adoptées. Tous les chercheurs ont une position face à cette question, même ceux qui ne la posent pas

explicitement. En fait, considérer que ce problème relève du simple bon sens, c'est admettre que les faits linguistiques sont des données sensibles et immédiates, et que le chercheur n'a qu'à les observer. C'est confondre fait brut et objet scientifique. Or, l'objet scientifique est un construit et le contour qu'il prend dépend des techniques utilisées. Le débat vise dès lors à déterminer quelle est la bonne technique d'observation et quel est le « vrai » contour de l'objet. A ses débuts, la linguistique structurale² y a consacré de longues controverses qui avaient pour enjeu le choix entre deux types de données : jugement intuitif et réactions comportementales. Il serait intéressant de voir quel crédit on peut accorder aux thèses soutenues par les uns ou les autres, avec quelques décennies de recul. Examinons d'un peu plus près ces positions.

6. JUGEMENT INTUITIF

Prenons l'intuition du sujet parlant et la place qui lui revient dans la recherche linguistique. Peut-on, doit-on avoir recours au jugement intuitif du sujet parlant comme critère dans l'analyse linguistique ? A ses débuts, la linguistique structurale opposait un refus catégorique à l'intuition. En toute conséquence, un tel refus conduirait à l'abandon de toute étude portant sur la signification. Qui plus est, l'étude du signifiant phonique serait réduite à l'examen de ses seules propriétés physiques. Ce qui entraînerait l'abandon de toute perspective phonologique, étant donné que pour mettre en évidence l'identité phonologique, on est amené à recourir au signifié (ex. : *ton* a un sens différent de *don*) et/ou au jugement d'identité ou de différence émis par le sujet (ainsi : le premier son de *camp* est-il le même que celui de *gant* ?) Dans la pratique, personne ne s'est conformé à l'orthodoxie antimentaliste. Il convient de remarquer que cette thèse part d'un malentendu : autant la connaissance scientifique doit être indépendante de la subjectivité du chercheur, autant la subjectivité de l'usager est partie intégrante de l'objet de la linguistique.

² linguistique structurale au sens large y compris GGT & les courants post transformationnels.

Dans sa pratique, le descripteur voulant exclure tout recours à l'intuition fonde ses analyses sur ses propres jugements intuitifs. Pratique qui est dans certaines limites adéquate.

7. RÉACTION COMPORTEMENTALE

Ceux qui récusaient les critères intuitifs proposaient qu'on les remplace par le recours aux réactions comportementales. Cette proposition n'a jamais été sérieusement suivie. Et quand on tentait de la mettre en oeuvre, on ne s'attachait pas à observer systématiquement les comportements correspondant aux énoncés; simplement, on agissait comme si l'on connaissait pour tout énoncé linguistique, les réactions comportementales qu'il susciterait. Ce qui est un autre biais pour introduire la subjectivité du descripteur. Subjectivité d'autant plus pernicieuse que le descripteur cherche les données dans sa propre conscience linguistique tout en les attribuant au comportement du sujet parlant.

Le débat sur le choix entre jugements intuitifs et réactions comportementales n'a rien perdu de son intérêt; certains changements terminologiques en cachent la continuité et les prolongements. Ainsi dire que la linguistique travaille sur les traces, revient à reconnaître que ce sont les réactions – verbales ou non verbales – du locuteur-auditeur qui fournissent (en tout ou en partie) les critères d'analyse. Cette position a une parenté évidente avec celles du behaviorisme des années 30-40. De même, ceux qui se proposent d'étudier les opérations mentales (argumentatives, inférentielles, etc.) partent de l'idée que les faits psychiques peuvent être saisis par l'introspection du locuteur-descripteur; il y a là une affinité manifeste avec les positions taxées de mentalistes et vilipendées par Bloomfield.

8. INTUITION VS COMPORTEMENT, QUELLE ISSUE ?

La façon dont la question est généralement posée limite indûment le choix des réponses; comme si la voie intuitive,

une fois adoptée, devait être l'unique accès aux données. Et *vice versa*, reconnaître la pertinence des données comportementales interdirait tout recours aux jugements intuitifs. Il en résulte un inconvénient majeur : les tenants de chaque position peuvent citer des faits d'observation susceptibles d'une explication dans leur cadre théorique; mais ils sont incapables d'expliquer les exemples auxquels la partie adverse applique sa thèse avec un certain bonheur. Et le débat reste sans issue.

Une autre façon de poser le problème serait d'admettre que comportement et intuition sont tous deux pertinents, mais pas nécessairement dans les mêmes conditions ni au même degré. Considérons l'observation des phénomènes sémantiques. Trois voies semblent possibles. On constate que parfois, il est plus aisé d'accéder au sens d'un mot (tel que *sapin*, *crayon*, *cheval*,...) par recours au comportement (par monstration, par exemple). On remarque que dans d'autres cas, le même moyen est inopérant. Peut-on faire saisir par monstration le sens d'un mot comme *envoûtement*, *logarithme* ou *croyance* ? Dans la négative, pour appréhender le signifié, force est de recourir au jugement intuitif de son interlocuteur : que signifie *logarithme* ? Qu'entendez-vous par *envoûtement* ? Etc... Dans d'autres cas encore, l'intuition et le comportement offrent des possibilités comparables pour l'observation du sens; ainsi *chaise* dont on peut expliciter le sens soit en montrant l'objet soit en décrivant l'image mentale qu'on en a : un objet qui sert de siège, qui a quatre pattes, un dossier, ...

Si tel est le cas, il est légitime et indispensable que le chercheur de terrain fasse usage selon le cas de l'une ou l'autre technique. L'utilisation alternée de différents moyens pour collecter des données, sur le plan technique, a son pendant sur le plan théorique, c'est-à-dire dans la conception même de la structure linguistique : la langue est dotée d'une structure non pas simple et unique, mais bien complexe et comportant de multiples strates. Il en découle que pour observer différentes strates de la structure, diverses techniques peuvent et doivent être employées. Tant que la théorie attribuait à la langue une structure simple et homogène, il était normal qu'elle cherche à définir une technique d'observation simple et unique. La

question mal posée – « comportement ou intuition ? » – a son origine dans le concept mal formé de structure.

9. FLOU ET INDÉTERMINATION

Même si l'on reconnaît la pertinence et la complémentarité de l'intuition et du comportement dans la quête des données observables, nombre de problèmes reste posé. Il se peut que nos informateurs ne soient pas en mesure de donner une réponse claire et nette à l'une ou l'autre question. Il arrive que l'un dise oui alors que l'autre répond par la négative à la même question. Ceux qui travaillent sur le terrain en rencontrent des cas fréquents et parfois embarrassants. Que faire des hésitations de l'individu interrogé ? Et que dire là où la population enquêtée se divise en deux fractions, donnant chacune une réponse différente ?

Le travailleur de terrain ne peut se désintéresser des phénomènes variables. Il doit certes les distinguer de ce qui est constant, mais non pour les jeter aux orties. A maints égards, les faits variables sont précieux et riches en informations. En les étudiant, nous pouvons répondre à des questions importantes comme : Comment les variations sont-elles réparties dans les classes sociales et dans l'espace ? Quel est le statut social de telle ou telle variante ? Jouit-elle de prestige social ? Est-elle considérée avec mépris ? Quelle est son extension dans la communauté ? Dans quelle mesure les variantes d'une langue permettent-elles ou entravent-elles l'intercompréhension ?

Quel est le statut de ces variations dans une optique théorique ? Certes, les causes du flou et de l'indétermination peuvent être multiples : le fait visé peut être tabou; la question peut être ambiguë; ou encore, elle peut être claire pour certains informateurs, mais pas pour tous; etc... Considérons le cas où il n'y a ni tabou ni ambiguïté. Faut-il imputer l'indétermination aux lacunes et aux imperfections de nos techniques d'enquête ? Oui, aurait répondu le structuralisme classique. La réponse aujourd'hui serait plus nuancée : pas nécessairement. Dans maints courants théoriques, on conçoit la structure des langues comme relative et hétérogène; en ce sens qu'à côté des règles

strictes et des contraintes rigides, il y a des zones moins structurées. Dans ces zones, on trouve des éléments flexibles et malléables; ici, les langues offrent des latitudes dans l'usage. D'où l'existence des variations et de tous les -lectes : idiolectes, sociolectes, régiolectes,...

Ce sont pareilles considérations théoriques qui fondent et justifient l'intérêt que porte le travailleur de terrain aux faits de variation. Elles encouragent aussi les recherches visant ce qui se passe dans les zones où les phénomènes linguistiques sont mal ou peu structurés.

10. INDIVIDUEL VS SOCIAL

La collecte des données rencontre un autre problème : peut-on, doit-on se borner à réunir et décrire les phénomènes linguistiques provenant d'un seul et même individu parlant ? Doit-on passer outre les habitudes individuelles et recueillir des données d'un groupe quelque peu représentatif ? Dans leur pratique, les hommes de terrain font usage de l'une ou l'autre procédure selon l'objet à l'étude et la finalité de la recherche. Dans certains cas, un même chercheur est amené à recourir aux deux.

Que pourrait-on en dire dans une perspective théorique ? N'y aurait-il pas conflit ou incohérence à utiliser diverses techniques pour l'analyse linguistique ? Notons d'abord que chacune de ces options a ses qualités et ses défauts. Les matériaux provenant d'un seul idiolecte ont plus de chance d'être homogènes et de révéler une structure plus rigoureuse. C'est ce qui a conduit certains structuralistes à décréter que l'objet de la description ne peut être qu'un idiolecte. Mais le but de la description linguistique est-il de faire apparaître une structure pure et dure ? Ou bien de mettre en évidence les mécanismes qui régissent l'usage d'une langue ? Dans ce dernier cas, la description se doit d'intégrer l'ensemble des éléments – unités ou règles – qu'utilise une communauté linguistique, qu'ils soient dotés d'une structure forte et contraignante ou d'une structure lâche et flexible.

Dès lors, on pourra dire qu'aucune des deux techniques n'est en soi ni supérieure ni inférieure à l'autre. Selon l'objet

étudié et le but visé, l'une ou l'autre peut être plus ou moins efficace ou adéquate. Par exemple, le recours à l'idiolecte s'impose si l'on cherche à dégager les phases successives par lesquelles passe un enfant (en tant qu'individu donné) dans l'acquisition du langage. En revanche, le sociolecte est indispensable si l'on veut savoir dans quelle mesure et par quels moyens la communication linguistique est assurée entre deux fractions d'une communauté ayant chacune ses spécificités dialectales. Autre exemple : le descripteur qui se propose d'esquisser à grands traits le contour général d'une langue n'a guère besoin de réunir des données auprès d'une population représentative; un seul informateur ferait son affaire. A l'opposé, quand l'objectif est de décrire par le menu détail les structures fines, les nuances infimes, le recours à un groupe de locuteurs s'impose.

Cette disparité technique trouve sa justification dans le principe théorique que toute langue comporte, à côté des éléments de structure rigoureuse, d'autres éléments faiblement structurés. Il s'ensuit que dans la zone de structure rigoureuse, les éléments linguistiques ne varient pas d'un individu à l'autre; dès lors, les habitudes individuelles sont un reflet assez fidèle des pratiques sociales. Il n'en est rien des marges d'une structure linguistique, caractérisées par des nuances fines, des régularités restreintes et d'amples variations. Nombre d'analyses sémantico-pragmatiques souffrent de ce défaut : on cherche à cerner les structures fines sans s'assurer que les régularités inférées de l'introspection d'un individu sont valables pour d'autres locuteurs aussi.

11. OBSERVATION ET BIAIS

En se rendant sur le terrain, le chercheur espère obtenir des données de première main grâce à l'observation de la langue dans son usage réel, dans son milieu – pour ainsi dire – naturel. Or, la présence même d'une personne étrangère au milieu risque d'altérer celui-ci et biaiser les données. C'est un paradoxe bien connu et longuement débattu. Dans ces conditions, quelle valeur attribuer aux données réunies au

cours d'une enquête, comment les apprécier ? Appréciation qui soit théoriquement fondée.

D'abord, du constat que le dispositif d'enquête peut biaiser les données, les linguistes tirent des conclusions différentes selon leurs présupposés théoriques. On y trouve des positions diamétralement opposées et toute une gamme intermédiaire. A un extrême, se situent ceux qui jettent un discrédit total sur tout ce qui provient d'enquêtes. A l'autre, on rencontre le chercheur qui accorde une validité absolue à tout phénomène attesté dans l'usage effectif d'une langue ou dans le jugement intuitif d'un sujet. Entre les deux pôles, on a ceux qui se refusent à occuper une position extrême. Ici, il y a ceux qui *ad libitum* utilisent l'une ou l'autre technique, sans chercher à les justifier. Une autre démarche consiste à choisir, en consultant le domaine empirique, les procédures d'observation les plus adéquates, d'une part ; et à confronter les outils techniques aux concepts théoriques afin de comprendre les causes structurelles de cette adéquation d'autre part. C'est dans cette optique que nous tenterons d'examiner quelques-uns des aspects techniques et des implications des pratiques de terrain.

12. INTERROGER L'INFORMATEUR ?

S'il est vrai que la présence de l'enquêteur et ses questions risquent de biaiser les données recueillies, ne vaut-il pas mieux renoncer à interroger l'informateur ? Que les conditions d'enquête exercent une influence sur les données recueillies est évident. La littérature linguistique contient une multitude d'exemples du décalage entre les faits de langue consignés lors d'une enquête et ce qu'on a eu l'occasion de rencontrer « hors micro ». En conclure qu'il faut abandonner l'enquête n'est certes pas une solution. Cet abandon a pour conséquence qu'on se borne à sa propre introspection. Or, les dangers de l'introspection sont bien plus grands que ceux qu'on encourt dans une enquête.

Il convient d'abord d'élucider la question pour y apporter une réponse pertinente – c'est-à-dire une solution qui ne soit ni un repli sur les positions classiques ni ne conduise à ignorer les évidences. La façon dont le problème a été posé

semble prendre pour acquis que le sujet parlant fait une utilisation « naturelle » – et unique – de sa langue; et que la présence de l'enquêteur l'empêche de se comporter « naturellement ».

13. VARIÉTÉS LINGUISTIQUES ET HIÉRARCHIE STRUCTURALE

Or, l'existence d'un usage homogène et unique est plus que problématique. L'expérience quotidienne montre – et de nombreuses recherches sociolinguistiques le confirment – que l'usage de la langue n'est pas le même quand on s'adresse à un enfant, à un collègue, à une personnalité en vue, etc. L'usage varie aussi selon l'objet du discours et le lieu de l'échange. Ce serait mal poser la question que de demander : lequel de ces usages est l'usage « réel » ? Correspond à la « vraie » structure ? Car, tous ces usages appartiennent à la langue; chacun reflète un aspect de la réalité linguistique; le recours à l'un ou l'autre, loin d'être anarchique, obéit à des règles – conscientes ou inconscientes. Le vrai problème est de déterminer la place qui revient à chacune dans la structure de la langue : laquelle des variétés est prestigieuse ? Laquelle, déconsidérée ? Dans quelles conditions le sujet a recours à l'une ou l'autre ? Laquelle a la plus grande extension dans la communauté ? Et ainsi de suite. Une description quelque peu exigeante de la langue prend en compte chaque usage et lui assigne une place dans la hiérarchie sociolinguistique.

Une telle conception fonde et explique certaines techniques utilisées dans les enquêtes linguistiques. Elle peut en outre suggérer des techniques complémentaires. Ainsi, si je sais que variétés linguistiques et circonstances de communication sont corrélées, je pourrai essayer de créer les conditions propres à la réalisation d'une variété déterminée. Des expériences montrent que si l'attention du locuteur est sollicitée par une tâche concomitante, sa production langagière tend vers le registre le plus familier. Ce fait peut être mis à contribution quand l'objectif de l'enquête est d'obtenir l'usage familier et non la variété endimanchée, ce qu'a fait Labov en demandant des récits de danger de mort.

14. REPÉRAGE DES BIAIS

Nous venons de traiter d'un aspect de la question : la réponse du sujet parlant n'est-elle pas biaisée ? Cette question a un autre aspect qui peut être reformulé ainsi : comment apprécier ce qui a été altéré dans la réponse ? Ainsi posée, la question part du principe que tous les éléments faisant l'objet d'une enquête ne subissent pas nécessairement de biais, et que le biais subi est d'ampleur variable. Rappelons d'abord la nature de l'influence que peuvent exercer les circonstances de l'enquête sur les données recueillies : il s'agit en l'occurrence du remplacement d'un élément d'un usage (courant, par ex.) par un élément d'un autre (prestigieux). Pour qu'un tel processus se produise, une condition au moins doit être remplie : l'élément en question doit avoir des variantes concurrentes. Or, toutes les unités linguistiques n'ont pas de variantes. Ainsi, à côté de *repas*, *nourriture*, on a des termes comme *(le) manger*, *mangeaille*, *bouffe*, *boustifaille*, etc. Pour *viande*, on connaît des variantes comme *bidoche*, *barbaque*, *carne*. Existe-t-il des variantes pour *chaise* ? Ou pour *mur* ? Nous n'en avons pas rencontré.³ Il en découle que les zones susceptibles de distorsion peuvent être repérées. Ce qui, au niveau de l'élaboration des techniques d'enquête, implique que le chercheur connaissant les zones de variation de la structure linguistique peut se douter dans quels domaines le biais risque de se produire, et prendre – lors de l'élaboration des techniques d'enquête – les dispositions qui s'imposent.

15. COMPLÉMENTARITÉ DES TECHNIQUES

Revenons aux variétés linguistiques socialement marquées. Nous avons laissé entendre que, de crainte de se faire déconsidérer, le sujet parlant fournit l'effort de remplacer son usage quotidien par l'usage de prestige. On conviendra qu'il y

³ Une autre condition serait que les variantes soient différemment marquées du point de vue de leur statut social. Or, ce n'est pas toujours le cas. Mais nous ne nous apesantirons pas là-dessus, le cadre restreint du présent exposé ne permettant pas d'en discuter dans le détail.

a là quelque exagération. Le sujet parlant ne se sent pas menacé de mépris quand – dans les échanges linguistiques avec les siens, dans son propre milieu social – il a recours à son usage familial. Le sentiment de menace existe à partir du moment où il se trouve en face d'un locuteur, étranger à son milieu et qui – selon des indices apparents – provient d'une classe sociale prestigieuse. C'est dire que la substitution de l'usage de prestige à l'usage familial ne se produit que dans des circonstances particulières.

Ce constat a des implications non négligeables au niveau technique : le protocole d'enquête doit comprendre des mesures pour que – lors du déroulement de l'enquête – ne se manifestent pas ces indices (quelle qu'en soit la nature : tenue vestimentaire, couleur de la peau, ...). C'est ainsi que dans certains cas, des équipes de recherche ont été amenées à former des enquêteurs noirs pour étudier les spécificités linguistiques des locuteurs noirs.

Pareilles dispositions techniques ont à leur tour une « moralité » au niveau théorique : les techniques d'observation n'ont pas toutes la même influence sur l'objet observé. Dès lors, on peut faire varier la technique d'observation pour savoir si une propriété constatée est induite par l'outil d'observation. On a de bonnes raisons de considérer qu'une propriété est inhérente à l'objet quand le phénomène observé demeure inchangé malgré les changements des techniques d'observation. Il faut cependant reconnaître que l'influence de l'observateur sur l'objet observé n'est jamais nulle; et que par des techniques peaufinées, on parvient à réduire considérablement cette influence.

Noter enfin que le paradoxe de l'observateur n'a rien de spécifiquement linguistique; d'autres sciences empiriques se sont penchées là-dessus : une des issues adoptées est le recours à des techniques complémentaires.

16. REMARQUES FINALES

On voit que le problème « terrain » touche à divers domaines et pratiques, et a des conséquences et ramifications multiples. Nous avons pris certains aspects dont nous avons essayé

d'élucider les implications théoriques, les perspectives techniques et leurs interrelations. Mais nombreuses sont les questions pertinentes en la matière que nous n'avons pu examiner, dont : Comment formuler les questions ? Comment observer les réactions comportementales ? Que faire des hésitations et contradictions contenues dans les réponses ? Et des décalages entre réactions comportementales et jugements intuitifs ? Et l'énumération peut être prolongée à souhait. Nous n'aurons pas l'occasion d'en discuter ici. Nous voudrions cependant terminer avec des remarques sur deux points.

i. Nous avons dit plus haut que les positions du structuralisme classique étaient exagérées, en ce qu'il attribuait une objectivité absolue aux matériaux collectés par enquête. Et que ce faisant, il considérait comme nulle et non avenue l'influence des conditions d'enquête – dont la présence de l'enquêteur – sur les données recueillies. C'est là un abus qu'il faut redresser. Autrement dit, il convient de tenir compte de la distorsion engendrée par ces circonstances. Dans le prolongement de ces critiques, des études ont été consacrées à l'interaction entre protagonistes de la communication et au rôle qu'elle joue dans les variations des faits observés. Or, on constate que les facteurs qui sont sources d'influences subissent eux aussi certaines influences lors des interactions. Certains en tirent la conclusion que l'objet de la linguistique est créé dans et par l'interaction. Il y a toute une analyse à mener pour expliciter la terminologie – que veut dire objet ? est-ce un fait brut ? ou un construit ? – et lever les malentendus possibles; ce que nous ne pouvons entreprendre ici. Ces conclusions – telles que nous les comprenons – frisent la position idéaliste où la toute puissante interaction crée non seulement l'objet du discours, mais également les rôles « locuteur » et « interlocuteur ». Position qui se trouve en contradiction avec le concept même d'interaction : pour qu'il y ait interaction il faut des actants liés entre eux par leur action réciproque.

ii. Il ressort de ce qui est dit ci-dessus – cf. § 15 – que l'observation parfaitement neutre et totalement objective n'est qu'un leurre. Partant de ce constat, certains chercheurs prônent d'agir en sorte que l'informateur se reconnaisse un certain pouvoir, un certain droit de regard et de décision dans le

domaine pour lequel il est sollicité. On reconnaît là le thème d'*empowerment*, pour lequel nous ne connaissons pas d'équivalent terminologique en français. Qu'une telle prise de conscience ou prise de pouvoir soit souhaitable est évident. Le problème est de savoir si l'enquête est l'occasion propice à de telles actions. En se plaçant au point de vue du chercheur, on peut se demander ce que la recherche scientifique aurait à y gagner. L'argument présenté est en substance ceci : puisque subjectivité il y a, ajoutons-en encore un peu pour favoriser que le sujet se reconnaisse un pouvoir. Or, des épistémologues confirmés – comme Piaget ou Granger – considèrent que le progrès de la connaissance scientifique va de pair avec une prise de distance de plus en plus marquée par rapport à la subjectivité.

Selon toute vraisemblance, il s'agit dans les deux cas d'une réaction forte à une thèse exagérée; réaction qui conduit à une position également exagérée mais dans le sens opposé. Mais faut-il jeter l'enfant avec l'eau de bain ?

© Mortéza Mahmoudian 1998

Problems of empowerment in linguistic research

Deborah CAMERON
Strathclyde University, UK

1. INTRODUCTION

Just over ten years ago, a small group of academics, who came from different disciplines but were all in some way concerned with the observation and analysis of language in use formed a 'Language and Subjectivity Research Group'¹. We chose this label because we were interested in the construction of the subjectivities of both the researcher and the researched when they come together in what is called 'fieldwork'. Our agenda was both theoretical and political: we wanted to reflect on our own experiences as fieldworkers, and particularly on the fact that we were all working with groups of people whose position in society was subordinate to our own in terms of economic status, race or ethnicity, education and symbolic capital.

The unequal social positioning of researcher and researched is an enduring feature of normal social science.

¹ I would like to express my indebtedness to all those who were associated with the Language and Subjectivity Research Group, but especially to the four colleagues who became, along with me, its long-term core members: sociologist Elizabeth Frazer, social anthropologist Penny Harvey, linguist Ben Rampton and media scholar Kay Richardson.

People who are regarded as a 'social problem' (the poor, excluded, criminalised, 'minorities', etc.) inevitably also become a social science research problem; even if there is no explicit agenda of social control, the knowledge we make about such people contributes to the workings of disciplinary power. Yet when you are actually doing research in the 'field', you rarely feel that your informants are powerless, or that you yourself are powerful. On the contrary, you may feel the opposite is true. It was this sort of complexity we wanted to explore under the heading of language and subjectivity.

2. RESEARCHING LANGUAGE : ETHICS, ADVOCACY AND EMPOWERMENT

The tangible outcome of the group's work over a period of several years was a book, *Researching Language : Issues of Power and Method* (Cameron, Frazer, Harvey, Rampton and Richardson 1992). In this volume we distinguish three positions one can take up: *ethics*, which is research ON people; *advocacy*, research ON and FOR people; and *empowerment*, research ON, FOR and WITH people.

'Ethics' tends to go along with a traditional positivist model of the research enterprise. The researched are an object, and the aim is ideally to find out about that object without in any way affecting it, since observer effects are thought to vitiate the findings. However, a person is a special kind of object, one with rights that may not be violated. Hence there is a need for ethical safeguards, such as getting informants' consent to participation and getting committees to agree that what you want to do does not constitute mistreatment of the informants. The researcher is not a free agent, but the nature of her obligations to the researched is certainly not decided by the researched themselves.

If ethical researchers do not want to harm their informants, 'advocate' researchers have a positive intention to help them. Advocacy is often found among politically committed positivists, or in fieldwork situations where over time the researcher develops complex relationships with the researched, so that they themselves may approach the

researcher for help. Probably the clearest and most celebrated example of advocacy in sociolinguistics is the work of sociolinguists in the US in supporting speakers of African American vernacular English against a school system which did not meet their needs. These linguists, most famously William Labov, made their expertise available on behalf of the community, for example by testifying as expert witnesses in a lawsuit against the schools.

Writing about this case, Labov (1982) does not foreground the question of his own political commitment to racial justice, but concentrates on two other questions about the social responsibility of science. First, he says that scientists have a responsibility to correct widespread but erroneous and damaging public beliefs. The belief that Black English is a minor and careless deviation from standard English is erroneous and it is damaging: a linguist is thus obliged to go on record and say that. Second, Labov points out that researchers owe their informants a debt. Without their cooperation we could do no research. So when they ask for our cooperation it is only right to give it. If we are in a position to act as advocates, and can do so without compromising the other principle, which is to say only what is true, then we should practise advocacy. This does have the effect of altering the balance of power between researcher and researched. It does not make them equals in the enterprise, but it does give the researched some entitlement to make demands of the researcher.

'Empowerment' is the stance that I and the other members of the group were interested in trying to elaborate. This does not mean we rejected either ethics or advocacy: we assumed that both are necessary; ethics is indispensable in any kind of research, and advocacy is sometimes the most appropriate choice. For us, though, these positions are not always sufficient. Bringing together our politics, our theoretical positions and our own experiences in fieldwork, we set out to define a different kind of relationship between researcher and researched, one in which the research would be not just on and for the researched, but also *with* them.

We proposed a number of principles for this kind of research. One is the use of interactive methods, where you

engage with the researched as opposed to merely (and perhaps indeed covertly) observing them. Another is the negotiation of jointly beneficial research agendas, where the researcher and the researched both have a say in setting the goals. These may not be the same goals. Sometimes you can arrive at goals which both parties want, sometimes it's more a question of saying 'this is what I want to do, and we'll also do what you want to do'. It is important to us that the notion of academic research does not simply disappear; we do not put our own interest in the production of knowledge aside, as some in the tradition of 'action research' might be prepared to do. On the other hand, we think that negotiation can sometimes problematise, in a useful and thought-provoking way, the conventional idea of what is a good research question.

Our third important principle is about trying to share expert knowledge with the researched, as they share local knowledge with researchers. The research project I wrote about in *Researching Language*² was done with young Afro-Caribbean people in south London, part of whose linguistic heritage was one or other of the Caribbean creoles. These young adults had gone to inner city schools where it was likely their teachers knew what a creole was, largely as a result of linguists practising advocacy in the education system, but the (ex)-pupils themselves did not know about the historical conditions of creole formation. That emerged as a problem in the ways they talked about their verbal repertoires and their attitude to parents' or other relatives' speech. I decided to tell them about creoles, and also to show them, as I would my own students, how linguists analyse the structure of creoles. I was worried they would be uninterested

2 Four of the five authors of the book contributed a chapter discussing, in the light of the 'empowerment' framework, a piece of research they had previously done for another purpose. Mine was a project on language and racism, in which members of a south London youth club collaborated with me to produce, ultimately, a short video titled *Respect, Please!* The other projects used as case studies in *Researching Language* were an investigation of language 'crossing' among multiracial/ multilingual boys' peer groups (Rampton), a sociological study of class and the construction of femininity (Frazer) and an ethnography of bilingualism in the Peruvian Andes (Harvey).

or feel patronised, but this was not at all the case. In fact they were angry, that I knew certain facts whereas they did not. But once we negotiated that, it was clear they were glad to have the knowledge – methodological as well as factual.

Our final principle is that you would not always want to do empowering research at all (research with elites, for example, arguably does not require the researcher to go beyond the 'ethical' approach), and in any case the three principles just listed should not be regarded as a foolproof formula or a recipe for doing empowering research. What counts as 'empowering' varies with the conditions – it is a local rather than global idea and needs to be locally negotiated. None of us would claim that our own case studies represented perfect examples of the category 'empowering research', and I suspect that since we wrote the book, we have all gone on doing research that in many ways falls short of what we would like it to be. Of course, we can console ourselves that this is also true of most positivist research. There is a whole subgenre in which academics tell 'the true story of my research', the story behind the story of what they actually published; and the adjective most aptly applied to this genre is 'confessional'. What follows will be no exception.

The title I have chosen is « *Problems of empowerment* » : I want to examine some of the most salient problems raised by the whole notion of empowering research, first as these were identified and discussed by critical commentators on the book *Researching Language*, and second as I encountered them in work I did more recently than the project with the Black Londoners.

3. PROBLEMS OF EMPOWERMENT : 'IS IT EMPOWERING ?'

In 1993, the year after our book appeared, the journal *Language and Communication* devoted an issue to discussion of the questions we had raised. We wrote a paper outlining our approach, it was commented on by a number of colleagues in various disciplines, and we responded in a final, shorter contribution. Most of those who commented on our book were broadly sympathetic to our project, and we in turn are broadly

sympathetic to the doubts which in some cases they expressed.

The questions posed to us about our concept of 'empowering research' fell into two main categories. Some asked, 'is it empowering?'. Others asked, 'is it research?' Here I want to concentrate on the first of those questions.

'Is it empowering?' is at bottom a question about whether and to what extent the research process can bring about change in the lives of the researched. Several contributors to the *Language and Communication* discussion suggested we had overestimated the potential of research to make a difference. For example, the creolist and Pacific linguist Peter Mühlhäusler felt that researchers were deluding themselves if they believed their activities had any importance at all in the 'real world' inhabited by most people. He observed that intellectuals are apt to get the significance of their work out of all proportion to its true impact, and that modesty might be the most politically justifiable stance for a researcher to take.

No doubt this evaluation reflects Mühlhäusler's own positioning as a researcher in the field, just as our own evaluation reflected our positionings. Whereas all but one of the authors of *Researching Language* wrote about fieldwork carried out in Britain, Mühlhäusler has worked on Pacific languages, in areas of the world where the local status of academic research as a technology of power is considerably less than we might take it to be in developed western societies. But while it is useful to be reminded of that important difference, there are two replies one might make to Mühlhäusler's point.

One reply is that modesty, for all that it may become us, can easily become a justification for *not* interrogating our own practice: if we think of our activities as trivial, unlikely either to help or to hurt, then we need not look beyond the routine safeguards built into the standard 'ethical' model. This seems to us a little *too* modest; it could easily be taken as a recipe for 'business as usual' which inhibits researchers from intellectual creativity as well as depoliticising academic endeavours.

The other response, noted in particular by the anthropologist Penelope Harvey in her contribution to *Researching Language* (which deals with fieldwork among peasants in the Peruvian Andes), is that third world peoples are subject to global as well as local technologies of power, which a researcher who wishes to practise empowerment (or indeed effective advocacy) must take into consideration. Sometimes the potential for empowerment (or the reverse) may be located at the point of representation, i.e. when a researcher represents her informants to an outside and usually elite audience. This point lies (both geographically and temporally) outside 'the field'; but what happens during fieldwork affects what can happen afterwards, and the relations negotiated in the field are therefore a significant issue.

Another commentator in *Language and Communication*, the social researcher Caroline Ramazanoglu, drew a distinction between what she called 'intellectual empowerment', in which people come to understand certain aspects of their condition better, and 'experiential empowerment', in which they are able to act on their understanding and actually make things different. Ramazanoglu has done research on the early sexual experiences of young women in different social groups in Britain. One reason why this sort of research has recently attracted funding is because of the concern of official institutions to prevent the spread of HIV: there is a desire to understand why so many young people, though apparently well aware of the 'safer sex' message, do not always practise safer sex. Ramazanoglu's distinction between the 'intellectual' and 'experiential' effects of knowledge reflects her own empirical and theoretical exploration of this issue. She has found it possible to achieve intellectual empowerment by using methods which in some ways resemble ours, but she argues that her informants can understand their positioning within what are frequently oppressive heterosexual markets, and still feel, and be, completely unable to change that positioning, which is as much material as it is discursive. In other words she questions the more thorough-going poststructuralist notion that there is nothing

extra-discursive, and thus no important distinction between intellectual and experiential empowerment.

The social psychologist Howard Giles goes even further than Ramazanoglu in the sense that he questions whether her concept of intellectual empowerment makes things better, or whether the outcome is actually to make them worse. Giles and his associates have worked a great deal with elderly people, and in some circumstances they have shared with their informants their analysis of how this group is belittled and discriminated against. He notes that the results do not appear to be empowering. Rather they make the informants feel distressed and sometimes self-critical.

In our response to these commentators my fellow-authors and I made several points (Cameron et al. 1993). We accepted that Caroline Ramazanoglu's distinction was a valid and useful one. None of us is a thorough-going poststructuralist or postmodernist; we do believe in the materiality of social relations and we accept that knowledge and understanding do not in and of themselves change those relations. However, we see what Ramazanoglu calls 'intellectual empowerment' as a necessary though not sufficient element in any project of what she calls 'experiential empowerment'. On Giles's point about the disempowering potential of interactive, knowledge-sharing methods, we replied that empowerment should not be reduced to what we called a 'feelgood factor'. The aim of sharing knowledge is *not* necessarily to make people feel better; though in actual fieldwork it is certainly an issue if your discussions make them feel worse. As I mentioned before, this happened to me when my Afro-Caribbean informants responded to knowledge about creoles, proffered by a white expert, with anger. But in this case there was a happier ending than Howard Giles reports. Interestingly enough, though, I was soon to engage in research that would raise all these issues once again, and that would not have such a clear and positive resolution.

4. VERBAL HYGIENE FOR WOMEN

My most recent book is called *Verbal Hygiene* (Cameron 1995), and it deals with normative linguistic practices that are motivated by value judgements on the efficiency, aesthetics, morality or politics of using language in a particular way. One of my aims was to problematise linguists' neglect of the discourse of value; as a matter of professional principle we define it as a kind of category mistake to say that this way of speaking is better than that. As a consequence sociolinguistics is rarely of any interest or use to society at large. A second aim was to point out that there is more to the normative regulation of language-use than the things we usually include under the heading of prescriptivism, meaning the promotion of elite language varieties. To make that point, I chose to investigate a number of verbal hygiene practices that are meant to be radical and anti-elitist, including campaigns to reform sexist and racist language, and forms of communication training that are intended to empower subordinate groups, particularly women. It is this last case, communication training for women, that raises the 'problems of empowerment' of my title.

The type of communication training I mainly studied is called 'assertiveness training', often abbreviated to 'AT'. The idea behind it is that women are socialised to be unassertive: part of feminine subjectivity and self-presentation involves learning to communicate in a powerless, indirect way which means women frequently do not get what we want in interactions. In AT you are told that everyone has the right and the responsibility to express themselves clearly, directly and honestly. You are given examples of women expressing themselves in ways that are said to be obscure, indirect and manipulative. Then you are taught to substitute a series of linguistic techniques for clear, direct and honest communication.

The fieldwork part of my research on AT involved interviewing 16 women who had undergone training, as many women do as part of their education, professional development or in some cases political involvement with feminism. (AT is typically thought of as a feminist practice, though as we will see, this is not historically the case at all.)

I interviewed women, either singly or sometimes in groups of two or three, to elicit facts about what training they had done, in what circumstances and why, as well as their perceptions of AT, their recall of the linguistic techniques and whether they ever used these techniques after the training was finished.

Before I relate this to the question of empowering research and its problems, I should introduce two crucial facts about AT, facts which I already knew when I went out to interview informants. One is about its history. Far from being a feminist invention, it was developed at the end of the 1940s by US behavioural psychologists, and what they wanted to use it for was the resocialization of psychiatric patients whose communication skills were allegedly very poor. Some of these patients were depressed and withdrawn. Others had been institutionalized for deviant behavior: for example alcoholism, drug abuse or sexual offences, including homosexuality, which at the time was defined as a disease. In these cases assertiveness training was thought to be helpful because the offence was thought to stem from being weak, unable to resist peer pressure or to form proper, healthy relationships with the opposite sex. So AT is historically a disciplinary technology with a very clear agenda in terms of social control (Rakos 1990). This is at odds with the current perception of it as a technology of empowerment aimed at ameliorating the social position of women.

The second crucial point about AT is that linguistically, or more exactly sociolinguistically, it is of very dubious value. The techniques it teaches are extremely difficult and risky to apply in face to face interaction because they are based on a suspension or inversion of the normal rules of politeness, in the sense Brown and Levinson (1987) use that term. For example, you are told you should perform all speech acts on the record and without mitigation. The more face threatening the act, the more forcefully AT insists it is confusing and manipulative to perform it indirectly or with hedging. Thus according to AT the best way to refuse a request, offer or invitation is to say no without any further elaboration. Every analyst of conversation knows that this is a highly aggravated way to do it, and is virtually never done. AT also

invites you to break the Gricean maxim of quantity by repeating yourself as many times as it takes to get the result you want. And it proscribes any talk about the addressee's behaviour or feelings in favour of what it calls 'I – me' language; which is another case of flouting important politeness principles. Conversely it encourages major self-disclosure, regardless of context.

Self-disclosure is however the only case where AT valorises a discourse feature that is preferentially associated with women speakers. Much of what it recommends could be described as a very extreme form of the discourse strategies that are associated with men. There is in fact a body of evaluation research suggesting that ordinary people do not evaluate assertive behaviour positively, and that the least positive judgements are made, precisely, on *women* behaving assertively: because in effect they are acting 'out of role', against the normative expectations regarding proper femininity (see Gervasio and Crawford 1989).

Taken together, these points had suggested to me that assertiveness training was a very strange candidate for a feminist technology of empowerment. Feminists do not on the whole believe that women *en masse* are suffering from some kind of mental health problem; they take issue, too, with any suggestion that men's behaviour is automatically preferable to women's, or that women should have to act like men to succeed. In addition, I felt that assertiveness training had elements of what Howard Giles had raised questions about in the context of his own work with elderly people. AT is offered, by experts, as a means of empowering a subordinated group of people, but the actual effect may well be to make them feel worse; not only does it draw attention to the power relations they are caught up in without giving them means to change those relations, in the case of AT, which is centred entirely on modifying the behaviour of the individual, there is a strong undercurrent of blaming the subordinate for her own subordination.

5. EMPOWERMENT AGENDA : A CRITICAL ENGAGEMENT

Bearing all this in mind, what I wanted to do in my research with women who had engaged in AT was not only to elicit their perceptions but to problematise those perceptions by offering certain kinds of information and analysis – for example, information about the history of the practice and analysis of the linguistic underpinnings of it. This desire for *critical* engagement with the researched marks an important difference between our concept of empowering research and some other forms of research, like action research, that also claim to subvert traditional power relations by putting the researched at the centre. We do not regard the researcher as simply a conduit for public dissemination of what the researched think or say. We see the relationship negotiated during fieldwork as a dialectical one in which both parties may be called upon to modify the views to which they were initially committed. This dialectic in fact occurred during my research with the Afro-Caribbean speakers : I took on many of their insights, and they also took on important elements of my way of seeing. On certain key points, I now recognise, they deferred to my expertise and ranked it above their own or their parents'.

Not so in this case. Most of my interviewees resisted my interpretation of assertiveness training and were reluctant to problematise it in theory, though they did offer minor criticisms of the way it was done in practice. In taking the position they did, informants had the support of a different expert discourse, assertiveness training itself, which is linked to clinical and psychotherapeutic institutions. Clearly these did not rank 'lower' in informants' minds than the expertise of a linguist. Nor was I positioned as superordinate to the researched in other ways. Most interviewees were, like me, white professional women. I came to the rather paradoxical conclusion that the training *had* empowered them – not in the sense that they actually overcame institutional sexism, but insofar as they felt as if they had made some important change in their own lives. It did this, however, by confirming things they already believed and wanted to believe, rather than by offering an alternative, critical analysis.

When I wrote up this work, which I did with all due attention to the views of my informants as well as my own views, I chose to publish it not only in academic fora – as a chapter of *Verbal Hygiene* (Cameron 1995) and as an article in the scholarly journal *Applied Linguistics* (Cameron 1994) – but also in a feminist publication read by non-academics, *Trouble & Strife*. As a result of the T&S piece I was invited to debate with women, feminists, working in the community in Glasgow as assertiveness trainers. They were a critical audience, and their complaint was exactly the one made by Howard Giles : that by questioning whether assertiveness training was really a technology of empowerment, I was actually *disempowering* those for whom it represented one of the few opportunities they had for empowerment.

My response was more or less the one my colleagues and I had made to Howard Giles (see above) : empowerment is not the same as 'feeling good', and we (in this case, feminists) should not rest content with what are arguably illusory forms of power. It was (and is) my view that assertiveness training falls into the category of illusory empowerment, and that in some cases – though I concede, not all – it is adopted by institutions quite cynically to promote the illusion that something is being done about gender inequality. In many institutional contexts the effect of AT is to distract attention from more important reasons why women are not equal; reasons which have nothing to do with language and communication. But it is hard to deal with those other factors if everyone thinks that the problem is women's ways of speaking, the solution is training, and the provision of training is a sufficient measure to ensure equal opportunity. Both my original informants and the practitioners I met later listened courteously to this argument, but in most cases they ultimately rejected it; and I think that raises some interesting issues.

One issue is about power and authority as conditions of exchange between researcher and researched. As I noted at the beginning of this discussion, one of the reasons the Language and Subjectivity Group originally started to meet was to explore the problems and contradictions of working, as so many social researchers do, with people who are

positioned as different from us and who in most ways are less privileged. Now I know that working with people who are more 'like' the researcher raises a different but equally thorny set of problems. Talking to women about assertiveness training, I was less inclined to defer to their local knowledge than I was when talking to Black people about racism and language. And by the same token, they were far more likely to challenge my credentials and my views than the Afro-Caribbean group, on certain subjects anyway. Can it be that – paradoxically – 'empowering research' in the sense we defined it is easier to do when the position of researcher and researched is very unequal, and when the researcher implicitly retains a good deal of control?

A related question is, who decides what is empowering? Is it patronising, oppressive even, to assume that the researcher in some sense knows best about this? For in the end, that is what the women who debated with me thought: that I was saying I knew better than other women that AT was not good for them. That does sound patronising; and I cannot say that their interpretation of my position was unwarranted.

Reflecting on this, I found myself wondering if Caroline Ramazanoglu's distinction between intellectual empowerment and experiential empowerment needs to be revisited: is there always a difference between feeling and really being empowered? The Afro-Caribbean young people I had worked with before *Researching Language* had clearly differentiated between having an analysis of racism and having the power effectively to resist its manifestations in their own lives; analysis was a necessary but not a sufficient condition for resistance. Informants in the AT study, however, accepted the therapeutic assumptions of AT itself in seeing the two things – analysing a form of oppression and having the power to resist it – as in some crucial sense the *same* thing. To change your understanding of something is, in this discourse, actually to change it. The problem I have with that postulate is compounded by my belief that in this case the actual analysis (i.e., inequality results from lack of assertiveness) is mistaken; which raises the question of what constitutes 'intellectual empowerment'. Can one distinguish between

better and worse understandings of a given situation? Who decides which is which? These kinds of questions take us into deep theoretical and epistemological waters, and they underline the difficulties of the position taken up in *Researching Language*, which proposes a realist rather than a relativist view of social and power relations.

Finally, I do not think I can count the AT research as empowering research. I stuck to the principles, but in the end I was too much at odds with the agenda of the researched. Significantly, too, my expertise (as a linguist) was in direct competition with another kind of professional expertise (that of 'therapy' as discourse and practice). One might say that my informants in the AT study were unwilling to grant me the *authority* to 'empower' them, particularly as this would have entailed challenging a kind of authority whose claims they were far more willing to recognise. If that is a fair summary, then it is also very revealing about the 'normal' conditions of empowering research; it cannot be undertaken successfully without the researcher's having a certain authority (or in other words, without a degree of inequality between researcher and researched).

Do the conclusions I have just drawn vitiate the whole project of 'empowerment' in research? I think that (fortunately) the answer is no: rather, we are taken back to a point we tried to emphasise in *Researching Language*, namely that there is no single formula for producing 'empowering research'. In the field we are precisely dealing with (inter)subjectivities, with questions about people's identities, roles and relationships (including our own), and the complexity of the issues thus raised can hardly be overstated. They will never be exactly the same issues twice.

The AT project 'failed' as an example of empowering research because I had not thought all the relevant complexities through; but its 'failure' had the merit of drawing my attention to questions I had not previously foregrounded, such as the conditions on which a researcher can exercise intellectual authority in the field. The framework set out in *Researching Language* has turned out (as, to be fair, we always believed it would) to be a provisional and partial one; much more will be learned as we and others

attempt to apply its principles to research in different contexts with differently-positioned groups of people. It remains the case, however, that linguistic fieldworkers have much to gain by engaging in more reflection and discussion about the research process : wherever that discussion may lead.

© Deborah Cameron 1998

REFERENCES

- BROWN P. and L. Stephen (1987) : *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CAMERON D. (1994) : « Verbal hygiene for women : linguistics misapplied ? », *Applied Linguistics* 15(4), pp. 382-98.
- (1995) *Verbal Hygiene*, London, Routledge.
- FRASER E., HARVEY P., RAMPTON B., RICHARDSON K. (1992) : *Researching Language : Issues of Power and Method*, London, Routledge.
- (1993) « Ethics, advocacy and empowerment : issues of method in researching language », *Language and Communication* 13, pp. 81-94.
- GERVASIO A., CRAWFORD M. (1989) : « Social evaluations of assertiveness : a critique and speech act reformulation », *Psychology of Women Quarterly* 13, pp. 1-25.
- LABOV W. (1982) : « Objectivity and commitment in linguistic science : the case of the Black English trial in Ann Arbor », *Language in Society* 11, pp. 165-201.
- RAKOS R. (1991) : *Assertive Behavior : Theory, Research and Training*, London, Routledge.

Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste

Lorenza MONDADA

Université de Bâle, Romanisches Seminar

1. INTRODUCTION

La recherche sur le terrain en linguistique s'est considérablement modifiée et sophistiquée ces dernières années : d'une part, grâce à l'élargissement des méthodes d'enquête en sociolinguistique, promouvant une approche fine du terrain en vue d'analyses qualitatives aussi bien que quantitatives; d'autre part, grâce à un intérêt de plus en plus marqué pour le recueil de corpus oraux interactionnels, constitués en vue d'analyses portant aussi bien sur les formes grammaticales que sur les processus conversationnels, venant relayer les techniques traditionnelles dans le domaine de la description des langues.

Une telle situation montre la pertinence de la question qui interroge les modalités de la présence des pratiques de terrain dans la discipline de la linguistique¹.

¹ Nous utilisons ici la notion de terrain dans un sens relativement étroit, hérité de l'ethnographie – où le terme de *fieldwork* a été proposé à la fin du XIX^e siècle par Haddon, inaugurant de nouvelles pratiques de recherche, alternatives à l'anthropologie de cabinet (voir Stocking 1983) – désignant le déplacement du linguiste vers le groupe de locuteurs auprès duquel il recueille ses données – des données surtout orales, même si le recueil de textes n'est pas exclu.

On peut tenter d'y répondre d'abord en se demandant où, dans la littérature linguistique, sont abordées les questions de terrain : on se penchera alors sur deux genres textuels, les manuels et les sections méthodologiques des articles ou des monographies. D'une part, les manuels énoncent des prescriptions et des conseils pour aborder le travail empirique : ils proposent des instructions générales, dont on sait pourtant qu'elles ne peuvent être suivies à la lettre – l'indexicalité inévitable et nécessaire des pratiques d'enquête faisant que le chercheur s'adapte à la situation, s'ajuste à ses interlocuteurs, interprète et modifie contextuellement les consignes. D'autre part, les débats méthodologiques posent la question du terrain en la rapportant aux objets et aux modèles adoptés, en termes d'adéquation et de cohérence : le problème principal est alors la conformité des dispositifs d'enquête par rapport à ses visées théoriques. Ces deux points de vue tendent à concevoir le terrain comme étant pris en charge par d'autres instances, qui le précèdent : ce n'est pas un lieu doté d'autonomie, où se développeraient des activités pratiques spécifiques, localement organisées et fortement dépendantes du contexte². Au contraire, les énoncés méthodologiques semblent souvent avoir la fonction primordiale de « rémédier à l'indexicalité », pourtant constitutive, de ces pratiques. Ainsi en est-il d'un problème fondamental que posent ces dispositifs, le « paradoxe de l'observateur », que l'on tente de résoudre en minimisant les effets de l'observateur sur les données par des sophistications techniques, au lieu d'en reconnaître la présence nécessaire et d'en tenir compte au même titre que les autres acteurs sociaux présents sur la scène du terrain. De façon plus générale, les difficultés qui se posent lors de l'enquête sont catégorisées en termes des « biais », qu'on tente d'éliminer techniquement, au lieu de se demander

2 Cette non prise en compte des conditions propres au travail de terrain et cette détermination univoque allant des questions posées aux dispositifs d'enquête sont renforcées par la division du travail entre théoriciens et enquêteurs, où le travail de conception, analyse, formalisation est traditionnellement valorisé face au travail de recueil et d'enquête (moins bien rémunéré, effectué par des subalternes, effacé dans les articles présentant des résultats purgés de toute référence à leurs modes de fabrication). Cf. Peneff (1988).

si ils ne sont pas des éléments constitutifs de la situation, et donc inéliminables.

Ce premier rapide tour d'horizon porte donc à un constat paradoxal : malgré une longue histoire d'enquêtes empiriques, la thématisation des pratiques et des technologies intervenant sur le terrain, de leur autonomie structurante, de leur organisation indexicale, des effets, possibilités et contraintes qu'ils exercent sur la production des objets de savoir sont étonnamment rares dans le domaine de la linguistique³.

Cette situation contraste face à d'autres disciplines en sciences humaines – surtout l'ethnographie et l'anthropologie, mais aussi, par exemple, la géographie (Livingstone 1993; Söderström 1996) ou les statistiques (Desrosières 1993) – qui ont procédé depuis une vingtaine d'années à une description critique de leurs pratiques de terrain, présentes et passées. La problématisation du rapport aux informateurs, aux procédures de fabrication des données par les technologies de l'enquête, aux contextes (notamment coloniaux) de recueil des données, qui ont marqué le tournant critique et réflexif de l'anthropologie est remarquablement absente de l'historiographie et des réflexions contemporaines en linguistique.

Le but de cet article est donc d'esquisser quelques pistes de recherche faisant le lien avec d'autres champs disciplinaires posant des problèmes analogues, et d'élaborer quelques principes et outils pour un regard réflexif en linguistique⁴. Après avoir explicité les références utiles issues de débats actuels, cette visée sera développée en se centrant sur un paradoxe fondateur en linguistique, concernant son traitement de l'interaction. Alors que l'interaction est le lieu par excellence de l'usage de la langue et est omniprésente dans le travail du linguiste qui recueille ses données sur le terrain, elle est en même temps gommée par ses techniques d'enquête et

³ Une exception remarquable est le numéro spécial du *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* consacré à la question des contraintes matérielles pesant sur la production du savoir linguistique. Voir Schlieben-Lange (1993).

⁴ Cf. Mondada (1994).

a été pendant longtemps absente des objets qui définissaient la discipline.

Deux versants de la problématique seront ici explorés : d'une part il s'agira d'expliciter quelles sont les technologies et les inscriptions qui structurent le terrain du linguiste et les données qu'il y recueille – en se focalisant notamment sur le questionnaire. D'autre part, il s'agira de montrer comment ces technologies traitent (ou ne traitent pas) les interactions sur le terrain (que celles-ci concernent l'enquêteur et ses informateurs ou les locuteurs observés).

2. LA FABRICATION DES OBJETS DE LA SCIENCE : APPROCHES HISTORIQUES ET RÉFLEXIVES

2.1. UN TOURNANT RÉFLEXIF GÉNÉRAL

Les deux dernières décennies ont été extrêmement fécondes du point de vue des travaux effectués sur les pratiques scientifiques – que ce soit dans les sciences humaines ou dans les sciences naturelles. Bien qu'issus d'horizons différents – d'une part de réflexions critiques et historiques internes aux disciplines, comme c'est le cas de l'anthropologie, d'autre part d'analyses développées dans le cadre des études sociales des sciences et des techniques sur les sciences de la nature – ces recherches ont en commun le rejet d'une vision idéalisée de la science et l'adoption d'une approche résolument ancrée sur les pratiques situées des chercheurs. En effet, contre l'idée que la science se développerait autour de l'élaboration et de la démonstration de grandes hypothèses, ces travaux montrent que la science se fait au quotidien dans des activités pratiques ancrées dans leur contexte, comportant la manipulation d'objets, le classement de matériaux, le maniement d'appareils de mesure, la lecture de manuels et de littérature, la rédaction de rapports et d'articles, l'engagement dans des discussions formelles et informelles, etc. Les activités de la science, loin de mettre en oeuvre une rationalité abstraite et universelle, se déroulent de façon pratique et contextuelle, sont organisées socialement, se structurent à travers des interactions entre les acteurs.

Ce nouveau regard a impliqué un tournant réflexif dans l'approche des disciplines. Le terme de « réflexivité » a reçu des interprétations et des usages très divers (cf. Woolgar 1988); on peut toutefois situer notre analyse en renvoyant moins à la version faible de la réflexivité – faisant référence à une attitude introspective, réfléchissant sur « ce qu'on est en train de faire » (par exemple dans les récits, les journaux ou les témoignages venant du terrain), mais laissant intactes la relation entre les méthodes et leur objet, la coupure entre sujet et objet, en continuant à viser l'amélioration de l'adéquation entre les modèles et la « réalité » – qu'à une version forte, inspirée de l'ethnométhodologie. La réflexivité radicale considère en effet que les activités scientifiques sont constitutivement indexicales et façonnent leur objet tout en s'ajustant au contexte de sa saisie. Le regard qui interroge ces pratiques scientifiques est lui-même réflexif, i.e. élabore son contexte tout en étant structuré par lui⁵. Alors que la première forme de réflexivité laisse intact le paradigme où elle s'exerce et ne vise qu'à le perfectionner, la seconde transforme les façons de poser des questions sur les pratiques de connaissance.

2.2. LA SOCIOLOGIE DES SCIENCES

La sociologie des sciences a émergé dans les années 70 en réaction autant aux histoires et aux épistémologies des sciences qui en idéalisaient les « découvertes » et qui invoquaient les facteurs sociologiques uniquement pour expliquer des échecs et des fraudes scientifiques, qu'à la sociologie du savoir de Merton qui restreignait la dimension sociale de la science aux problèmes de hiérarchie institutionnelle structurant le milieu de la recherche. Au contraire, la sociologie des sciences a défendu un principe de symétrie, selon lequel il faut utiliser les mêmes arguments et outils interprétatifs pour rendre compte des réussites et des échecs, en suspendant les jugements sur la valeur des cas étudiés attribuée post hoc par l'histoire pour ne prendre en compte que la façon dont s'établissent et s'affirment les

⁵ Cf. : « members' accounts... are constituent features of the settings they make observable », Garfinkel (1967, 8).

évaluations des acteurs en contexte. En outre, cette approche a reformulé radicalement la dimension sociale de la science, en la situant dans les activités et les contenus scientifiques eux-mêmes, en analysant la façon dont ils étaient collaborativement organisés.

La sociologie des sciences a ainsi permis de mieux comprendre la dimension très *locale* des pratiques scientifiques en même temps que l'efficacité *globale* de leurs produits. Les activités des chercheurs sont localement organisées, s'ajustent ad hoc au contexte et aux difficultés qui y surgissent, se modifient au fil des interactions sociales, des conversations informelles aussi bien que des réunions de travail. Les faits scientifiques prennent forme dans ces contextes particuliers. En même temps, les activités des chercheurs s'intègrent dans une chaîne de transformations qui produisent la facticité des faits de la science, qui les solidifient et les durcissent en en fixant la forme, en réduisant les versions légitimes, en les faisant circuler dans des réseaux de sorte à les diffuser largement tout en en maintenant la stabilité. Ces deux mouvements, local et global, contextuel et décontextualisant, sont accomplis pratiquement et de façon située, par un ensemble de procédures qui vont des stratégies de négociation d'une interprétation d'une courbe obtenue d'un instrument de mesure aux stratégies de « désénonciation » (Ouellet 1984) dans la rédaction d'un article, par lesquelles les prises en charge énonciatives, les perspectives subjectives, les traces de décisions et d'actions humaines sont soigneusement effacées. Dans les deux cas, l'objet d'étude ce sont les processus pratiques et contextuels de la science en train de se faire et non les produits de la science faite (Latour 1989).

2.3. LA PROBLÉMATISATION DU TERRAIN EN ANTHROPOLOGIE

La division du travail entre l'anthropologue de cabinet et le voyageur-enquêteur sur le terrain est dénoncée par Malinowski, qui par son invitation à « planter la tente au milieu du village » inaugure la réflexion sur l'enquête sur le terrain (Stocking 1983). Cette division se perpétue toutefois, lorsque chez un même chercheur se distinguent les pratiques

sur le terrain et les pratiques dans l'académie, manifestées par des types d'écriture, des destinataires, des systèmes de reconnaissance et de légitimation différents. Bien que l'écriture de l'essai ou de l'article de retour du terrain tende à en gommer les aspects particuliers qui en entacheraient la généralité, bien que les notes de terrain et les façons de procéder durant l'enquête soient considérées du domaine privé de l'ethnographe et donc souvent inaccessibles, les travaux historiques de James Clifford (1988) et les textes expérimentaux de ses proches (Marcus & Clifford 1983) ont tenté de reconstruire les pratiques détaillées par lesquelles l'ethnographe construit l'intelligibilité du terrain, établit un contact avec les natifs, élabore une version discursive des faits qu'il observe. Ainsi que le fait remarquer Geertz (1988), l'activité essentielle de l'ethnographe est l'écriture, dans les notes qu'il prend, dans les fiches qu'il remplit, dans les pages qu'il rédige à la fin de sa journée – qui littéralement fabriquent son terrain (Fabian 1991; Kilani 1994). Son écriture – qui conjugue l'effet d'auteur et l'effet d'autorité (Clifford 1988) – instaure progressivement la facticité des catégories générales qu'il utilise (les Dogons, le système matriarcal), la vérité de la présence et de l'intégration de l'ethnographe sur les lieux et de ses dialogues avec les indigènes, l'intelligibilité et l'ordre des cultures locales. La rédaction de la monographie finale conservera ces faits et les dépouillera de la référence aux pratiques qui les ont constitués comme tels – bien qu'on puisse parfois en trouver des traces, souvent en note, lorsqu'il s'agit de légitimer une description par l'affirmation de la présence de l'énonciateur sur les lieux ou lorsqu'il s'agit de narrer un épisode de la vie sur le terrain pour construire une image héroïque de l'ethnologue.

2.4. QUELQUES PISTES POUR UNE HISTOIRE DES PRATIQUES DU TERRAIN EN LINGUISTIQUE

S'il est plus rare de trouver des descriptions des pratiques scientifiques effectives des linguistes sur le terrain – des descriptions qui ne sont fournies ni par l'historiographie ni par l'épistémologie de la linguistique – il est possible d'en

suivre quelques traces chez des chercheurs confrontés à des terrains sensibles, comme celui des anciennes colonies.

Ainsi Johannes Fabian (1984, 1986) dans son histoire de la façon dont le Swahili fut traité, analysé, décrit et utilisé à des fins coloniales, vise une analyse des dictionnaires et des grammaires du XIX^e siècle qui ne les réduise pas à des objets rapportés et archivés mais qui porte sur les pratiques communicationnelles et cognitives au sein desquelles ses objets étaient conçus et utilisés. La visée est donc parfaitement congruente avec celle de la sociologie des sciences actuelles. C'est ainsi que peuvent être reconstituées les conditions de production des premières descriptions du Swahili, par des acteurs différemment engagés dans le rapport entre contrôle commercial, administratif, territorial, militaire, religieux et maîtrise de la langue : si les descriptions produites par les voyageurs avant l'établissement du pouvoir colonial contiennent de riches listes lexicales, des informations grammaticales, voire des modèles de phrases – témoignant de la nécessité de communiquer avec des natifs dont le voyageur dépendait pour obtenir des vivres, du logement, des moyens de transport – les descriptions produites plus tard, lorsque la colonie est installée, sont plus systématiques (se rapprochant des formes obtenues par questionnaires) mais aussi plus sélectives, privilégiant la description d'un ordre abstrait plutôt que les pratiques communicationnelles et, parmi elles, des domaines et des formes qui sont autant de traces de la prise de contrôle et de l'asymétrie qui régissent les relations avec les natifs (par exemple des actes de langage directifs, les formes de l'impératif, les termes familiers et subordonnés d'adresse, etc.). La description subit d'autres avatars encore lorsqu'elle est liée aux entreprises de planification linguistique des gouvernements coloniaux, manifestant la volonté de renforcer et homogénéiser la langue véhiculaire utile au pouvoir, comme dans le cas du Swahili, ou bien, comme dans le cas du Pidgin anglais du Sud de l'Australie, manifestant la transformation d'une langue simplifiée, introduite et privilégiée d'abord comme *lingua franca*, en une langue stigmatisée ensuite comme marquant l'infantilisme culturel et l'infériorité sociale de ses locuteurs (Foster & Mühlhäusler 1996). Dans les deux cas, les descriptions

linguistiques sont loin d'être neutres et accomplissent au contraire un travail de domination aussi bien politique que symbolique.

Ces études de cas – et ce n'est pas un hasard qu'elles renvoient à la situation coloniale⁶ – invitent à une réflexion historique et synchronique sur les conditions et les finalités des enquêtes linguistiques, leurs mandataires et destinataires, les pratiques effectives de travail sur le terrain. Elles posent une double question, qui porte autant sur la représentation des usages linguistiques – c'est-à-dire sur les modalités de leur description et de leur impossible neutralité – que sur la politique de leur représentation – au sens de la délégation des voix multiples des informateurs, colonisés, minorisés, à la seule voix unifiée et savante de la science qui en prétendant les décrire parle pour elles sans jamais les laisser parler. Dans ce sens les enjeux éthiques se logent au coeur de la production scientifique elle-même (cf. Cameron, ici-même; Cameron et alii 1992).

3. LES TECHNIQUES D'INSCRIPTION : DOMESTIQUER LE TERRAIN

3.1. CONFIGURER LE TERRAIN AUX FINS DE L'ENQUÊTE

Le terrain n'est pas un espace neutre où l'on va simplement recueillir des objets. Au contraire, il est configuré avant même l'arrivée du chercheur, dans les phases de préparation de l'enquête qui ont lieu dans son bureau ou dans celui de son mandataire. Le terrain est pris en charge en amont, par des descriptions multiples, qualitatives, statistiques, cartographiques, qui permettent son balisage et quadrillage, sa structuration et mise en ordre. La sélection de tel village ou de tel autre, de tel ou tel locuteur à questionner – cas singulier, cas multiple distribué dans l'espace du territoire, cas parmi d'autres situé dans un espace abstrait aléatoire ou représentatif – de tel événement interactionnel à recueillir

⁶ Cf. par réaction les « post-colonial studies », par exemple Ashcroft (1995).

plutôt que tel autre, opère une première configuration des données. Il est ainsi intéressant de comparer la démarche du dialectologue sélectionnant ses locuteurs privilégiés parmi les personnes âgées de certains villages ou celle du sociolinguiste se donnant un échantillon aléatoire de locuteurs dans une ville avec la démarche, étudiée par Latour (1993), de botanistes et pédologues quadrillant la forêt amazonienne pour la soumettre à leur analyse, transformant le chaos de la forêt en un espace de coordonnées où puissent être repérés les prélèvements représentatifs qui seront classés, rangés, archivés dans un autre espace, celui des taxinomies naturelles, où ils côtoieront d'autres prélèvements, venus d'autres forêts et recueillis à d'autres moments.

La préparation du terrain est en effet orientée autant vers le travail de recueil qui y sera effectué que vers l'opération d'exportation des objets, matériaux, données de l'espace du terrain vers un autre espace, celui du laboratoire, de la table de travail, de l'ordinateur, des écrits des chercheurs. Le terrain est ainsi pris entre deux phases du travail scientifique qui ont lieu ailleurs : phase de préparation et de mise en ordre en amont, phase d'extraction et d'exportation en aval (voir infra 3.2.1. et 3.2.2.).

En effet, le chercheur va sur le terrain pour en *rapporter* quelque chose – dans le double sens de ramener des objets et de verbaliser l'expérience ou le savoir acquis. Cet acte implique un *déplacement* multiple : géographique, faisant passer du lieu de l'enquête au lieu académique qui l'a commandée; conceptuel, par la réorganisation des données que comporte leur décontextualisation; pragmatique, par la réorientation des destinataires à qui s'adressent et pour qui font sens les objets recueillis sur le terrain.

Ce déplacement a la double caractéristique de *conserver* et de *transformer* les objets de savoir. On ne peut en effet ramener tout le terrain avec soi⁷. C'est pourquoi les procédures de sélection sont au cœur de la démarche du terrain, supportées et incarnées dans des technologies appropriées aux objets de savoir à rechercher et par là à construire.

⁷ ... ou on décide alors de ne plus revenir : ce choix est celui de l'enquêteur qui décide de devenir un natif.

3.2. LE QUESTIONNAIRE : PROCÉDURES DE SÉLECTION

Le questionnaire est une des technologies utilisées par le linguiste, comme par d'autres chercheurs⁸, qui prépare le report des objets du terrain à l'académie. Basé sur les ressources matérielles et conceptuelles de la *literacy* (Goody 1977) et de la reproductibilité de l'écrit (Eisenstein 1991), il permet en effet la transformation du terrain en un espace domestiqué conforme aux ordres des phénomènes recherchés et des analyses qu'ils subiront. Pour ce faire, il met en oeuvre des techniques qui garantissent (cf. Latour 1993) :

- la *pureté* des données, une fois éliminés tous les « bruits » qui les entourent sur le terrain et qui en empêchent une saisie claire et distincte;
- la *compatibilité* des données avec les analyses, les calculs, la formalisation dont elles feront l'objet;
- la *comparabilité* de données recueillies dans des lieux et à des moments différents, leur permettant, avant leur comparaison explicite, leur manipulabilité dans le même espace, soit-il le bureau du chercheur, un tableau synoptique, un texte.

Après avoir été séparées (du contexte local), les données peuvent ainsi être recombinaées, réassemblées selon des critères nouveaux, inexistants sur le terrain mais élaborés par les modèles scientifiques, qui permettront de faire émerger de nouveaux patterns invisibles jusque là, d'identifier des similarités rapprochant des éléments qui ne se trouvent jamais côte-à-côte sur le terrain.

Ces caractéristiques sont obtenues par ce que Lynch (1988) appelle des procédures de sélection et de mathématisation : d'abord par le filtrage, qui élimine les objets inutiles, puis par l'uniformisation, qui insère les données dans des cadres et des conventions communes, par l'amélioration de la distinctivité, qui souligne les traits

⁸ Une analyse discursive intéressante (marques énonciatives, typologie des questions/réponses, présentation des thèmes) d'un corpus de questionnaires est proposée par Achard (1991 et 1994) : ce ne sont pas des enquêtes de linguistes mais d'organisations cherchant à mesurer dans les années 60 l'impact de la guerre d'Algérie en interrogeant des militaires démobilisés.

propres, les limites, les similarités et les dissimilarités; ensuite par une configuration et un arrangement des données qui en mettent en évidence les apparences sensibles qui les rendent congruents avec l'espace de la grille, du système, du graphique, des coordonnées. Ainsi se constitue, déjà sur le terrain, et à l'aide d'inscriptions, une image éidétique de la donnée, qui exhibe ses traits caractéristiques, sa structure, son ordre, son appartenance à des catégories générales.

Le questionnaire accomplit ces opérations en prestructurant en amont le type d'interaction possible avec l'informateur ou le natif (3.2.1.) et en organisant en aval la sélection des réponses acceptables et des données utiles (3.2.2.).

3.2.1. En premier lieu, l'établissement d'une grille de questions préalablement à la venue sur le terrain, élaborée moins en fonction de ses caractéristiques propres que de façon à le predisposer au recueil de données systématiques, est un premier pas vers l'organisation exogène du terrain. Cette présence sousjacente d'une grille systématique est manifestée de façon intéressante dans l'exemple suivant :

Exemple 1

- | | |
|----------|--|
| 1 Enq A | ma femme et moi nous sommes nés en valais |
| 2 Inform | c'est pas très juste moi je suis né au valais
ma femme elle est née : euh dans le canton
de fribourg .. à talens |
| 3 Enq B | ah là on a un problème on n'a pas
[la première du pluriel |
| 4 Enq A | [c'est juste |
| 5 Inform | <i>ah mais xxxx que nous nous sommes tous
deux de parents suisses</i> |
| 6 Enq A | merci (ton ironique) |

(en italique : traduction française de la réponse en patois)
(N. Pépin, séminaire Univ. Neuchâtel, 1995/96)

La question de l'enquêteur ne s'oriente pas référentiellement vers une information concernant le passé de l'informateur mais formellement vers la production d'un

élément permettant de remplir systématiquement les possibilités prévues a priori par la grille des personnes du verbe. C'est donc une phrase décontextualisée plus qu'un énoncé en contexte qui est visée par une question régie par des catégories linguistiques préexistantes (comme les première, deuxième, troisième personnes, le singulier/pluriel, le féminin/masculin, etc.) qui dessinent le système sous-jacent permettant de rechercher, de sélectionner et d'ordonner les données. Il est intéressant de remarquer la trajectoire séquentielle que prend le questionnement : l'informateur assume d'abord le point de vue de l'utilisateur de la langue, en constatant le caractère pragmatiquement inapproprié de ce qui lui est demandé, soulignant ainsi la non-congruité des contraintes du système et de celles de la conversation⁹; il épouse ensuite le point de vue de l'enquêteur et trouve une façon appropriée de remplir la case vide dans le système.

3.2.2. En deuxième lieu, le report des réponses obtenues sur un espace congruent avec celui du questionnaire filtre les éléments non pertinents et prépare les opérations de codage et de calcul.

La façon dont est accomplie cette contrainte est exemplifiée par la question suivante :

Exemple 2

Was empfinden Sie, wenn Sie den Berliner hören ?

Der Berliner Dialekt wirkt auf mich :

äußerst frech

sehr frech

frech

weniger frech

nicht frech

(suit la même chose avec witzig, tolerant, unverschämt, intelligent, etc.)

(Schlobinski, Stadtsprache Berlin, 1987)

⁹ Cf. un autre exemple du même corpus :

1 Enq pouvez-vous dire euh notre rivière s'appelle la Vièse

2 Inform euh pfff on en parle pas en patois
(ibidem)

La question prépare une réponse contrainte, ayant la forme d'un adjectif, qui est proposée à l'informateur (et n'est donc pas choisie par lui) et qui s'intègre dans une échelle de 5 valeurs graduées. De cette façon, le travail de l'informateur consiste à se mouvoir dans un espace de la mesure pré-configuré, organisé selon une disposition propre à la *literacy* – sous la forme paradigmatique de la liste, qui permet d'isoler et de mettre en évidence l'élément concerné (à la ligne et séparé du reste par deux points) et qui déroule un inventaire d'éléments également possibles. L'énoncé introductif est un peu différent : il a le rôle de fournir une sorte de contexte à la tâche proprement dite; c'est lui qui prend la forme d'une question, alors que la tâche à laquelle est soumis l'informateur est un énoncé qui est fictionnellement mis dans sa bouche (cf. le déictique de la première personne). Rien ne distinguera ainsi les conduites des différents informateurs qui se couleront dans ce moule, sauf le choix d'une valeur graduelle : de cette façon est accomplie l'homogénéisation des sujets et des données. Cette mise en forme achève l'éloignement radical de la question par rapport à un jugement qui serait énoncé par un acteur dans une interaction sociale rendant pertinente la référence au Berlinoïse, qui ne prendrait pas obligatoirement la forme d'un adjectif évaluatif, qui utiliserait les comparateurs différemment et qui s'intégrerait dans un cours d'action particulier.

Le questionnaire se trouve donc au cœur d'une chaîne d'inscriptions et de traductions, à travers laquelle des données sont enregistrées et reportées, codées, traitées par un calcul statistique ou une analyse formelle, visualisées et synthétisées dans des graphes ou des courbes de tendances. Cette chaîne de traductions est semblable à celle au fil de laquelle s'accomplit la facticité des objets dans les sciences naturelles, dans le passage des résultats d'un appareil de mesure ou d'une photographie au microscope à leur représentation graphique à leur schématisation dans un diagramme ou une courbe.

Dans notre cas, la chaîne de traductions est caractérisée par le passage de l'oral à l'écrit¹⁰ : la langue parlée et son

¹⁰ La linguistique a été paradoxalement très peu attentive aux conséquences qu'a ce passage fondateur pour elle de l'oralité à

flux continu en contexte est transformée par son inscription littéraire, qui permet d'isoler de façon discontinue, claire, délimitée et visuellement identifiable des entités sur la feuille de papier, de faire des listes regroupant ces entités venant de contextes et co-textes différents, de les classer et de les redistribuer à loisir, laissant alors apparaître des paradigmes, des régularités, des lois.

Cette chaîne de traductions, qui ne se limite pas à un basculement entre oral et écrit, mais se démultiplie en une série d'inscriptions qui accomplissent le travail de la référence scientifique. En effet, dans cette chaîne de traductions, le terrain se modifie sans cesse jusqu'à devenir compatible pour son traitement par un centre de calcul (Latour, 1985). Ce n'est ainsi pas la description qui correspond au monde, qui tend vers lui – c'est plutôt le monde qui est transformé pour être descriptible. Les processus de référencement scientifique se font au fil d'une série de transformations qui comportent à la fois une *réduction* (de la localité, particularité, matérialité, multiplicité, continuité) et une *amplification* (en compatibilité, standardisation, texte, calcul, circulation, universalité). La référence n'est pas la correspondance entre le monde et les mots, mais une chaîne de transformations où les objets perdent certaines propriétés et en acquièrent d'autres, qui les rendent compatibles avec les centres de calcul déjà installés. La coupure choses/mots est produite en supprimant ces médiations (Latour, 1993).

l'écriture. Malgré ses déclarations affirmant la primauté de l'oral, son approche et ses catégories (jusqu'à celle de phonème) sont profondément ancrées dans un préjugé scriptiste (Harris 1980) qui a contribué à la mise en oeuvre très tardive d'outils d'analyse appropriés à l'oral (Auer 1993). Malgré les travaux sur la *literacy* qui ont souligné l'importance de l'écrit dans la démarche rationnelle et scientifique, ces réflexions n'ont été que rarement appliquées à la démarche de la linguistique elle-même (mais voir Cardona (1981), Linell (1982), Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987), Auroux (1994)).

4. LE DISPOSITIF DE L'ENTRETIEN : CONTRÔLER L'INTERACTION

L'interaction est doublement au coeur de la démarche du linguiste de terrain : d'une part elle est inévitable et constitutive de la situation d'enquête, définie d'abord comme une interaction avec des interlocuteurs; d'autre part elle représente l'usage prototypique de la langue – celle-ci ne lui préexistant pas mais étant plutôt issue d'elle et de la sédimentation des usages linguistiques dans le temps.

Or l'interaction a été doublement domestiquée, voire escamotée : d'une part par le dispositif de l'enquête, par le questionnaire ou par les contraintes imposées par l'entretien à l'organisation de la conversation, par la succession des questions de l'enquêteur et des réponses de l'informateur; d'autre part par une définition correspondante de la linguistique comme discipline qui étudie le système de la langue et non pas les pratiques langagières des locuteurs¹¹. Nous nous concentrerons ici sur quelques modalités de réduction de l'interaction en situation d'enquête.

4.1. LE TRAITEMENT DU CONTEXTE

La situation d'interaction durant l'enquête peut être « domestiquée » de plusieurs façons : le cas le plus radical est celui où elle relève entièrement du dispositif de l'enquête, que celui-ci soit un laboratoire, comme dans les dispositifs expérimentaux, ou la véranda d'une maison coloniale dans les pratiques ethnographiques contre lesquelles s'érigait Malinowski.

Un document photographique permet d'illustrer cette situation et de réfléchir aux conséquences qu'elle a sur les modes d'interaction (exemple 3) :

¹¹ Eades (1982) cite une affirmation de Dixon, auteur de *A Grammar of Yidiny* (1977) qui admet ouvertement que «The writer never heard Yidiny spoken spontaneously» (29) – même s'il fait des commentaires sur le « normal conversational style » (113) basé sur ce qu'on lui a rapporté des conversations en Yidiny.



La photo montre trois Indiens Cuna et J. P. Harrington de l'Institut Smithsonian à Washington. Une femme Indienne est en train d'enregistrer des contes et des témoignages de sa culture¹². Ce qui nous intéresse c'est la façon dont les traditions orales des Cuna sont ainsi capturées et enregistrées. Rien n'est plus éloigné de leur contexte d'énonciation. Les quatre personnages sont habillés à l'européenne, de façon plutôt formelle. Ils se tiennent droits, deux témoins debout, les acteurs de l'enregistrement assis, en posant pour la photographie, ce qui augmente la rigidité de leur posture. La femme parle dans le micro, en regardant le photographe, tout comme le fait Harrington. L'appareil d'enregistrement impose une disposition du corps et une proxémique; il privilégie une prise de son monologique orientée vers lui plutôt que des formes dialogiques de participation. L'appareil n'a pas été transporté jusque dans un village cuna, mais on a transporté à lui ces Indiens qui viennent s'enregistrer dans une institution muséale et académique, dans un contexte d'énonciation radicalement autre que le leur. Pour pouvoir enregistrer ce patrimoine, il a fallu un acte de réduction de l'altérité, de conformation aux contraintes technologiques et sociales : les locuteurs ont dû se déplacer, changer de vêtements, de postures corporelles, de mode d'interaction. Ce déplacement radical ne met toutefois pas en cause la valeur de l'enregistrement lui-même, légitimé sur la base de la saisie « objective » du son de la voix et sur la base d'une approche qui sans doute autorise la décontextualisation du récit cuna et son traitement comme un texte littéraire isolé de son contexte. Cet exemple est paradigmatique des situations d'enquête où on demande à l'informateur de s'asseoir docilement à la table de l'enquêteur, de se soumettre patiemment à la série des questions, d'être sobre, de ne pas se laisser distraire. Souvent cette posture correspond à une posture scolaire, normative, lettrée, i.e. relevant d'une autre institution, l'école, qui impose la discipline des corps, où on apprend à manipuler des éléments de savoir décontextualisés et abstraits, propres à une

¹² La trajectoire par laquelle les Cuna devinrent objets de l'attention d'ethnographes américains et suédois à la recherche des « Indiens blancs », Autres et Mêmes, pris dans un jeu de mimésis et d'altérité, est racontée par Taussig (1993).

culture écrite, et où est valorisé un modèle de compétence qui se rapproche de celle du « locuteur natif idéal »¹³.

Cet exemple s'insère dans une tradition où souvent la situation d'interaction, lieu des pratiques discursives des locuteurs, n'est pas considérée comme devant être observée empiriquement, mais plutôt comme pouvant être reconstituée : ainsi dans l'exemple suivant la situation est susceptible d'être imaginée, typifiée, généralisée et n'est donc pas envisagée dans sa singularité et contingence :

Exemple 4

Imaginez maintenant que vous deviez expliquer ce que signifient les mots suivants à quelqu'un qui ne les connaît pas. Que lui diriez-vous ? *histoire, rond*.

Cruchaud et alii, Variabilité, hiérarchie et approximation dans les mécanismes de la signification, 1992)

Les lexèmes qui intéressent l'enquêteur sont fournis en isolation, l'exercice consiste à reconstituer mentalement une situation d'explication pour laquelle l'interlocuteur potentiel est spécifié uniquement comme quelqu'un qui ne connaîtrait pas les mots testés. Il serait d'ailleurs vain de vouloir préciser davantage la situation, car son indexicalité irrémédiable rendrait infinie cette tâche descriptive.

La question peut ainsi fournir un contexte typifié à la tâche requise; inversement, la réponse de l'informateur peut invoquer la situation, éventuellement pour souligner la non-pertinence de la question (cf. supra l'informateur patoisant) ou pour reconstituer une situation adéquate : ainsi Moore (cité en Hopkins & Furbee, 1991) rapporte une enquête au cours de laquelle, alors que le linguiste lui demandait des formes grammaticales spécifiques, l'informateur effectue une longue digression, apparemment sans lien avec la question, racontant un épisode au cours duquel, dans un discours rapporté, est mentionnée la forme dont le linguiste cherchait une attestation¹⁴.

¹³ Sur cette construction fictionnelle et les controverses auxquelles elle a donné lieu, voir Rajagopalan (1997).

¹⁴ Hopkins & Furbee, comme Moore, considèrent que ce type de recherche / reconstitution du contexte est typique des langues en

4.2. L'ORGANISATION DE L'INTERACTION ENQUÊTEUR/INFORMATEUR

Si l'enchaînement des questions et des réponses est le format interactionnel structurant de façon privilégiée le rapport entre l'enquêteur et l'informateur, il convient d'en souligner la spécificité.

Cette particularité est frappante lorsqu'elle est confrontée à des cultures autres, où l'activité de questionner n'est pas courante, où elle requiert des rôles particuliers ou bien prend des formes particulières. Ainsi Pinxten (1991) montre comment un étranger posant des questions sur la culture Navajo se voit offrir comme seule réponse des histoires de coyotes généralement adressées aux enfants : pour que ses questions soient prises au sérieux, il faut qu'il soit adéquatement catégorisé au sein de la communauté. Il faut aussi qu'il acquière une compétence communicationnelle adéquate à celle de ses interlocuteurs au lieu d'imposer ses propres normes métacommunicationnelles, lorsque les deux sont incompatibles (Briggs 1986). Ainsi Eades (1982) montre comment dans la culture aborigène où la communication repose largement sur un partage tacite de la connaissance du contexte et où la détention de l'information signifie la détention d'un certain pouvoir, le questionnement est inapproprié et non-nécessaire, et lorsqu'il est envisageable prend des formes particulières, qui contrairement à celles de l'enquête sont orientées vers la personne qui questionne plus que vers l'information sur laquelle porte la question, vers un partage du savoir et non pas vers sa transmission d'un locuteur à l'autre (la réponse « je n'en sais rien » indiquant avant tout l'inadéquation de la question, et non l'ignorance de l'informateur).

Par ailleurs, même dans une culture où l'on pose des questions et on recherche des informations dans de nombreux contextes quotidiens et professionnels (cf. sondages, questions aux consommateurs, entretiens pour accéder à des formations,

voie de disparition; on peut toutefois élargir le contexte de leur remarque. On peut aussi faire l'hypothèse que ceci est dû au fait qu'il s'agit de cultures orales où l'élicitation de formes isolées n'est pas une activité ordinaire.

à des postes de travail, etc.), ce format ne s'identifie pas à celui de la conversation et reste très spécifique. Ainsi Button (1987) montre que la succession des questions et des réponses dans l'entretien basé sur questionnaire impose que les questions reçoivent des réponses définitives, complètes, à ce moment-là. Par contre, dans la conversation, on répond rarement de façon définitive à une question, mais on élabore progressivement, au cours de formulations, de négociations, la réponse, qui peut ainsi se transformer au fil du temps (cette opposition rapproche les questions de l'interview de celles du tribunal, de l'examen, ou de l'interrogatoire). On pourrait développer la même analyse à propos de la spécificité de la gestion des tours de parole, des modes d'introduction des topics, du traitement des catégories d'appartenance.

La prise en compte de ces spécificités a une série de conséquences (Mondada, à paraître) : elle amène à ne pas objectiver les informations recueillies, et à les traiter plutôt comme des interprétations co-produites conjointement par l'enquêteur et l'informateur au sein d'un événement communicationnel. D'une part, l'entretien est alors vu comme configurant réflexivement le contexte et la référence qu'il produit : loin de renvoyer au monde, il exhibe d'abord ses propres procédures et modes d'organisation. D'autre part, l'enquêteur devient un partenaire nécessaire de l'interaction : il n'est pas un « biais » de l'enquête, mais une de ses composantes inévitables. Contrairement aux réponses, parfois extrêmement sophistiquées (voir Labov, 1984) des enquêteurs au « paradoxe de l'observateur » – selon lequel il existe une relation inversement proportionnelle entre la présence de l'observateur permettant un enregistrement soigneux de la situation et la présence de traits authentiques de l'interaction – consistant à neutraliser le plus possible la présence de l'observateur, il s'agit de l'incorporer de plein titre dans les analyses, ou bien d'abandonner carrément ce type de recueil des données.

5. ENREGISTRER LA CONVERSATION

Ce qui a correspondu dans les sciences du langage à l'injonction de Malinowski de quitter la véranda de la maison coloniale où étaient rassemblés les informateurs pour aller planter la tente au milieu du village a été l'enregistrement de données authentiques sur le terrain¹⁵.

Cette exigence est récente; beaucoup plus récente que les techniques d'enregistrement, qui n'acquièrent que tardivement une place centrale dans les sciences du langage. En effet, le développement des techniques de traitement du son (phonographe et grammophone) dès les années 80 du XIXe siècle ne constituera ni une détermination ni une ressource pour le développement d'une linguistique de l'oral – malgré des déclarations parfois étonnamment précoces, comme celle de Rudolf von Raumer, qui en 1857 appelait de ses vœux une technique qui puisse capturer le parler aussi précisément que le daguerrotype capturait l'image (Auer, 1993, 110). Ce n'est que dans le courant des années 70 que l'analyse conversationnelle, l'ethnographie de la communication et la linguistique des corpus poussent les linguistes à exploiter davantage les possibilités d'enregistrement de l'oral.

Le courant de l'analyse conversationnelle a contribué de façon fondamentale à la diffusion de ces techniques. La possibilité d'enregistrer et de réécouter des extraits de conversation a joué un rôle clé dans la définition de son objet, à savoir le caractère ordonné de l'interaction ordinaire dans ses détails, dans sa temporalité propre et dans sa contextualité. En effet, contre une approche idéalisée, hypothétique et

15 Nous ne parlerons pas ici des notes prises sur le vif par un observateur participant – bien que son carnet de notes soit une technologie de base, ayant elle aussi des conséquences structurantes sur les données. En effet, les notes prises sur le champ manifestent un état particulier de son attention, selon ses intérêts du moment, selon sa compétence par rapport à ce qui se passe; elles sélectionnent ce qui semble pertinent à l'observateur à ce moment-là – elles perdent le *comment* de l'action, la façon dont elle est accomplie dans le détail. Elles renvoient ainsi à l'observateur plus qu'au phénomène, à sa façon de décrire une situation mais non pas à la situation elle-même.

typicalisante des donnée¹⁶, Sacks propose une démarche observationnelle, qui permet de « découvrir » des détails inimaginables (« from close looking at the world you can find things that we couldn't, by imagination, assert were there » 1992, II, 420). Le recours à l'enregistreur est solidaire de cette démarche : « So I started to play around with tape recorded conversations, for the single virtue that I could replay them; that I could type them out somewhat, and study them extendedly, who knew how long it might take. And that was a good enough record of what happened, to some extent. (...) I could get my hands on it, and I could study it again and again. And also, consequentially, others could look at what I had studied, and make of it what they could, if they wanted to be able to disagree with me. » (1992, I, 622). De cette façon ce qui avait pu être considéré comme des « erreurs de performance » devenait des phénomènes ordonnés, que l'on pouvait décrire formellement en décrivant les méthodes par lesquelles les locuteurs les avaient produits. Ce n'était ainsi plus des interactions spécifiques à l'enquête, comme les entretiens, qui intéressaient les conversationnalistes, mais des interactions ayant lieu dans leur contexte social ordinaire, sans être provoquées par l'observateur, permettant ainsi l'analyse des procédures organisationnelles adéquates au contexte déployées par les membres.

5.1. L'ENREGISTREMENT

L'enregistrement des données vise explicitement à préserver, pour les étudier, les traits caractéristiques de l'interaction; il ne constitue pas pour autant un « reflet » fidèle d'un événement « réel » – conception qui naturaliserait les données en objectivant les technologies qui ont permis de les saisir. Car ces données aussi sont configurées par la technologie à laquelle recourt le chercheur. Ces données aussi sont élaborées progressivement à travers une chaîne d'inscriptions, qui permet à un ordre d'apparaître, d'être visible, de s'imposer à l'analyse.

¹⁶ Cf. les données fabriquées par introspection par le linguiste lui-même. Ces dernières ont surtout la caractéristique de relever d'une syntaxe de la phrase écrite décontextualisée.

Au lieu de concevoir l'enregistrement dans sa relation causale directe avec l'événement interactionnel, on peut donc le concevoir comme un processus d'élaboration, incorporé dans les possibilités techniques et mécaniques des appareils utilisés, qui se fonde sur des processus de sélection, élimination, altération, réarrangement, structuration des données enregistrées¹⁷.

Chaque technique d'enregistrement permet un type d'observabilité, en excluant d'autres : il est évident que l'enregistrement vidéo permet de travailler sur les regards et la gestualité, ce que ne permet pas l'enregistrement audio – permettant ainsi de développer des descriptions de l'interaction qui au lieu de conférer un rôle marginal à ces dimensions lui confèrent un rôle central (Goodwin, 1980). Par ailleurs, le mode d'enregistrement impose une qualité plus ou moins grande de la saisie sonore et/ou visuelle, une mise en perspective de l'événement privilégiant certains locuteurs et non d'autres, un découpage spécifique de l'événement, incluant certaines dimensions, en excluant d'autres. La saisie de la parole par un enregistreur accompli, par un geste technique, sa distinctivité par rapport à ce que l'enregistrement exclut – comme une figure par rapport à un fond – et contribue ainsi, par exemple, à isoler l'activité langagière d'autres activités, à isoler le flux sonore d'autres dimensions perceptives¹⁸. Dans ce sens les procédures d'enregistrement n'échappent pas à l'analyse que l'on peut faire de la façon dont les appareils scientifiques configurent les données qu'ils mesurent, inscrivent, fixent, archivent.

¹⁷ Une telle proposition, cohérente avec les réflexions contemporaines en sociologie des sciences sur les instruments scientifiques, a été faite par Dorothy Smith lors d'un débat sur ce thème dans la « Language Use Discussion List » fin juin-début juillet 1997.

¹⁸ Ainsi Dorothy Smith (cf. note précédente) propose que ce qui est considéré comme appartenant au « contexte » est souvent ce qui échappe à l'enregistrement, la démarcation entre le texte et le contexte étant le produit contingent et mécanique (non-intentionnel) des technologies employées. Cette réflexion a le mérite d'établir un lien structurant entre technologies et modèles théoriques, les unes et les autres s'informant mutuellement.

5.2. LA TRANSCRIPTION

L'appareil enregistreur intervient aussi, et de façon structurante, dans le travail de transcription. C'est en effet grâce à lui qu'on peut réécouter sans fin des fragments sonores, et donc repérer des phénomènes dont les locuteurs tiennent compte dans leur gestion de l'interaction, mais qui ne sont pas autrement observables par l'analyste – qu'ils relèvent de la dynamique des tours de parole, de la synchronisation fine des activités, ou de la prosodie (Auer, 1993). Cette reproductibilité permet par là même un regard autre sur l'interaction (*eine Verfremdung*, Franck, 1985), qui tout en visant la reconstruction de la perspective des participants comporte une perspective propre inédite.

La transcription fait partie des procédures qui permettent d'inscrire les données, de leur donner une forme qui soit traitable par des pratiques d'analyse exploitant les possibilités qu'offre la *literacy*. Ce passage de l'oral à l'écrit est à la fois la condition de possibilité de l'analyse scientifique et l'opérateur d'une transformation radicale des données linguistico-interactionnelles.

La transcription permet en effet de faire apparaître une première forme d'organisation des données – qui n'est pas insensible au choix des conventions de transcription : ainsi le système de transcription linéaire, adopté par les conversationnalistes (Psathas & Anderson, 1990), favorise, davantage que le système de transcription en partition musicale, l'analyse de la séquentialité. La transcription est donc sélective par rapport à ce qui est/va être considéré comme pertinent pour l'accomplissement de l'interaction dans ses détails.

Ochs (1979) a montré la première les enjeux de cette spatialisation des données, pouvant projeter une autonomie des interlocuteurs ou leur dépendance, souligner la linéarité des enchaînements des différentes contributions, lisibles comme un texte unique, ou les discontinuités du dialogue, interpréter des relations de proximité spatiale en termes de relations de cohésion, d'implication, de conséquence. Le choix du mode de transcription peut conférer à un phénomène un rôle diffus et général, agissant en arrière plan, ou bien lui conférer

une forme et une analyse qui lui fait acquérir un rôle structurant, comme l'a montré Jefferson (1985) pour la notation du rire, par exemple. Ces considérations ont souvent été reconnues de façon générale par ceux qui ont souligné la dimension interprétative de la transcription (Ehlich & Rehbein, 1976; Welke 1986), mais ont été plus rarement analysées dans leur mise en forme de la matérialité des données et dans les conséquences qu'elles avaient sur des dimensions généralement considérées comme appartenant à l'élaboration théorique.

6. POUR NE PAS CONCLURE...

Toute pratique du terrain se situe nécessairement dans la double dynamique de réduction/amplification des données (cf. supra). La question qui se pose est alors à la fois celle des modalités empiriques et pratiques dans lesquelles s'opère cette réduction et celle des effets, eux aussi pratiques, de cette réduction sur l'objet étudié. Ces questions sont pratiques au sens où elles concernent des dispositifs en contexte, des activités situées, des compétences incarnées et non des déclarations générales. Elles ne relèvent toutefois ni des discours techniques ni des discours théoriques habituels : elles relèvent d'une approche réflexive, ici esquissée, intégrable à tous les paliers de la démarche du linguiste.

Ces pistes de recherche se veulent une invitation à un double regard, qui s'intéresse à la fois à une généalogie des pratiques d'inscription et d'interaction constitutives des sciences du langage et à une analyse des modes détaillés dans lesquels ces pratiques, dans leur matérialité et leur technicité, structurent leurs objets, définissent des centralités et des périphéries, confèrent des intelligibilités. Ce double regard prend pour objet, de façon réflexive, les activités du linguiste, non pas dans ses déclarations théoriques et programmatiques mais dans la routine de ces pratiques ordinaires, qu'elles concernent son arpentage du terrain ou les gestes de sa plume ou de sa souris à la table de travail.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD P. (1991) : « Une approche discursive des questionnaires : l'exemple d'une enquête pendant la guerre d'Algérie », *Langage et société*, 55, pp. 5-40.
- ACHARD P. (1994) : « Sociologie du langage et analyse d'enquêtes. De l'hypothèse de la rationalité des réponses », *Sociétés contemporaines*, pp. 18-19.
- ASHCROFT B. (1995) : « Constitutive graphonomy », in *The Post-colonial Studies Reader*, London, Routledge.
- AUER P. (1993) : Ueber <=|. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik (Lili)*, 90/91, pp. 104-138.
- AUROY S. (1994) : *La révolution technologique de la grammatisation : Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga.
- BLANCHE-BENVENISTE C., & ALII, (1987) : *Le français parlé. Edition et transcription*, Paris, INALF.
- BRIGGS C. L. (1986) : *Learning How to Ask. A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BUTTON G. (1987) : « Answers as interactional products : Two sequential practices used in interviews », *Social Psychology Quarterly*, 50(2), pp. 160-171.
- CAMERON D., FRAZER E., HARVEY P., RAMPTON M., & RICHARDSON K. (1991) : *Researching Language : Issues of Power and Method*, London, Routledge.
- CAMERON D. (ici même) « Problems of empowerment in linguistic research », dans ce même numéro.
- CARDONA G. R. (1981) : *Antropologia della scrittura*. Torino, Loescher.
- CLIFFORD J. (1988) : *The Predicament of Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- CLIFFORD J. & MARCUS G. E. (Ed.) (1986) : *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.

- DESROSIÈRES A. (1993) : *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte.
- EADES D. (1982) : « You gotta know how to talk... : Information seeking in South-East Queensland aboriginal society », *Australian Journal of Linguistics*, 2, pp. 61-82.
- EHLICH K. & REHBEIN J. (1976) : « Halbinterpretative Arbeitstranskriptionen HIAT », *Linguistische Berichte*, 45, pp. 21-41.
- EISENSTEIN E. L. (1991) : *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte.
- FABIAN J. (1984) : *Language on the Road : Notes on Swahili in two nineteenth Century Travelogues*, Hamburg, Buske.
- FABIAN J. (1986) : « Language and Colonial Power. The Appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo 1880-1938 », in Cambridge (Eds.), Cambridge University Press.
- FABIAN J. (1991) : « Accident and method in the study of intercultural communication : Colonial description of Swahili in the former Belgian Congo », in J. Blommaert & J. Verschueren (Eds.), *The Pragmatics of International and Intercultural Communication*, Amsterdam, Benjamin.
- FOSTER, R. & MÜHLHÄUSLER P. (1996) : « Native tongue, captive voice. The representation of the aboriginal voice in colonial south Australia », *Language and Communication*, 16(1), pp. 1-16.
- FRANCK D. (1985) : « Das Gespräch in Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit », in E. Gülich & T. Kotschi (Eds.), *Grammatik, Konversation, Interaktion. Beiträge zum Romanistentag 1983*, Tübingen, Niemeyer.
- GARFINKEL H. (1967) : *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall.
- GEERTZ C. (1988) : *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Cambridge, Polity Press.
- GOODWIN C. (1980) : « Restarts, pauses, and the achievement of mutual gaze at turn-beginning », *Sociological Inquiry*, 50, pp. 272-302.
- GOODY J. (1977) : *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.

- HARRIS R. (1980) : *The Language Makers*, London, Duckworth.
- HOPKINS J. D. & FURBEE L. (1991) : « Indirectness in the interview », *Journal of Linguistic Anthropology*, 1(1), pp. 63-77.
- JEFFERSON G. (1985) : « An Exercise in the Transcription and Analysis of Laughter », in T. A. v. Dijk (Eds.), *Handbook of Discourse Analysis Volume 3* (pp. 25-34), New York, Academic Press.
- KILANI M. (1994) : « Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie », *Communications*, 58, pp. 45-60.
- LABOV W. (1984) : « Field Methods of the Project on Linguistic Change and Variation », in J. Baugh & J. Sherzer (Eds.), *Language in Use : Readings in Sociolinguistics*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- LATOUR B. (1985) : « Les « vues » de l'esprit », *Culture Technique*, 14, pp. 4-29.
- LATOUR B. (1989) : *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LATOUR B. (1993) : « Le topos de Boa Vista », *Raisons Pratiques*, 4, pp. 187-216.
- LINELL P. (1982) : *The Written Language Bias in Linguistics*, Linköping, Dep. of Communication Studies.
- LIVINGSTONE D. N. (1993) : *The Geographical Tradition : Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford, Blackwell.
- LYNCH M. (1988) : « The Externalized Retina : Selection and Mathematization in the Visual Documentation of Objects in the Life Sciences », *Human Studies*, 11, pp. 201-234.
- MONDADA L. (1994) : *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Lausanne, Université de Lausanne.
- MONDADA L. (à paraître) : « L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle », in J.-P. Thibaud & M. Grosjean (Eds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses.

- OCHS E. (1979) : « Transcription as theory », in E. Ochs & B. Schieffelin (Eds.), *Developmental Pragmatics* (pp. 43-72). New York, Academic Press.
- OUELLET P. (1984) : « La désénonciation : les instances de la subjectivité dans le discours scientifique », *Protée, été*, pp. 43-53.
- PENEFF J. (1988) : « The observers observed : French survey researchers at work », *Social Problems*, 35(5), pp. 520-535.
- PINXTEN R. (1991) : « Fieldwork as a form of intercultural communication », in J. Blommaert & J. Verschueren (Eds.), *The Pragmatics of Intercultural and International Communication*, Amsterdam, Benjamins, pp. 131-143.
- PSATHAS G. & ANDERSON T. (1990) : « The 'Practices' of Transcription in Conversation Analysis ». *Semiotica*, 78(1-2), pp. 75-100.
- RAJAGOPALAN K. (1997) : « Linguistics and the myth of nativity : Comments on the controversy over « new/non-native Englishes » », *Journal of Pragmatics*, 27, pp. 225-231.
- SACKS H. (1992 [1964-72]) : *Lectures on Conversation* (2 Vols.), Oxford, Basil Blackwell.
- SCHLIEBEN-LANGE B. (1993) : « Einleitung : Materiale Bedingungen der Sprach- (und Literatur-)wissenschaft », *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik (Lili)*, 90/91, pp. 7-22.
- SÖDERSTRÖM O. (1996) : « Paper cities : Visual thinking in urban planning », *Ecumene*, 3(3), pp. 249-281.
- STOCKING G. W. (1983) : « The Ethnographer's Magic. Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski », in G. W. Stocking (Eds.), *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*, (pp. 70-120), Madison, Wisconsin Press.
- TAUSSIG M. (1993) : *Mimesis and Alterity. A Particular History of the Senses*, London, Routledge.
- WELKE D. (1986) : « La semi-interprétativité dans les transcriptions en analyse conversationnelle et pragmatique linguistique », *DRLAV*, 34-35, pp. 195-213.
- WOOLGAR S. (Ed.) (1988) : *Knowledge and Reflexivity : New frontiers in the Sociology of Knowledge*, London, Sage.

L'observateur et le système de la recherche linguistique : réflexions de méthodologie à la lumière du changement épistémologique

Rita FRANCESCHINI

Université de Bâle, Romanisches Seminar

« No data known to us are observer-neutral. »

(K.L.Pike 1981)

Tous ceux qui, depuis une décennie, entreprennent une recherche linguistique empirique ont l'embarras du choix face au développement des méthodes empiriques, les apports de la part des sciences sociales et le développement informatique. Ces contributions forcent de plus en plus les chercheurs à approcher le recueil des données dans une réflexion constante sur leurs propres activités. Les décisions méthodologiques (p. ex. grossièrement entre l'approche « quantitative », « qualitative » ou « mixte ») ne se font plus seulement au début – comme semblent souvent le suggérer les manuels de *fieldwork* – mais il devient de plus en plus évident que les questions de méthodologie doivent accompagner toutes les phases de la recherche, à l'instar d'un deuxième regard auto-réflexif. Il est donc toujours plus difficile de se limiter à une discussion sur les outils pratiques (« bon questionnaire », « évitement de biais », « type de transcription », etc.) sans envisager leurs conséquences épistémiques et éthiques.

1. TROIS PARADIGMES

Dans ce qui suit, j'aimerais décrire ce développement de la discussion méthodologique en linguistique empirique en distinguant très grossièrement trois périodes¹ :

- 1) la période objectivante (p. ex. la sociolinguistique variationniste quantitative);
- 2) la période interactive (prototypiquement les approches interprétatives en sociolinguistique, avec les apports de l'analyse du discours, de l'ethnographie et de l'analyse conversationnelle);
- 3) le changement vers un paradigme épistémique.

Ces trois périodes ont vu leur naissance dans un certain contexte spatio-temporel et persistent sous forme de paradigmes. Ces paradigmes ne marquent pas seulement le développement de la linguistique, mais touchent à un domaine de recherche qui dépasse le cadre des sciences sociales.

On s'apercevra que l'acception donnée ici au terme de méthodologie est vaste : en fait, il devrait comprendre, à mon avis, à la fois les techniques, les procédures d'interprétation, et les réflexions sur son propre faire. Si la discussion s'est d'abord concentrée sur le premier point, dans les années 90 il y a eu un *drift* vers les questions du dernier type. En combinant ces différents aspects, à notre avis indissociables, on postule une *méthodologie intégrée* qui tient compte, au cours de tout le processus de recherche, des implications dérivant aussi bien des techniques, des procédures interprétatives, que des auto-réflexions. J'aimerais contribuer à « dé-techniciser » le débat méthodologique et le rapporter à un plan éthiquement responsable.

¹ Inutile de dire qu'il s'agit d'une vision simplifiée d'une évolution épistémique dont les périodes se superposent et coexistent entre elles, cf. dans ce sens aussi Dittmar 1997 : 101-102.

1.1. LA PÉRIODE OBJECTIVANTE : LE PARADIGME DE LA SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE

Durant cette période, les questions majeures posées par la recherche reçoivent des réponses sous forme de formalisations quantitatives : les calculs, comme les représentations graphiques, ont valeur de preuve pour les déductions qu'en tirent les chercheurs. En sociolinguistique, les premières études du groupe de recherche formé autour de Labov peuvent être considérées comme prototypiques à cet égard (p. ex. Labov 1972a).

Sur le plan technique, on discute avant tout des questions de représentativité d'un *sample*, d'isolation correcte des variables et d'attendibilité des corrélations (validité des tests statistiques). Les approches sont nécessairement réductionnistes et univariationnelles, c'est-à-dire qu'elles sont avant tout intéressées à déterminer, si possible, la variable la plus importante qui influence les formes ou les comportements des sujets choisis, et non pas nécessairement les influences réciproques entre les sujets et les enquêteurs, ou entre les variables elles-mêmes (mais cf. Sankoff 1988). Les calculs avec trois variables croisées sont rares, ainsi que l'application de modèles mathématiques non linéaires (mais cf. Wildgen/Mottron 1987).

Après l'intérêt pour des variables telles que l'extraction sociale, l'âge, le sexe, ce sont les influences des *network* sociaux (Milroy 1987) et des différenciations situationnelles qui ont attiré l'attention des chercheurs. En s'occupant surtout de ces dernières, on s'est aperçu que la codification de ces phénomènes – toujours nécessaire pour une quantification – était extrêmement discutable, et qu'il fallait par conséquent s'approprier d'autres techniques d'interprétation.

L'affinement des techniques d'élicitation de données linguistiques (questionnaires, techniques d'interview, recueil indirect etc.), a été extrêmement fructueux durant cette période.

Dans les projets les plus engagés dans cette direction, cette période révèle bien son héritage fondé sur une conception fondamentalement positiviste, dépendant de la référence aux

sciences naturelles. Dans l'acte de persuasion de la *scientific community*, on invoque comme étalon objectivant les mathématiques traditionnelles. Prévaut ainsi un déterminisme unilatéral qui va de pair avec une conception passive du sujet.

Tous les travaux ne sont toutefois pas aussi extrêmes, surtout dans la tradition européenne, qui connaît, p. ex. en dialectologie, le *field work* ante litteram.

Les discussions méthodologiques, encore rares à cette période, commencent à s'occuper du rôle de l'enquêteur : celui-ci est avant tout envisagé comme une personne qui apporte des distorsions (des *biais*) dans la phase de la récolte des données. Ces raisonnements sont connus sous le terme du « paradoxe de l'observateur » (on veut observer des comportements tels qu'ils se montrent quand on n'est pas présent, cf. Labov 1972b). Les solutions discutées cherchent à *minimiser* cette influence pour obtenir des données plus proches du style moins contrôlé (*vernacular*). On donne alors des conseils tels que : devenir un membre du groupe, éliciter des données indirectement à travers une réaction qui contient l'observable, faire parler d'un thème émotionnel où l'enquête perd le contrôle sur sa production, demander aux sujets de s'auto-enregistrer, etc.

Par contre on discute moins les procédures d'interprétation de l'enquêteur et des *biais* qu'il apporte dans son travail successif au recueil, de la codification à la présentation des résultats.

1.2. LA PÉRIODE INTERACTIVE : LE PARADIGME DE LA CO-CONSTRUCTION DE LA RÉALITÉ

Par *période interactive* je n'aimerais pas seulement désigner les recherches conduites sous l'étiquette de sociolinguistique interprétative (Gumperz 1982), mais y inclure plus généralement les approches qui partent d'une conception fondamentalement construite de la réalité (Berger/Luckmann 1966), où les sujets sont envisagés en premier lieu comme des acteurs qui pertinentisent et construisent le sens de leur réalité.

Par rapport au premier paradigme, il n'est plus question de mesurer l'incidence d'une (seule) variable. Au

centre de l'intérêt est mise la compréhension, souvent très locale et circonstanciée, des valeurs conférées aux catégories : à partir des discours des sujets eux-mêmes, on cherche à comprendre la constitution des valeurs, leur pertinence et leur justification spécifique. Les catégories ne sont plus considérées comme une réalité sûre et applicable à toute situation et pour tous les locuteurs. Les catégories doivent être d'abord déduites de manière émique à partir des valeurs internes que les locuteurs leur donnent.

Ainsi, une interview est envisagée comme co-construction de l'interviewé et de l'intervieweur, dans laquelle les deux actants cherchent à se rendre mutuellement compréhensibles les valeurs attribuées aux mots, aux concepts, aux croyances, etc. ; et tout cela moyennant des stratégies linguistiques qui aident à diriger l'interprétation réciproque (p. ex. à travers des stratégies de contextualisation). L'interview n'est plus une technique d'observation objective, d'où on tire des « faits », mais une convergence située entre deux (ou plusieurs) personnes.

On ne tente donc plus de gommer la présence de l'enquêteur, tout au contraire : vu qu'il fait part de la situation sociale du recueil des données, on l'inclut dans l'interprétation pour mieux en rendre compte.

En forte relation avec l'ethnographie et les expériences de *field work* en anthropologie, ce paradigme a peu de traits communs avec les sciences naturelles, mais partage de nombreux présupposés avec les approches herméneutiques et avec l'analyse du discours de type foucaldien. De la part des sciences sociales, c'est avant tout l'ethnométhodologie, par son type spécifique d'analyse conversationnelle, qui a fortement marqué cette période.

Une telle approche n'est pas réductionniste. Elle creuse les détails, croyant à une construction de la réalité extrêmement complexe. Surtout l'analyse conversationnelle est redoutée pour ses microanalyses détaillées faites sur des *corpus* authentiques restreints et méticuleusement transcrits.

Durant cette période il n'est plus question de raffiner les techniques d'enquête. Les raisonnements méthodologiques se situent surtout au niveau des *procédures interprétatives* des

locuteurs, y inclus l'enquêteur avec ses pratiques scientifiques successives.

Dans ses développements les plus extrêmes, ce paradigme s'ouvre à une acception déconstructiviste, dans laquelle « tout est discours », en effaçant ainsi facilement les aspects pratiques, sociaux et politiques des comportements humains.

Cette perspective porte en soi un germe auto-réfléxif, et prépare le terrain à la troisième période.

1.3. LE CHANGEMENT VERS UN PARADIGME ÉPISTÉMIQUE

Ce changement me semble être en cours, lentement, aussi en linguistique. Très présente dans les sciences sociales, la *Wissenssoziologie* est en train d'affecter aussi les certitudes de la linguistique. Comment est-ce que nous « fabriquons » nos savoirs scientifiques (Mondada dans ce volume), comment est-ce que nos résultats sont issus, eux aussi, de nos interactions multiples avec les interlocuteurs-instances de la production scientifique, des fois banalement à « toutes fins pratiques », par exemple aux fins de la carrière ?

Le changement vers un paradigme épistémique est plus radical qu'on ne puisse le penser. Dans son acception la plus radicale, il nie tout caractère dissocié entre les résultats et l'observation du chercheur. Les résultats scientifiques seraient issus des perceptions des seuls observateurs, et reflèteraient fondamentalement leurs attentes (dans un sens proche de Feyerabend, les conjectures anticipatives guideraient la recherche). Enfin, les chercheurs créeraient eux-mêmes leurs résultats (Watzlawick 1981) : les questionnaires permettent d'examiner ceux qui ont constitué le test, les hypothèses seraient des auto-suggestions de la recherche, rapprochables de pratiques de *self-fulfilling* – où en cherchant on crée l'objet qu'on finira par trouver.

Les réflexions sur le rôle de l'observateur comme instance incluse dans l'observation (Luhmann 1995) ne sont pas encore entièrement comprises; on peut s'attendre qu'elles apporteront des conséquences radicales pour la recherche et

abattront les frontières encore trop nettes entre sciences naturelles, sociales et culturelles.

Dans la pratique du *field work*, ce changement de paradigme amène surtout à transmettre, p. ex. aux étudiants, des attitudes sensibilisées envers la création des objets de recherche, à les rendre conscients des responsabilités envers leurs activités en faisant de la recherche, et à mettre au deuxième plan le raffinement des techniques. Par conséquent, les réflexions portent à une conception intégrée du faire scientifique et à une stylisation des discours éthiques.

2. LES TABOUS ET LES OPACITÉS DE CHAQUE APPROCHE

Chaque période a ses propres trous noirs, ses tabous, ses opacités. Dans la première, le chercheur est hors observation : ses sentiments, ses intérêts et ses incompréhensions ne se voient pas. Dans le deuxième paradigme, on risque de minimiser les influences provenant de conditions sociales « externes » et fortes : voir p. ex. la pauvreté de ressources, les questions de pouvoir et l'inégalité d'accès à des moyens technologiques. Ces questions macro-sociales ne peuvent pas être réduites sarcastiquement à de simples « discours » (comme il arrive parfois dans les attitudes soi-disant « post-modernes ») parce qu'elles ne se reflètent pas toujours directement au niveau de la micro-analyse.

Le troisième paradigme risque par contre de forcer le solipsisme et de devenir, par sa forte concentration sur le sujet observant, une espèce d'ésotérisme rapporté à la science qui veut pacifier les divergences entre sciences humaines et naturelles (Capra 1996). Et encore, dans ce paradigme, on peut reconnaître une forte biologisation du discours culturel (à la suite de l'élargissement du concept de *autopoiesis*, cf. Maturana/Varela 1987).

Devant ces possibilités – qui en fait dépassent largement la discussion méthodologique – on a le choix de devenir un fervent défenseur d'un paradigme ou d'un autre et d'idéologiser une approche par rapport à une autre : cette décision donnera au moins une certaine sécurité. Il y a ceux,

par contre, qui optent pour une procédure mixte – pas seulement à cause des pressions dictées par des politiques scientifiques qui privilégient encore fortement le premier paradigme. Une procédure mixte est justifiable par rapport à l'histoire des sciences : on peut la choisir comme alternative aux inconvénients reconnus aux différentes approches et pour traiter ce qu'on reconnaît comme « données » dans un travail interprétatif raisonné et hautement réflexif.

En fait, cette dernière procédure présuppose une théorie de l'action scientifique, une espèce de méta-théorie, qui, en linguistique, n'est pas encore établie. Une inspiration à cet égard pourrait être recherchée de nouveau dans les sciences sociales : la théorie des systèmes (*Systemtheorie*) pourrait donner des paramètres pour la construction d'une architecture théorique suffisamment abstraite, souple et dynamique (cf. p. ex. Luhmann 1997).

Par rapport aux trois périodes et paradigmes, j'aimerais apporter brièvement des exemples pour engager une discussion.

3. EXEMPLES

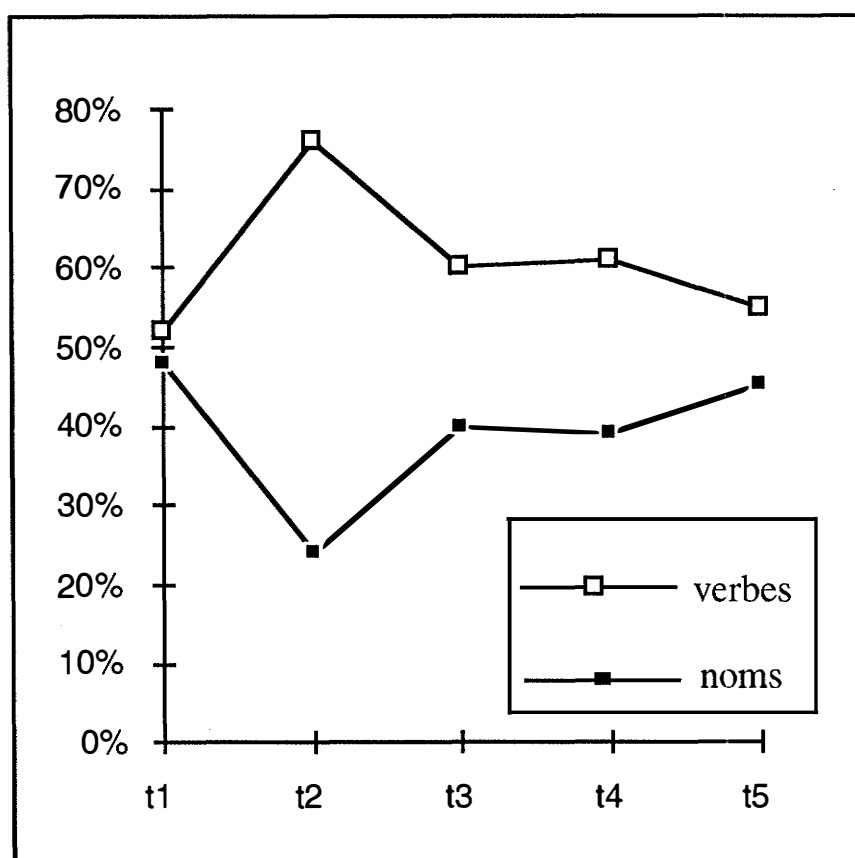
3.1. PHÉNOMÈNES NON-LINÉAIRES

En observant des phénomènes intrinsèquement évolutifs, comme p. ex. l'acquisition des langues, la quantification montre des phénomènes insolites qui ne sont plus saisissables avec les moyens des mathématiques linéaires adoptés depuis toujours en sociolinguistique (et fixés aujourd'hui dans des logiciels de plus en plus facilement maniables). Ce sont surtout des rapports d'implication réciproque qui sont souvent concernés dans des processus d'accroissement de différenciation interne.

Un exemple à cet égard est le rapport des noms et des verbes dans l'acquisition. Habituellement on se limite à observer la naissance de ces catégories séparément, en constatant chez les enfants et chez les adultes une

prédominance initiale de l'expression nominale². Une visée mutuellement reliée des rapports entre ces deux catégories donne, dans une représentation tout à fait traditionnelle, une courbe « à explosion » (voir fig. 1). La prédominance des noms au début ne subit pas une transformation progressive vers les valeurs prévues dans la langue cible. Le développement passe à travers une phase d'augmentation drastique des noms pour ne retomber qu'ensuite : le développement fait un saut.

Fig. 1 : Rapport des noms et des verbes dans une étude longitudinale (t1-t5 = env. 9 mois) dans un contexte de L2



Cette courbe apparaît dans un bon nombre d'autres phénomènes (cf. Franceschini à paraître), dès qu'on les observe de manière reliée. Une telle courbe est interprétable

² A condition qu'on puisse tracer une distinction entre ces deux catégories; cela implique qu'il faut d'abord vérifier à quel degré la catégorie est établie dans le système interlinguistique des locuteurs.

observe de manière reliée. Une telle courbe est interprétable selon des modèles centrés sur les processus d'auto-organisation. Dans notre cas, avant que n'advienne une réorganisation du système, celui-ci augmente en complexité de telle manière qu'une réorganisation devient nécessaire. Ayant introduit des distinctions supplémentaires, le système devient plus complexe, ce qui permet de dire qu'il a acquis quelque chose.

3.2. L'EXPÉRIENCE DES LISTES DE MOTS³

L'influence du chercheur sur les données apparaît de manière éclatante dans l'interview scientifique. Toutes les formes témoignent d'un type de communication hautement interactif et direct (par rapport p. ex. à la compilation anonyme d'un questionnaire). Même là où la communication n'est pas très approfondie – p. ex. dans des tests bien surveillés – l'influence du chercheur sur le type des données est forte, et, si on veut, mesurable. Par rapport à ces phénomènes j'aimerais apporter deux exemples, facilement reproductibles.

Pendant un cours sur les méthodologies dans la recherche sur le terrain en linguistique⁴, des étudiant(e)s bâlois(es) devaient aborder des germanophones dans la rue – des hommes et des femmes d'âge différent et en nombre équilibré – et leur demander s'ils étaient capables de produire une liste de mots italiens. Pendant la discussion des résultats, les étudiant(e)s se rendaient compte que leurs listes étaient très divergentes dans le domaine des expressions grossières (blasphèmes, jurons, âneries) : les uns en avaient enregistrées un grand nombre, les autres aucune. L'âge et le sexe des interviewé(e)s étaient interrogés. Les corrélations ne montraient toutefois pas de relation : les jeunes comme les vieux, les hommes et les femmes avaient fourni des expressions de ce type. Le désarroi fut grand jusqu'à ce que surgisse l'idée de prendre en compte le sexe de ceux qui avaient récolté les données. Le contrôle fut vite fait : seulement les

³ Cfr. Franceschini 1996 pour la présentation des résultats du point de vue linguistique.

⁴ Semestre d'été 1997, Université de Bâle, séminaire de linguistique italienne.

chercheurs en herbe masculins avait obtenu des expressions grossières, les étudiantes aucune.

L'exercice était une bonne expérience pour sensibiliser les étudiants aux phénomènes de la co-construction des objets de recherche : on a pu en démontrer des mécanismes fondamentaux au niveau d'un simple recueil – sans devoir énoncer de grands discours programmatiques concernant l'implication du chercheur dans la constitution de son objet et l'interactivité constitutive des pratiques scientifiques.

Vu que les chercheurs sont en communication directe avec les interviewée(e)s, tout chercheur avouera facilement qu'il y a une « influence » de l'interviewer sur les données (c'est justement un des reproches les plus répandus qu'on fait aux techniques « interprétatives »). Il est par contre moins connu que dans des tests de laboratoire, même avec des animaux, ces effets sont mesurables.

A ce propos, une expérience a été répétée maintes fois depuis les années soixante, toujours avec le même résultat. Elle est construite selon les règles les plus positivistes des tests de laboratoire et se déroule de la manière suivante : des étudiants doivent apprendre à des rats à réagir à un signal. Les animaux doivent apprendre à pousser sur un levier, le stimulus et le temps de réaction est mesuré par un appareil. Les étudiants forment deux groupes; les instructeurs leur disent qu'un groupe doit travailler avec des rats plus intelligents, l'autre avec des cobayes moins intelligents. Les étudiants ne savent pas qu'il s'agit de rats identiques.

Or, les étudiants qui croient travailler avec les rats « plus intelligents », obtiennent toujours des résultats plus positifs : ces rats apprennent plus vite à se comporter de la manière prévue. Les rats confiés aux étudiants qui pensent travailler avec les rats « moins intelligents » font apparaître des résultats moins performants. Le tout est mesurable; la preuve peut être fournie avec tous les examens statistiques nécessaires pour convaincre les plus sceptiques des positivistes.

On a objecté, très justement, que les rats sont des animaux très intelligents qui peuvent réagir aux soins de leurs instructeurs. La meilleure performance serait un reflet de l'input majeur qui renforcerait – « encouragerait » – les rats

(de manière semblable aux effets qu'on connaît de la part des enseignants vers leurs élèves).

Le test a été répété avec des vers, ce qui présente deux avantages : ils ne suscitent pas facilement de sentiments positifs chez les expérimentateurs et n'ont pas un système nerveux très complexe. Avec les vers aussi, dans une expérimentation analogue, les présumés intelligents ont obtenus de meilleurs résultats (cf. Watzlawick 1981 : 98-100).

Les conclusions à tirer de ces tests pourraient être très radicales, si on pense que l'influence sur les objets de recherche semble surmonter même la barrière génétique. Retenons que l'objectivisme se révèle être de plus en plus un mirage auquel bon nombre de scientifiques continue à croire, même si les contre-exemples sont fournis avec des arguments propres aux sciences soi-disant « exactes ».

Devant l'évidence que même les expérimentations les plus sophistiquées ne révèlent que les assumptions du chercheur, il n'y a de solution que l'abandon de ce type de recherche ou une nouvelle conceptualisation du champ. Il est évident que la construction de tout savoir doit être prise en charge dans une méthodologie qui se veut contemporaine.

3.3. LA PROCÉDURE MIXTE : UNE ALTERNATIVE ?

Il n'y a pas de moyens élaborés, de « conseils », de procédures canoniques pour faire face aux conséquences illustrées. Mais, si on ne voulait résoudre ces problèmes qu'au plan des techniques, on aurait mal posé la question. Les conséquences se répercutent au niveau épistémique; et c'est à ce niveau que doit se développer une conscience accrue vers ce qui est considéré constituer les données. Ce mouvement de pensée va, si on veut, vers un constructivisme radical de ses propres ressources cognitives.

La procédure mixte est une possibilité parmi d'autres pour faire face à certains doutes sur la « fiabilité » du propre faire scientifique. Elle consiste dans l'emploi séparé de différents types de recueil de données et d'une procédure interprétative qui les relie de manière réflexive les unes aux autres.

Une possibilité de relier les données passe à travers une réflexion du rôle du chercheur dans les différents types de recueil. Le tableau suivant montre un inventaire de sept sous-types d'un corpus qui a été constitué pour une recherche de sociolinguistique urbaine⁵. Celle-ci vise à sonder les parlers urbains, notamment l'inclusion d'éléments italiens dans la ville de Bâle, plurilingue à majorité germanophone. Un des buts est de décrire les compétences en italien de germanophones qui ont appris cette langue en Suisse alémanique à travers le contact direct avec des immigrants italiens.

Tab. 1 : Le corpus, les rôles et les données

	<i>I</i>	<i>II</i>	<i>III</i>	<i>IV</i>
	<i>type de données de départ</i>	<i>type de matériel/ type de texte</i>	<i>première forme d'élaboration</i>	<i>rapport chercheur-source</i>
1.	oral	enregistrements des interactions	transcriptions	interlocuteur
2.	oral	enregistrement interview biographique	transcriptions	interviewer
3.	écrit, visuel	matériel direct (papiers, dépliants, photographies)	listes	observateur, récolteur
4.	oral	enregistrements experts	transcriptions notes	interviewer
5.	oral	enregistrements promenades	cartes du quartier, notes	accompagnateur, interlocuteur
6.	oral	enregistrement test dans la rue	transcription listes	expérimentateur

⁵ Projet de recherche personnel en linguistique italienne, financé par le Fonds National de la Recherche Scientifique Suisse (durée 3 ans, financement 100%, n.12-40502.94), titre du travail : "Italiano di contatto : parlanti occasionali e riattivazioni di conoscenze non focalizzate".

7.	écrit	journal de recherche	notes, prose	observateur soi-même
----	-------	----------------------	--------------	----------------------

Le tableau cherche à refléter les statuts des différents modes de recueil et des rôles que le chercheur assume envers ce qu'il constitue comme étant ses sources. Des distinctions sont faites par rapport à la première manifestation des « données »⁶; les autres différenciations se réfèrent au type de support permettant de transporter ces données et aux formes d'élaboration de celles-ci. Évidemment, chaque étape mériterait une discussion à part. J'aimerais diriger l'attention uniquement sur le rôle du chercheur qui se différencie dans les différentes approches : il est successivement l'interlocuteur, l'intervieweur, l'observateur, l'expérimentateur ou l'accompagnateur, etc. Chaque rapport aux données exige une réflexion et une interprétation différentes.

A ce point, il y a grosso modo deux solutions qu'il me semble entrevoir dans les recherches qui explicitement (ou implicitement) utilisent une procédure mixte : l'une vise à maintenir si possible les différentes approches séparées, l'autre à relier les points de vue entre eux.

Paradigmatiquement, à l'intérieur de la première solution, on procédera au calcul, p. ex., de l'incidence du sexe, de l'âge, des réseaux sociaux etc., sur l'utilisation des différentes formes linguistiques (grossièrement à l'intérieur du premier paradigme esquissé avant). Sur d'autres données, p. ex. des interviews de groupe, on mènera une analyse du discours, du lexique spécifique, des rapports sociaux qui se montrent dans différents types de discours, etc. Les résultats seront assemblés et présentés p. ex. dans des chapitres différents, des fois même par des auteurs spécialisés.

Par ce procédé, on réussit ainsi à résoudre certains problèmes : l'objet de recherche est certainement envisagé de manière multidimensionnelle et approfondi par rapport à chaque point de vue. Mais une telle conduite relève d'une

⁶ Les guillemets indiquent qu'on relève l'oxymore contenu dans l'emploi du terme *données* : le participe nominalisé suggère qu'il s'agit d'un objet déjà présent, préconstruit, en attente d'être « trouvé » par le chercheur; tandis que ce dernier les construit, en faisant pratiquement son travail.

pensée méthodologique fondamentalement juxtapositive. Ce qui manque est une manière raisonnée de relier les différentes approches : comment les résultats issus d'un angle d'observation se reflètent dans l'autre, comment un procédé met à nu des trous noirs qui sont propres à l'autre perspective, comment une description reçoit une explication possible à travers une autre visée. Un tel rapprochement est certainement plus apte à connecter les observations faites et représenterait un pas en avant vers une méthodologie avancée.

Un reproche fondamental resterait tout de même à faire à une telle méthodologie mixte : elle ne se poserait pas, ou plutôt masquerait, le problème d'un choix clair devant l'incompatibilité heuristique des approches entre elles. Cela concerne, massivement, l'inconciliabilité d'une approche constructiviste avec une conception de la réalité comme préconstruite et déterminée, et d'autres incompatibilités non moins fondamentales. Les discussions autour des procédés variationnistes et interprétatifs en sociolinguistique relèvent de ce conflit, et ne se laissent pas apaiser facilement en juxtaposant simplement des approches. Il faut s'en rendre compte, et prendre position, de manière raisonnée et non pas idéologique.

4. ESQUISSE D'UNE MÉTHODOLOGIE INTÉGRÉE

Il ne faut pas non plus jeter le bébé avec l'eau du bain. En sociolinguistique, p. ex., à l'intérieur du premier paradigme variationniste, il y a eu un bon nombre de techniques très inventives à l'égard du recueil des données.⁷ La créativité à cet égard peut être développée ultérieurement et ne devrait être sous-estimée dans aucune recherche empirique.

⁷ Je pense p.ex. à l'élicitation de deux prononciations de /r/ par Labov. En veste de client, il avait demandé à des employées de grands magasins un produit qui se trouvait au quatrième étage. En faisant semblant de n'avoir pas bien compris la réponse, les employées étaient forcées de répéter « forth floor », ce qui était traité par Labov comme une réalisation dans un style plus surveillé.

On peut toujours avoir des réserves par rapport aux quantifications et aux analyses statistiques. Mais dans ces cas aussi, la question me semble mal posée : ce n'est pas la quantification en soi qui doit être mise en cause, mais les fondements du calcul et le type de mathématiques employées. Il faudrait avant tout se demander si les variables ont une pertinence sociale dans la communauté ou dans le groupe qu'on étudie. Pour donner un exemple très banal : est-ce que p. ex. les regroupements d'âge souvent employés (15-20, 20-25 etc.) sont des regroupements sans sémantique sociale ou représentent-ils quelque chose dans une société particulière, p. ex. des générations avec une *Lebenswelt* au moins partiellement partagée (la génération « de guerre », les « 68 », les « yuppies », les « mouvements », etc.) ? Seulement cette vue émique me semble raisonnable pour constituer des paramètres quantifiables, si on veut tirer des conclusions interprétables et fiables avec d'autres résultats.

Par rapport au type de mathématique utilisé, il faudrait se rendre compte que les mathématiques aussi se sont développées ces dernières années. En linguistique au moins, l'attention aux progrès de cette autre discipline s'est arrêtée, ce qui est dû peut-être banalement au fait que des logiciels facilement maniables par les profanes ont été diffusés sur le marché.

On peut avoir des doutes quant au fait que les procès linguistiques, les rapports internes au système, les développements évolutifs soient représentables par de simples corrélations qui relèvent d'une conception statique et linéaire des grandeurs représentées. En plus, les possibilités offertes par les simulations informatiques exposent chaque modélisation d'une théorie linguistique à une dure épreuve : de fausses prémisses produiront des prévisions facilement confutables pendant la simulation. A l'avenir, seule une collaboration étroite avec des experts mathématiciens, p. ex. dans les théories du chaos (en général dans les fonctions non-linéaires), pourra développer la recherche quantitative dans une direction plus apte à représenter des processus linguistiques. Et il faut le dire explicitement : la représentation en chiffres, formules et calculs n'est qu'une représentation, rien de plus. Elle a été particulièrement

consacrée par les pratiques en sciences naturelles; et elle maintient une grande force de persuasion dans les sciences sociales. C'est là, « à toute fin pratique », un de ses emplois non négligeables.

C'est à l'intérieur du deuxième paradigme esquissé au début qu'il faut ré-interpréter les activités du chercheur, ses techniques de recueil, comme l'élaboration qu'il fait des données. Il faut raffiner les méthodes d'interprétation pour en faire un instrument « utile », dans le sens concret du terme : après une longue période de fixation sur la force des discours (et la proclamation de la mort des « grands discours ») les activités du chercheur pourraient être revues de ce point de vue (Cameron *et al.* 1993).

Une esquisse de méthodologie dans les années 90 ne pourrait qu'exprimer des principes, jamais des règles. Elle se poserait d'abord des questions de gestion éthique, concernant en particulier le rapport du chercheur avec son *field* et l'inclusion du chercheur dans ce dernier.

Des questions de fiabilité, de représentativité, d'influence ne sont pas oubliées, mais ré-interprétées par rapport à un mouvement épistémique qui creuse les fondements du faire et du savoir scientifique. A cause de cet approfondissement, une méthodologie intégrée posera d'abord l'accent sur les attitudes, les croyances, les assumptions du chercheur, en faisant découler de cette base des conséquences au niveau des procédés techniques et interprétatifs. Voilà quelques raisonnements à ce propos, faits presque « en cours de route ».

4.1. LE PRINCIPE DE L'EMPATHIE SCIENTIFIQUE

Le principe de l'empathie scientifique désigne une attitude éthique et professionnelle. Le principe conçoit l'activité scientifique comme une activité globale, interconnectée soit avec le contexte socio-historique, soit avec les dispositions psycho-émotives de l'individu. On ne peut pas séparer, dans la personnalité du chercheur, des composantes a-historiques et non-émotives, comme on ne peut pas agir totalement à l'extérieur du contexte social et culturel. La figure du

chercheur qui interprète les données sans réflexion sur les conséquences de sa propre activité et celle des autres appartient à une période technocratique qu'on espère révolue. Les conséquences d'une telle attitude sont encore présentes aujourd'hui, et on n'oubliera pas le désarroi que la communauté scientifique a vécu dans ce siècle à cause de son implication dans l'anéantissement d'êtres humains dans l'holocauste. Le principe de l'éthique scientifique cherche à mettre en acte un circuit réflexif sur les activités scientifiques : il invite à réfléchir sur les conséquences humaines, techniques et interprétatives qui découlent de l'interaction entre l'interlocuteur social et l'acteur scientifique.

Le principe de l'empathie scientifique n'a pas seulement le statut d'un concept abstrait et déconnecté; plus encore, il représente une maxime de comportement qui vise à redonner à l'activité scientifique – même dans toute son abstraction – une responsabilité sociale. Le principe de l'empathie scientifique conçoit le faire, le penser, le voir et le sentir comme activités parallèles. Il n'est fondé ni sur un empirisme ingénu, ni sur une adhésion militante. Le principe pousse à réfléchir sur les conséquences logiques auxquelles les propres hypothèses peuvent aboutir et à juger leur portée éthique. Ce principe aide à déconstruire les croyances trop faciles, ses propres *fallacies* et celles des autres. Il pousse à intégrer les sentiments et les identifications, en tenant compte de l'autre comme d'un interlocuteur.

4.2. LE PRINCIPE DU RÔLE PLURIEL DU CHERCHEUR

Si on fonde son faire scientifique sur une visée connectée, il en découle que l'objet de recherche – jamais exclusivement « extérieur » – doit être pris en compte dans ses multiples facettes. Cela présuppose que le chercheur peut assumer de manière flexible des rôles très différents, soit dans le recueil des données, soit dans l'interprétation. Le principe du rôle pluriel du chercheur met en évidence cette nécessité d'assumer une visée non unidirectionnelle, mais plurielle. C'est peut-être là une des motivations profondes qui mènent à former des groupes de recherche où ce principe est réalisé dans la

distribution des rôles assumés par les membres du groupe. Le principe du rôle pluriel du chercheur met l'accent sur le fait que chaque personne devrait être capable d'assumer différents rôles. Le principe mettrait p. ex. en cause la distribution fixe des tâches et sa hiérarchisation dans un groupe de recherche.

4.3. LE PRINCIPE DE L'EXPÉRIENCE DIRECTE

De ce qu'on vient de dire dérive un troisième principe, qui postule la centralité de l'expérience directe avec l'objet de recherche. Seulement à partir de celle-ci on peut se rendre compte de la complexité de l'objet. L'expérience directe fait participer chaque chercheur non seulement à la constitution de l'objet, mais aussi à ses facettes multiples. L'expérience directe réussit à dégager des processus d'apprentissage qui portent à un approfondissement des connaissances. Par cette voie, l'expérience vécue peut empêcher une analyse trop tranchante et déconnectée de la relation du chercheur à son objet.

Par l'expression *expérience directe* j'entends donc, dans un sens très pratique, le contact humain et interactif avec les personnes auprès desquelles nous nous fournissons en données. Par cette voie, on utiliserait notre propre existence socio-historique comme instrument sensitif; cela vient à dire qu'on utilise son propre corps avec ses fonctions bio-perceptives complexes comme un instrument analytique. A ce point, faire du mal aux autres reviendrait à faire du mal à soi-même.

Dans cette circularité interactive qui se fonde sur la capacité d'empathie de la part du chercheur repose l'espoir d'une recherche qui réussisse à ne pas se rendre coupable des mêmes cruautés dont la science s'est rendue complice, dans ce siècle surtout.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERGER P., LUCKMANN T. (1966) : *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, Harmondsworth/New York, Penguin.
- CAMERON D., FRAZER E., HARVEY P., RAMPTON B., RICHARDSON K. (1993) : « Ethics, advocacy and empowerment: issues of method in researching language », *Language & Communication*, 13,2, pp. 81-94.
- CAPRA F. (1996) : *Lebensnetz*, Bern/München/Wien, Scherz.
- DITTMAR N. (1997) : *Grundlagen der Soziolinguistik – Ein Arbeitsbuch mit Aufgaben*, Tübingen, Niemeyer.
- FRANCESCHINI R. (1996) : « Die Reaktivierung von latenten Kompetenzen bei Gelegenheitssprechern », *Scolia - Sciences Cognitives, Linguistiques & Intelligence Artificielle*, (sous la direction de Martin Riegel), 9, pp. 85-109.
- FRANCESCHINI R. (à paraître) : *Italiano di contatto : parlanti occasionali e riattivazioni di conoscenze non focalizzate*, Basilea.
- GUMPERZ J. (1982) : *Discourse Strategies : Studies in Interactional Sociolinguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LABOV W. (1972a) : *Language in the Inner City, Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LABOV W. (1972b) : « Some principles of linguistic methodology », *Language in Society*, 1,1, pp. 37-120.
- LUHMANN N. (1995) : « Dekonstruktion als Beobachtung zweiter Ordnung », in de Berg H. & Prangel M. (Hrsg.) *Differenzen. Systemtheorie zwischen Dekonstruktion und Konstruktivismus*, Tübingen/Bern, Francke, pp. 9-35.
- LUHMANN N. (1997) : *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Frankfurt a.M., Suhrkamp.

- MATURANA H., VARELA F. (1987³): *Der Baum der Erkenntnis. Die biologischen Wurzeln des menschlichen Erkennens*, Bern/München/Wien, Scherz.
- MILROY L. (1987²): *Language and Social Networks*, Oxford, Basil Blackwell.
- MONDADA L. (1998): « Technologies et interactisme dans la fabrication du terrain linguistique », dans ce volume.
- PIKE K.L. (1981): « Wherein Lies "Talked-About" Reality? », in Coulmas, F. (ed.), *A Festschrift for Native Speaker*, The Hague/Paris, Mouton, pp. 85-91.
- SANKOFF D. (1988): « Variable Rules », in Ammon U., Dittmar N., Mattheier K. J. (ed.), *Sociolinguistics. Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, pp. 984-997.
- WATZLAWICK P. (Hrsg.) (1981): *Die erfundene Wirklichkeit. Wie wissen wir, was wir zu wissen glauben? Beiträge zum Konstruktivismus*, München/Zürich, Piper.
- WILDGEN W., MOTTRON L. (1987): *Dynamische Sprachtheorie. Sprachbeschreibung und Spracherklärung nach den Prinzipien der Selbstorganisation und der Morphogenese*, Bochum, Brockmeyer.

La production interactive d'un corpus semi-spontané : l'expérience ALAVAL

Andres Max KRISTOL
Université de Neuchâtel

1. LE PROJET ALAVAL

Depuis le printemps 1994, avec une équipe du *Centre de dialectologie* de l'Université de Neuchâtel, nous travaillons à l'élaboration d'un *Atlas linguistique audiovisuel des dialectes francoprovençaux valaisans* (ALAVAL)¹. Nous essayons de sauvegarder sous forme cartographique et informatisée un corpus représentatif de documents sonores dans une des dernières régions de Suisse romande où les dialectes traditionnels se portent encore relativement bien. Il s'agit pourtant d'un collectage d'urgence : la majorité de nos témoins a plus de 60 ans; d'ici une dizaine d'années, une entreprise comparable deviendra très difficile, voire impossible.

Ce projet se situe dans une longue tradition d'enquêtes dialectologiques en domaine gallo-roman. Celle-ci commence au début de ce siècle par l'ALF de Gilliéron et Edmond (1902-1910), et se poursuit par l'élaboration des différents atlas linguistiques régionaux de France et de Belgique dont la publication est sur le point de s'achever. Depuis que nous fréquentons ces atlas, nous sommes pourtant toujours resté un peu sur notre faim : quels que soient les mérites de ces atlas,

¹ Ce projet bénéficie d'une subvention substantielle de la Loterie romande.

aucun, jusqu'ici, n'a été capable de sauvegarder la parole dialectale dans toute sa richesse – et de rendre celle-ci accessible à la communauté scientifique. Même si, depuis les années 50, on a commencé à utiliser le magnétophone pour les enquêtes (cf. Séguy 1966 : 5), on n'en a jamais tiré profit pour une véritable linguistique de l'oral, alors que justement, les dialectes sont des langues essentiellement parlées. Jusqu'ici, le principal effort de la recherche dialectologique traditionnelle – gallo-romane, du moins – a consisté à transformer des documents *oraux* par leur nature en documents *écrits*; le but essentiel des atlas linguistiques régionaux de France a été de fonctionner comme des « musées » d'un lexique dialectal vouée à la disparition. A la lecture des transcriptions réalisées dans cette optique, on ne parvient pourtant jamais à restituer les différents dialectes avec leur « accent », leur mélodie, leur intonation; et la plupart des phénomènes de l'oralité spontanée passent à la trappe.

C'est en 1989 environ que commence une nouvelle phase dans la recherche dialectologique romane, du moins en ce qui concerne les méthodes de travail et de présentation des matériaux, grâce aux nouvelles infrastructures techniques qui se mettent en place : l'ordinateur et le CD-ROM. Le pionnier dans ce domaine, c'est Hans Goebel de l'Université de Salzburg, qui travaille sur un projet d'« atlas parlant » informatisé du ladin des Dolomites (ALD, cf. Goebel 1992, 1993, 1994 et Bauer 1993). L'équipe du *Nouvel Atlas Linguistique de la Corse* prévoit également d'exploiter ses enregistrements sous forme de banque de données sonores (Dalbera-Stefanaggi 1995). D'autres projets d'atlas linguistiques sonores sont en cours de préparation ou d'élaboration au Centre de dialectologie de Grenoble, sous la direction de Michel Contini, aux Universités de Nice et de Toulouse, ainsi qu'en Italie (Sicile, Abruzzes), sous la direction de Roland Bauer (Bauer 1995) et de Francesco Avolio (renseignement oral).

La principale limitation de ces projets, à mon avis, c'est qu'il s'agit toujours de simples atlas de *mots*, destinés à compléter les atlas linguistiques traditionnels sur papier par une documentation sonore : en activant un point d'enquête à l'écran de l'ordinateur, l'utilisateur entend les témoins qui prononcent *un* mot précis de leur dialecte, dans une

prononciation plus ou moins « standardisée » (Goebel [enseignement oral] demande à ses témoins de prononcer le même mot jusqu'à une quinzaine de fois, jusqu'à ce que la prononciation « parfaite » soit enregistrée).

En ce qui nous concerne, nous avons eu la chance, dans un sens, de commencer plus tard que Goebel et les collègues mentionnés : à l'heure actuelle, l'informatique nous offre des possibilités dont on ne pouvait même pas rêver il y a cinq ans. Nous avons donc décidé de présenter le matériel linguistique que nous recueillons dans son contexte, sous forme de *phrases* complètes. De cette manière, il deviendra possible — pour la première fois dans un atlas linguistique, il nous semble — de documenter les principaux phénomènes *variationnels* qui se manifestent dans la phonétique de la *phrase* (comme par exemple la liaison, le maintien ou la chute des voyelles finales atones, l'apparition des consonnes instables que la dialectologie francoprovençale appelle « parasites », etc.); tous ces phénomènes seraient impossibles à étudier avec des mots isolés. De même, notre corpus permet de documenter les principaux phénomènes suprasegmentaux : même si les phrases que nous recueillons sont souvent assez brèves, on se rend vite compte à quel point les dialectes valaisans « chantent » — et que les différents dialectes ne chantent pas de la même façon.

Evidemment, le projet ALAVAL ne se limite pas à la phonétique. Il intègre de nombreuses questions morphologiques et lexicales, et surtout, il permet d'étudier certains phénomènes courants de la syntaxe francoprovençale : il présente les principales formes de la phrase simple (énonciatives, interrogatives, impératives) ainsi qu'une sélection de phrases complexes (expression de la causalité, de la finalité, de l'hypothèse, etc.). Enfin, et c'est sans doute la principale innovation, il enregistre les énoncés dans leur forme spontanée, en maintenant toutes les particularités de l'encodage oral (hésitations, reformulations, etc.), ce qui — pour la première fois dans la recherche axée sur le francoprovençal — permettra l'exploitation du matériel recueilli dans l'optique d'une véritable syntaxe de l'oral.

En ce qui concerne la *présentation* de ces matériaux, nous avons décidé de rassembler non seulement un corpus de

documents *sonores* avec leur transcription, mais de véritables *films* sonores et « sous-titrés » : l'atlas audiovisuel informatisé permet de présenter les locuteurs dans le cadre d'un *document global*, qui associe la langue et le geste, le comportement verbal et non-verbal (illustration n° 1; état des enquêtes en été 1997).

Notre but est donc de réaliser une banque de données dialectales sous forme de clips vidéo sur CD-ROM, un document « multimédia » interactif que l'utilisateur pourra interroger à l'écran de l'ordinateur. En activant un point d'enquête, l'utilisateur voit et entend les locuteurs, et il peut comparer les différents dialectes valaisans d'une commune à l'autre. Et en activant n'importe quelle transcription, il peut se faire « lire » la phrase choisie avec la voix du locuteur original. Grâce à des cartes interprétées, il devient d'ailleurs possible d'identifier rapidement les différents *types* de réponses.²

Comme nous cherchons en principe à recueillir un corpus de phrases *comparables* et standardisées, pour permettre la comparaison entre les différents points d'enquête, nous avons été obligés d'adopter une méthode de traduction, malgré les désavantages évidents du procédé : les phrases en français que nous faisons traduire risquent de provoquer des calques que nous pourrions peut-être éviter si nous pouvions enregistrer des dialectes parlés plus spontanément. En réalité, nous constatons pourtant que nos informateurs produisent très souvent des structures lexicales ou syntaxiques qui divergent du français. Nous observons aussi un grand nombre d'autocorrections : les locuteurs démarrent sur une structure ou une unité lexicale françaises, et se corrigent tout de suite. En général, l'information que nous obtenons est donc significative, et notre corpus illustre très concrètement le travail d'encodage que fournissent nos témoins, la recherche du mot dialectal spécifique et de la structure syntaxique exacte. Au cours de l'enquête, nous sommes aussi constamment à l'affût du moindre signe d'hésitation de la part du locuteur, de la locutrice; si nous les percevons, nous leur demandons s'ils « auraient envie de dire la même chose autre-

² En attendant une publication de nos données sur CD-ROM, une présentation audiovisuelle de ce projet peut être consultée sur le site Internet du Centre de Dialectologie : <http://www-dialecto.unine.ch>

ment », et les corrections que nous obtenons de cette manière sont souvent significatives.

Dans l'exemple suivant, qui provient d'une enquête réalisée en septembre 1996, nous sommes en train de travailler sur le verbe « s'asseoir », à l'impératif. G est le témoin (il représente le parler des Marécottes); P mène, K supervise l'enquête. Les deux autres membres de l'équipe qui s'occupent de la technique mais sont libres d'intervenir aussi, ne se manifestent pas dans ce passage³.

A un moment donné (l. 4), K perçoit une hésitation de G (l. 2) et intervient. G (l. 5) confirme le bien-fondé de l'intervention; P (l. 6) reprend alors la balle au vol et obtient une reformulation. Le corpus final contiendra évidemment les deux réponses⁴.

Texte n° 1 : « Comment le diriez-vous... ? »

- | | | |
|---|-----|--|
| 1 | P : | Asseyez-vous, s'il vous plaît. |
| 2 | G : | Set·A vo - S wu ple: |
| 3 | P : | Sur la place ... |
| 4 | K : | Ça va pas ? Ça vous plaît pas ? |
| 5 | G : | S wu ple: – euh pf - c'est un mot - on emploie -
mais moi je trouve que c'est pas |
| 6 | P : | Comment vous le diriez très poliment ? |
| 7 | G : | wo mE fAr·A pleZ·i dE vO SEt·A ·„jNkj´
[vous me feriez plaisir de vous asseoir ici] |
-

³ La transcription phonétique des énoncés dialectaux présente une entorse au système API : comme nous envisageons de transcoder automatiquement les textes transcrits entre les différents systèmes de transcription phonétique utilisés en dialectologie romane (système Boehmer-Bourciez, appelé aussi « système des romanistes », et Rousselot-Gilliéron), nous sommes obligés d'indiquer la *voyelle* tonique, et non pas la *syllabe*.

⁴ Toutes les transcriptions ont été revues par G. Pannatier, maître-assistante au Centre de Dialectologie, que nous remercions chaleureusement.

La plupart du temps, nos témoins ne cherchent pas à donner une traduction *littérale* de nos phrases, et ils insistent sur le fait qu'on ne peut pas dire certaines choses « de la même manière » qu'en français. Malgré la proximité des deux langues, ils comprennent spontanément qu'il ne s'agit pas de *traduire*, mais de rendre la même idée par les ressources spécifiques de leur dialecte. Par conséquent, d'un locuteur à l'autre, et pour une même phrase, les phénomènes de variation sont fréquents : si les réponses sont équivalentes d'un point de vue *pragmatique*, elles se correspondent rarement à 100%. C'est le « prix » que nous payons pour une enquête qui ne cherche pas à attester des mots individuels, mais des phrases complètes, pour un matériau linguistique qui reflète relativement bien la langue parlée spontanée, même si les circonstances de l'enquête ne sont évidemment pas « naturelles ».

La volonté de travailler avec des phrases complètes, mais comparables, impose certaines limites au matériel que nous recueillons. Pour obtenir des réponses à peu près spontanées, prononcées sur un ton de dialogue naturel, il fallait absolument proscrire la recherche de mots rares ou désuets. Dans nos enquêtes, nous ne récoltons donc qu'un vocabulaire simple, la langue de tous les jours. De toute façon, le *lexique* francoprovençal de Suisse romande est déjà largement « engrangé »; il n'y aurait aucun sens de vouloir concurrencer sur leur terrain les dictionnaires monographiques des dialectes locaux ou le monumental *Glossaire des patois de la Suisse romande* (Gauchat et al., 1924 s.). Nous nous contentons donc de rassembler une documentation orale à peu près réaliste des dialectes francoprovençaux valaisans tels qu'ils sont parlés actuellement par nos témoins – tous bilingues français/francoprovençal, bien sûr.

Pour permettre à nos témoins de s'exprimer de façon aussi spontanée que possible dans les limites d'une enquête dialectologique, il fallait aussi éviter de les confronter à un ensemble de phrases décousues. Nous avons donc sélectionné des *sujets* autour desquels l'interview linguistique peut se développer. Ces centres d'intérêt couvrent le vocabulaire de base, les réalités de la vie de tous les jours et certaines activités caractéristiques du monde agricole alpin actuel. Autour de ces

différents centres d'intérêt, nous nous sommes sentis libres d'agglutiner des questions subsidiaires, par simple association d'idées. Le dialogue « à bâtons rompus » qui se développe sur cette base avec nos informateurs permet de créer une atmosphère très détendue qui a beaucoup favorisé nos enquêtes jusqu'ici.

Il est connu qu'en règle générale, les locuteurs – dialectophones ou non – sont peu conscients du fonctionnement de leur langue maternelle. Nous avons donc tout fait pour éviter de formuler des phrases qui sentent trop « la grammaire » – et nous avons formulé notre questionnaire dans un français régional assez marqué, très peu académique. De même, nous avons toujours essayé de créer des contextes précis pour faire apparaître les différents temps et les modes. Malgré nos efforts de placer chaque forme verbale dans un contexte situationnel précis, il ne nous est pourtant pas toujours possible d'obtenir une forme précise de tous nos témoins. Souvent, les phrases et les formes verbales sont « adaptées » au vécu réel du témoin : celui-ci répond facilement par « je » quand une phrase le concerne, mais refuse de répondre à la première personne si ce n'est pas le cas. Comme c'est le document global qui nous intéresse, nous avons décidé de maintenir toutes ces incohérences dans notre corpus final.

2. LES INTERACTIONS ENQUÊTEUR - ENQUÊTÉ

Dans le travail de terrain concret, étant donné le cadre dans lequel nous travaillons, et les buts que nous cherchons à atteindre, nous naviguons constamment entre deux pôles opposés que nous cherchons à concilier.

- D'une part, le modèle « Atlas linguistique » qui inspire notre entreprise nous oblige à rechercher la production de phrases comparables d'un point d'enquête à l'autre.
- D'autre part, malgré la situation artificielle de l'enquête, nous sommes intéressés par des phrases formulées aussi librement que possible, qui reflètent autant que faire se peut les réalités d'une oralité spontanée.

Pour nous, cela signifie que nous considérons notre questionnaire comme une sorte de canevas sur lequel nous « brotons ». Parfois, il devient carrément un « prétexte » qui nous permet de faire parler nos témoins.

Nos témoins eux aussi se rendent facilement compte de la contradiction qui caractérise notre démarche, et nous demandent alors ce que nous cherchons vraiment : une traduction « fidèle », ou un énoncé spontané. C'est ce qu'on voit dans le deuxième exemple. Le passage provient d'une séquence tout à fait banale, de la conjugaison du verbe type « acheter » qui se trouve assez au début du questionnaire. Aux interactants du passage précédent se joint B, autre membre de l'équipe.

Texte n° 2 : « Faut-il que j'ajoute des petites choses ? »

P : Tout le monde achète le pain chez le boulanger.

G : to l m-ōdO l ats-EtE lo pã vE lO bOl,,Zj-E di k ãn ãplEjE
ple lE fO -

[*tout le monde achète le pain vers le boulanger depuis qu'on
n'emploie plus les fours -*]

lE fO dE karkj-E jō ts-Akō faZ-E Sō pã

[*les fours de quartier où chacun faisait son pain*]

- il faut que j'ajoute des petites choses ou bien si /.../?

K : ah oui c'est très bien

B : c'est très bien

Au cours de nos enquêtes, nous expliquons donc à nos témoins que l'idéal, ce serait qu'ils nous traduisent les phrases du questionnaire, et qu'ils se sentent ensuite libres de compléter, de commenter ou même d'invalidier ce qu'ils viennent de dire, si la phrase de notre questionnaire ne colle pas avec *leur* réalité.

Pour encourager les compléments d'information de ce type, nous prenons régulièrement la liberté d'intervenir dans le déroulement de l'enquête. Ainsi, quand nous travaillons par exemple sur le paradigme d'*acheter* et que le témoin traduit « sagement » la phrase *J'achète le lait à la laiterie* — « Ats-Et O

wAs-e A wEteR-i » — nous lui demandons s'il y a vraiment encore une laiterie au village, et il nous dira qu'il n'y en a plus depuis longtemps...

Un autre moyen pour enrichir la partie spontanée de notre corpus, c'est le discours métalinguistique qui met en valeur le savoir spécifique de l'informateur/-trice : lorsque l'occasion s'y prête, nous leur demandons des renseignements – toujours en dialecte – sur un mot qui se prononce différemment dans une commune voisine, ou un choix lexical particulier. Très souvent, c'est l'occasion d'obtenir des informations sémantiques plus précises (qui entreront dans les notes), et de faire surgir un souvenir spécifique, un développement spontané qui enrichit le corpus.

Cette manière de procéder fournit des résultats extrêmement riches pour notre travail, comme le montre l'exemple suivant : c'est la traduction de la phrase « Autrefois, on allait au moulin pour moudre le blé ».

Texte n° 3 : « Les mulets, c'étaient les hommes... »

P : Autrefois on allait au moulin pour moudre le blé

G : dā l' t,, n Al·Avō o mul+ pO m·πdr' l' gRā - pO f·erE la f·aRyna pO f·er' l' pā

[dans le temps on allait au moulin pour moudre le grain - pour faire la farine pour faire le pain]

K : ils étaient où les moulins chez vous ?

G : „ v·yla

[en « ville », c'est-à-dire à Salvan, chef-lieu de la commune]

K : h⁵

G : dā le fō dE v·yla lY lwa kY S Ap·ELE le mul,,

[dans le fond de la ville (dans la partie basse de Salvan) le lieu qui s'appelle les moulins]

dE mul,, k Sō ty - π: rEnOv·A ·Ora E k' ō pπ v'ZAt·A

[des moulins qui ont été - euh restaurés maintenant et qu'on peut visiter]

E kY Sō „ fōNkSō „kO pO fer dE f·aryn' -

⁵ Marqueur d'interaction permettant de relancer le discours.

[et qui sont en fonction encore pour faire de la farine]
tsarkø pArt·iv aw·e Sõ Sa dE gRã di meZ·õ di le
vYl·AzO

[chacun partait avec son grain de la maison de du village]

E pORTã l' gRã e mul+ pO fer la faryn E õ tOrn·AvE
pORt·A S,, Sy l - Sy lO r·Ate

[et portaient le grain aux moulins pour faire la farine et on
rapportait ça sur le - sur le dos]

P : pA dE mul·Et⁶ [pas de mulets ?]

G : nA - pA dE mulE vEr nu - pu dE mulE - le mulE y en
avait bien mais c'était⁷

[non pas de mulets vers chez nous - peu de mulets - les
mulets ...]

le Z ·omO E dE kō ku le fɾm·πl'

[les hommes et quelquefois les femmes]

P : to paR·i [tout pareil]

B : c'est eux qui faisaient les mulets... (rire)

Grâce à cette démarche très informelle, comme le témoin n'est plus « prisonnier » d'une méthode d'enquête rigide, l'atmosphère se détend, elle devient franchement cordiale, et les réponses « standard » prévues par le questionnaire gagnent à leur tour en spontanéité⁸.

Une autre condition essentielle de réussite, pour la fabrication d'un corpus comme le nôtre, c'est notre *attitude de dialogue* qui atténue les contraintes de la situation d'interview. Tout ce que les témoins ont à nous dire nous intéresse, et ils le sentent. Mais surtout, lorsqu'ils nous fournissent des explications supplémentaires, lorsqu'ils se lancent dans des

⁶ P intervient dans son propre dialecte valaisan (Evolène).

⁷ En gras : code-switching dû sans doute à la présence d'auditeurs extérieurs au village.

⁸ Rien que dans ces quelques lignes, le témoin donne une demi-douzaine d'informations non prévues (et difficiles à prévoir et à susciter) par le questionnaire : une information onomastique, une information de type ethnographique, une information lexicale (l'expression de la répétition, différente du français), et quelques phénomènes mineurs.

digressions d'une certaine longueur, il faut que nous soyons capables de leur fournir constamment des signaux de coopération, pour les encourager à poursuivre. Notre « backchannel work » est donc très important, mais pas toujours facile : d'une part, nous travaillons sur des dialectes que nous ne parlons pas nous-mêmes, et d'autre part, comme nos interventions *verbales* sont à proscrire, parce qu'elles gêneraient les enregistrements et que nous ne parlons pas la même langue que nos témoins, toute l'équipe a dû développer une attitude d'« écoute active » mimique et gestuelle, qui accompagne les énoncés de nos témoins sans les interrompre. C'est une forme de bricolage interactif (pour emprunter ce terme à François de Pietro) d'un type très particulier, parce que essentiellement *non-verbal*. En réalité, il faut reconnaître qu'au cours de l'enquête, il nous arrive plus d'une fois de produire des chevauchements au début ou à la fin de l'énoncé de nos informateurs, soit parce qu'ils commencent leur intervention avant même que nous ayons fini de poser la question, soit qu'un signe d'approbation « vocal » nous échappe vers la fin. L'un des membres de l'équipe est donc constamment chargé de nous surveiller; le cas échéant, nous sommes obligés de reprendre une phrase concrète.

L'importance de nos signaux de coopération résulte aussi du fait que nos témoins nous surveillent sans cesse : ils vérifient de manière verbale et non verbale si nous comprenons leurs saillies en dialecte : ils nous lancent des blagues et des sous-entendus, et gare à nous, si nous ne réagissons pas bien. (Un de nos témoins a avoué que lors d'une enquête dialectologique des années cinquante, à laquelle il avait assisté dans sa jeunesse, les informateurs de la collègue en question avaient même fabriqué des artéfacts « pour le plaisir » et pour la tester un petit peu...)

Texte n°4 : « On achetait l'eau bénite à l'épicerie... »

P : Nous achetons les clous à la quincaillerie, en ville

G : le tsu - le le kú S ats-Etõ ø pu pErtO dā tOtE IE "Z/z'⁹
epis'r-i

⁹ Nous signalons entre crochets les transcriptions ambiguës.

[les cho(ses?) - les les clous cela nous les achetons un peu partout dans toutes les épiceries]

pAskE dā l' tã¹⁰ õ tyñe tO di l' So la So l le klu l ·ewÜ
bEn·it'

[parce que dans le temps on avait tout des le sel le sel l les clous l'eau bénite]

k õn atsEtAv E pi āNkO (rire)

[qu'on achetait et puis encore ...]

Il reste à mentionner un « ingrédient » spécifique et indispensable de nos enquêtes, mais qui est difficile à évaluer : c'est la présence constante d'un « indigène » dans notre équipe : jusqu'ici, nous avons toujours réussi à nous faire accompagner par un assistant ou une assistante valaisanne. Alors que l'auteur de ces lignes représente le chercheur « étranger », citadin, leur présence crée un effet de « connivence » entre le témoin et notre équipe. Leur présence permet d'ailleurs parfois aux « étrangers » d'adopter le rôle du naïf, de celui ou celle qui s'étonne, et surtout qui veut en savoir plus. Notre témoin s'adresse donc à une pluralité d'interlocuteurs dont chacun contribue à justifier ses énoncés, et à encourager des digressions.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le résultat de nos enquêtes, c'est effectivement un corpus d'énoncés « semi-spontanés ». C'est un corpus qui peut répondre à différentes attentes de la part des futurs utilisateurs de notre atlas : il répond à des attentes dialectologiques traditionnelles à travers les informations de base, mais il pourra offrir une base de travail pour l'étude de différents aspects de l'oralité spontanée dans les dialectes francoprovençaux valaisans.

© Andres Max Kristol 1998

¹⁰ Le phonétisme de la séquence en gras signale qu'elle est en français.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALF = GILLIÉRON J./EDMONT E. (1902-1910) : *Atlas linguistique de la France*, Paris.
- BAUER R. (1993) : « Ein Sprach-Atlas beim Wort genommen : ALD I, der "Sprechende" », in WINKELMANN, O. (éd.), *Stand und Perspektiven der romanischen Sprachgeographie*, Wilhelmsfeld, pp. 283-306.
- DALBÉRA-STEFANAGGI M.-J. (1995) : « Collecte et traitement de données dialectales : le *Nouvel Atlas Linguistique de la Corse* et la *Banque de Données Langue Corse* », *Géolinguistique* 6, pp. 161-180.
- GAUCHAT L., JEANJAQUET J., TAPPOLET E. (1924 ss.) : *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Neuchâtel, etc. : Attinger/Droz.
- GOEBL H. (1992) : « L'atlas parlant dans le cadre de l'atlas linguistique du ladin central et des dialectes limitrophes (ALD) », *Nazioarteko dialektologia biltzarra, agiriak (Actas del congreso internacional de dialectología)*, Euskaltzaindia, Bilbo, 1991, IKER 7, pp. 397-412.
- GOEBL H. (1993) : « Datensammlung, Datenarchivierung und Datenverarbeitung im Rahmen der romanischen Sprachgeographie am Ende des 20. Jahrhunderts : Kritik, Bilanz und Perspektiven », in WINKELMANN, Otto (éd.), *Stand und Perspektiven der romanischen Sprachgeographie*. Wilhelmsfeld, pp. 307-318.
- GOEBL H. (1994a) : « L'Atlas linguistique du ladin central et des dialectes limitrophes », in GARCÍA MOUTON, Pilar (éd.), *Geolingüística. Trabajos europeos*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, pp. 55-168.
- GOEBL H. (1994b) : « Unterwegs zum ALD I. Ein Werkstattbericht », *Annalas da la Societad Retorumantscha* 107, pp. 87-98.
- SÉGUY J. (1966) : « Avant-propos », in *Atlas linguistique de la Gascogne*, Vol. IV. Paris, C.N.R.S.

Problems of (re-)contextualizing and interpreting variation in oral and written Shaba Swahili

Vincent DE ROOIJ

Netherlands Foundation for the Advancement of Tropical Research, University of Amsterdam

1. CONTEXT AND INTERPRETATION

During recent years, many sociolinguists have been arguing that talk, or linguistic form, and socio-cultural and linguistic context are to be seen as mutually constitutive phenomena. Context, then, is no longer regarded as something that is simply given or pre-established of which talk is a mere derivation or reflection. In fact, linguistic interaction is now commonly viewed as a dynamic process in which speakers signal to their interlocutors how to interpret what is being said. This process is often referred to as *contextualization*, a term coined by John Gumperz who characterizes it as follows :

(...) speakers' and listeners' use of verbal and nonverbal signs to relate what is said at any one time and in any one place to knowledge acquired through past experience, in order to retrieve the presuppositions they must rely on to maintain conversational involvement and assess what is intended.

(Gumperz 1992 : 230).

The verbal and nonverbal signs that speakers and listeners rely in the contextualization process are called 'contextualization cues'. A broad range of linguistic and

paralinguistic features may serve as contextualization cues. Gumperz (1992 : 231) considers the following as potential contextualization cues :

1. prosody, including intonation, stress or accenting and pitch register shifts;
2. paralinguistic signs of tempo, pausing and hesitation, conversational synchrony, including latching or overlapping speech turns, and other 'tone of voice' expressive cues;
3. code choice from among the options within a linguistic repertoire as in code or style switching or selection among phonetic, phonological or morphological options;
4. choice of lexical forms or formulaic expressions, as for example opening or closing routines or metaphoric expressions.

Contextualization cues play a crucial role at various levels of conversational inference, another concept introduced by Gumperz referring to

(...) the situated or context-bound process of interpretation, by means of which participants in an exchange assess each others' intentions, and on which they base their responses.

(Gumperz 1982 : 153).

First of all, contextualization cues, especially those listed under 1 and 2, signal how speech is divided into discourse units and how these discourse units relate to preceding and following units (Gumperz 1982 : 131, 1992 : 232). Second, cues may signal how the lexical content of utterances should be interpreted (Gumperz 1982 : 131, 1992 : 232-233). And thirdly, interlocutors rely on contextualization cues in signaling and inferring the activity type they are engaged in (Gumperz 1982 : 131, 1992 : 2-33).

The use of contextualization cues is, to a high degree, based on convention : interlocutors have to learn through communicative experience which kind of contexts are signaled by a certain contextualization cue. It is through acquiring such knowledge of contextualization conventions that one becomes a member of a specific speech community. Now, if knowledge of contextualization conventions is culture or community specific, this means that the non-native field

worker/researcher has to acquire or reconstruct this kind of knowledge in order to understand the people he is working with in the field. This is what we all do when we are in the field by observing what goes on in 'native' interactions. But the fastest, most effective, and also most interesting way of acquiring this kind of knowledge is through confrontation : by talking to the people and listening to them. As a speaker and a listener we have to cast ourselves into the same role as the people we are working with. We as well as they have to engage in the same kind of socio-cognitive activity : arriving at understanding through conversational inference. We have to actively contextualize what is being said, that is, we have to construct a frame of interpretation consisting of culture – specific assumptions in which what is said makes sense. Of course, we will often arrive at interpretations that differ from the ones intended by the other, but instead of viewing this as problematic we should try to learn from these 'mistakes'. This we can only achieve by being extremely attentive to the responses of the other and by making explicit our own working assumptions as clearly as possible. The form of our conversations with the other will therefore be in a way more dialogic, or rather confrontational, than normal, in the sense that less is taken for granted, and more is being questioned. In other words, what we should do is to make explicit the way we arrive at our interpretations and ask for comments and reactions in order to learn how the other arrives at his/her interpretations.

This way of doing fieldwork is, of course, very common in anthropology. The question is : can the same be done in linguistic fieldwork ? Anthropologists are interested in cultural beliefs and social habits, things that most people are very keen on talking about, especially when, as an anthropologist, you start asking questions which, willingly or not, will often sound provocative to those you talk to. People will then feel obliged to justify their acts and beliefs.

Things are, of course, a bit different for most linguists and especially for sociolinguists. Many of us are interested in features of language use that are not normally talked about¹.

¹ I should point out here that some of the phenomena investigated by sociolinguists are talked about in daily life. In bilingual or

However, dialogue can, indeed must, be an essential part of linguistic fieldwork too. I know many linguists, especially creolists, working within the generative framework who do fieldwork in creole-speaking societies. These people are often interested in the limits of the linguistic system : what is still possible, i.e. grammatical, and what is not. What these linguists do is eliciting grammaticality judgments of sentences that are highly marked, both in terms of being rare, seldomly used, and ambiguous, and therefore, difficult to interpret. Judgments regarding the grammaticality of these sentences can only be made if they are rigorously contextualized by the field worker. It is vital that the field worker makes sure that the informant contextualizes the sentence in the same way. So, the relation between field worker and informant must be a truly dialogic one of checking and cross-checking each other's interpretations.

Especially for sociolinguists interested in vernacular usage this dialogic approach does not seem a viable one, because vernacular speech tends to be used only in circumstances or contexts in which only 'natives' are present. Needless to say, this creates a problem – the well-known *observer's paradox* – for the non-native researcher wishing to record vernacular speech. Several solutions to this problem have been proposed :

1. prolonged immersion in the community, so that the researcher is no longer perceived as an outsider;
2. disregarding the first 10 or more minutes of a recording, a strategy based on the assumption that the effect of the presence of the researcher tends to disappear after a while;
3. recruiting natives as research assistants who record speech exchanges in which they themselves are participants.

In the Labovian research tradition where most data are collected through interviews, the interviewer/researcher

multilingual communities, for instance, codeswitching is frequently, though certainly not always, commented upon in negative terms. Many other phenomena studied by sociolinguists, such as culture-specific intonation patterns (cf. Gumperz 1982), however, are the product of more or less unconscious processes and, hence, are not (or cannot) be talked about.

will try to trigger switches to the vernacular by having the interviewee talk about emotionally charged topics. In doing so, it has been found, the interviewee is less aware of his speech and will produce vernacular speech (or something quite close to it).

This may solve the problem in the sense that one ends up collecting the kind of data one is looking for, but it does not solve the problem of how to interpret the sociolinguistic variation found. This can only be done by entering into a dialogical relation with the speakers, either directly – by conversing with the speakers while still in the field – or indirectly after one has left the field.

The latter may require some comment : how can one enter into a dialogic relationship with people who are not present ? At first sight this may seem impossible, but if one thinks about it, it becomes clear that there is nothing strange about it : it is, in fact, inevitable.

One only has to consider what happens in transcribing field recordings. Everyone with some experience in transcribing knows that transcribing is an interpretative activity. Sounds and sequences of sounds are often problematic in the sense that assigning a particular graphic symbol to a given sound is always to some extent a matter of arbitrary choice, because the graphic symbols used in transcribing are fixed and limited in number, while the spaces occupied by phonetic realizations of different phonemes often overlap. Then there are words or stretches of speech that are poorly articulated and that can only be interpretatively reconstructed with the help of preceding or following speech context. In other words, what you have to do is listen to what is said by the speakers and talking back to them, as it were, by means of your interpretation of what is said – your transcription – and constantly checking it by ascertaining whether it makes sense in the broader context of the speech exchange you are transcribing.

An interesting and stimulating discussion of this dialogic approach can be found in Tedlock (1983 : 321-338). As a linguistic anthropologist, Tedlock (*ibid.* : 324) argues for regarding interpretation as dialogue. According to him, anthropologists should, in their analyses and writings, listen

to the recorded texts in the same way as the speakers/listeners involved in the production of the text and in doing so make specific efforts to recreate the temporality of the text and clarify by which means this is achieved in the analysis. Recreating the temporality of the text is essential because if this is not done, the text is presented as an a-temporal unit instead of as a process which it actually is: an activity in which the speaker/writer contextualizes units with other units.

Some people will be prone to argue that an interpretative approach such as the one outlined here has the disadvantage of never being sure whether one has arrived at the interpretations intended by the speakers/listeners participating in the speech event under analysis. This criticism can be countered quite easily if one realizes that the very same problem is also present in the original event: you can never really be sure whether your interpretation of what your interlocutor has said matches with his/her intentions. In face-to-face interactions we are constantly and actively constructing meaning out of what is said: the interpretations we arrive at are by no means fixed but may change – sometimes quite dramatically – depending on the context in which we think they should be evaluated. In short, the work of linguistic analysis – in the field or at home – and the work of conducting interaction are both processual and interpretative in nature (cf. Fabian 1995)².

The interpretation of written texts in languages without a standardized way of writing presents specific problems. In written Shaba Swahili, for instance, we find a high degree of variation in spelling, the segmentation of words, and the use of interpunction. In his study of a written Shaba Swahili document, Fabian (1990) attacked this problem by having the text 're-oralized' by a native speaker of the language, who read the text aloud. The rationale

² I should add here that although it is possible to arrive at different interpretations of a given utterance that are all valid in the sense of being possible within the socio-cultural context in which that utterance was produced, there is the danger of overinterpretation (cf. Eco 1992). In our interpretations of recorded conversations we should be careful not to rely on knowledge that was clearly unavailable to the participants in the original event.

behind this procedure is that Fabian (1990 : 2) sees the text as « rooted in orality » and, therefore, can only be fully appreciated if it is performed by reading it aloud. Many, but certainly not all, ambiguities and puzzling features of the text could be solved in this way.

2. INTERPRETING VARIATION IN ORAL AND WRITTEN SHABA SWAHILI

In my own research on Shaba Swahili³/French codeswitching I was confronted with still other problems. The aim of my research project was to find out how a specific form of linguistic variation, Shaba Swahili/French codeswitching, functions as a discourse strategy (cf. Gumperz 1982). In some way or another, therefore, I had to get to the meaning of codeswitches. I was planning to do that by various means. The major strategies were :

1. playing back recordings to participants and directly questioning them about the meaning of individual codeswitches and
2. applying a sequential analysis (Auer 1984), in which the interpretation of individual switches relies on the way in which the switched material is related to preceding and following linguistic context.

After having made my first recordings of informal conversations, I began my analysis by playing the recordings back to the participants asking them questions like : « Why do you use a French word here ? ». I had to give up this approach because it did not yield any interesting results. People just did not know why they used a given French word at a given point in the conversation. After having thought about this for some time, I came to the conclusion that the inability of speakers to attach specific meanings to individual switches must be due to the characteristic pattern of Shaba Swahili/French codeswitching. Codeswitches to

³ Shaba Swahili is a restructured variety of Swahili, spoken in Shaba or Katanga Province in the Democratic Republic of the Congo, the former Zaire.

French are very high in frequency. This frequent switching back and forth between Shaba Swahili and French is, in fact, the norm in daily conversations and may be seen as the product of unconscious processes of lexical choice that are hard to bring under introspective evaluation.

Despite the fact that speakers found it hard or impossible to 'explain' or evaluate individual switches, I was not prepared to give up the idea that these switches were meaningful in some way. I decided to concentrate on finding out what role individual switches play in creating textual cohesion. Building on concepts and methods developed in Halliday & Hasan's *Cohesion in English* (1976), I studied the ties of lexical cohesion of Swahili and French nouns. Lexical cohesion is achieved by means of reiteration of which there are four types (Halliday & Hasan 1976 : 274-292) :

1. repetition (a word followed by the same word),
2. a word followed by a (near-)synonym or hyponym,
3. a word followed by a superordinate term,
4. a word followed by a general word (a word which may refer to a whole class of objects, such as *thing* or *stuff*).

In the presentation of my analysis, I tried to do justice to the temporality of the text by choosing to list all the nouns of the text in a tabular format in the order in which they appear in the text. I showed that the cohesive ties between the nouns clearly served a rhetorical function by highlighting the motives of the speakers. Of course, this I was able to do only because I could rely on contextual knowledge that I had gained in my contacts with the speakers involved.

To illustrate my method of analysis I will present here a case study taken from my dissertation (de Rooij 1996). The text fragment below consists of one single conversational turn. The fragment is divided in numbered clauses. The speaker is a young woman, Fidélie, who is in her early twenties. She is explaining here how, according to the bible, a true Christian should dress and behave. She does this in response to criticisms raised by her brother and a friend of his earlier on in the same interaction. They particularly criticized those

Christians who think that in order to be a good Christian it is necessary to wear fine clothes and to observe certain food taboos.

(1) M1/MU BIBLE BEKONASEMA

- [1] *moi* < *nous* *nacondamner* *bale* *bantu*
 I we disapprove of those people
ba marites *moya mingimingi*, *ma(h)ibi*
 of rites DET very many, these
na (h)ibi mabizhila eh?
 and these food taboos TAG?
- [2] *byote bile bible (h)airecommander.*
 all these bible it does not demand.
- [3] *Mungu akaumba bintu*
 God he made things
- [4] *biko (h)apa dunia*
 they are here on earth
- [5] *tukule,*
 that we may eat,
- [6] *tukunywe, (1.0)*
 that we may drink
- [7] *et puis, paka mu bible bekonasema, (1.0)*
 and further, right in bible they say,
- [8] *il faut eh* <
 it is necessary ehr <
- [9] *njo eh Mungu, ni Mungu wa richesse, (0.5)*
 TOP ehr God, is God of riches,
- [10] *ni Mungu wa or,*
 is God of gold
- [11] *ni Mungu wa argent. (0.5)*
 is God of silver.

- [12] *donc* (h)ii richesse yote (h)ii
therefore this riches all this
inatuappartenir shi batoto yake.
it belongs to us we children his.
- [13] (1.0) *et puis,* Mungu ashina Mungu
and further, God he is not God
wa buchafu
of filth
- [14] *mais c'est un Dieu de la propreté.* (1.0)
but it's a God of DET cleanliness.
- [15] *du, [donc] il faut* pa kumuomba
so, it is necessary in praying to him
- [16] *unavala bien,*
you dress well,
- [17] *unatokelea bien ku bo< macho wa bantu.*
you go out well LOC ?< eyes of people.
- [18] *ça alors ça v< itaattirer* na bantu
that then that ?< it will appeal with/to people
- [19] *wa bamuomba Mungu.*
who (they) pray to (him) God.
- [20] *kuko bengine*
there are others
- [21] *bakaanza katala kumuomba Mungu*
they started to refuse to pray to (him) God
(h)asa,
even,
- [22] *utazeka*
you will become old/impotent
- [23] (h)autaanza kuvala *bien.*
you will not start to dress well.
- [24] (0.5) *du [donc] il faut*
so it is necessary

- [25] unaji< eh? unavala bien,
you< TAG? you dress well,
- [26] *tu te présentes bien* ku mancho wa
you yourself present well LOC eyes of
bantu,
people,
- [27] njo unaenda muomba Mungu wako.
TOP you go ask him God your.
- [28] *c'est ça* eh
it's that ehr
- [29] *bible bible* (h)aidéfendre.
bible bible it doesn't forbid.

Among the 31 nouns in the fragment 11 are French (7 types) and 20 are Shaba Swahili (8 types). Although, at first sight, the French nouns seem to be scattered in a rather random fashion through the text, a closer inspection of the individual French nouns shows that they all play a vital role in setting up relations of lexical cohesion, which form the backbone of the argumentative structure of Fidélie's turn.

First, let us have a look at the repetitive use of *bible* in clauses 2, 7, and 29. In these three clauses Fidélie invokes the authority of the bible in order to support the claims she makes : these claims do not express her personal views but are based on what is in the bible. Fidélie's first claim, made in clause 1, which says that all kinds of rites (*marite moya mingi mingi*) and food taboos (*mabizhila*) are to be condemned is authorized by the contents of clause 2 (« all these things aren't prescribed by the bible »). In the following clauses 3-6, Fidélie points out that the statement in clause 2 follows from what is said in the bible : « God created the things that exist on earth for us to eat and drink (them) ». Note that this sequence does not contain a single switch to French which may be linked to its subordinate role in the general argument.

		a	b	c
[1]	bantu	-	no reiteration	
[1]	marite	SH	no reiteration	
[1]	mabizhila	-	no reiteration	
[2]	bible	BA	no reiteration	
[3]	bintu	-	no reiteration	
[4]	dunia	-	no reiteration	
[7]	bible	BA	repetition/[2] bible	5
[9]	Mungu	-	no reiteration	
[9]	Mungu	-	repetition/[9] Mungu	0
[9]	richesse	BA	no reiteration	
[10]	Mungu	-	repetition/[9] Mungu	1
[10]	or	BA	hyponym/[9] richesse	1
[11]	Mungu	-	repetition/[10] Mungu	1
[11]	argent	BA	hyponym/[9] richesse	2
[12]	richesse	BA	superordinate/[11] argent	1
			superordinate/[10] or	2
			repetition/[9] richesse	3
[12]	batoto	-	no reiteration	
[13]	Mungu	-	repetition/[11] Mungu	2
[13]	Mungu	-	repetition/[13] Mungu	0
[13]	buchafu	-	no reiteration	
[14]	dieu	FCO	synonym of ShS word/[13]Mungu	1
[14]	propreté	FCO	no reiteration	
[17]	macho	-	no reiteration	
[17]	bantu	-	repetition/[1] bantu	16
[18]	bantu	-	repetition/[17] bantu	1
[19]	Mungu	-	synonym of Fr. word/[14] Dieu	5
[21]	Mungu	-	repetition/[19] Mungu	2
[26]	mancho	-	repetition/[17] macho	9
[26]	bantu	-	repetition/[18] bantu	8
[27]	Mungu	-	repetition/[21] Mungu	6
[29]	bible	BA	repetition/[7] bible	22
[29]	bible	BA	repetition	0

a : type of codeswitch (BA=bare noun, FCO=(part of) French constituent, SH=morphologically shielded switch)

b : type of reiteration+item reiterated

c : cohesive distance measured in number of intervening clauses

The second claim made by Fidélie says that as a Christian you should be well-dressed when praying to God. This claim is authorized again by invoking the bible in clause 7 ('and then, right in the bible it is said'). It is interesting to observe that Fidélie first invokes the bible, and only then realizes that in order to put forward her claim more cogently she has to explain why one should be well-dressed when praying to God. She does so by saying that God is a God of riches and cleanliness (clauses 9-14). The insertion of this argument explains the aborted clause 8 ('it is necessary that<') and the resumption of it in 15-16. The third and fourth instance of *bible* in the final clause again occur in a clause which authorizes the contents of Fidélie's second claim. Its force as a concluding statement here is strengthened by the fact that *bible* is reduplicated and echoes clauses 2 and 7 at the beginning of the fragment.

Apart from *bible*, there are 6 more French nouns in the fragment. One of these occurs twice (*richesse* in 9 and 12), while the others occur only once. They are all concentrated in clauses 9-14. Looking at the sequence consisting of clauses 9-11, we see an interesting pattern of parallelism involving the repetition of the structure 'ni Mungu wa' ('it is a God of') followed by a French noun: after the introduction of 'ni Mungu wa *richesse*' ('is a God of riches') in 9, the structure is repeated as 'ni Mungu wa *or*' ('is a God of gold') in 10 and as 'ni Mungu wa *argent*' ('is a God of silver') in 11. Apart from the parallelism, the cohesion of clauses 9-11 is further strengthened by the codeswitched nouns *richesse*, *or*, and *argent* which are linked to each other by ties of lexical cohesion: *or* and *argent* are hyponyms of *richesse*. On top of this, we observe another short distance cohesive tie in clause 12 where *richesse* is repeated. In this clause, the first step in the argument made in 9-14 is completed with the conclusion that we as God's children share in God's riches.

The second step leading to the general conclusion in 15-16 is made in clauses 13-14 where Fidélie again uses two parallel structures:

- (2) [13] (Mungu) ashina Mungu wa buchafu
 (God) he is not God of filth

- [14] (mais) *c'est un Dieu de la propreté.*
 (but) it's a God of cleanliness.

The contrast in contents of both clauses is highlighted by the switch to French in 14 and the use in 13 of two forms (*ashina* and noun class prefix *bu-* in *buchafu*) that are regarded as stereotypical of the variety of Shaba Swahili which is maximally divergent from Swahili Bora, the prestige variety of Swahili in Shaba. Also note that nowhere else in the fragment *Dieu*, the French synonym of Shaba Swahili *Mungu*, is used while *Mungu* occurs 8 times. Furthermore, Fidélie's pronunciation of French is hardly influenced by her native Shaba Swahili. The effect achieved is that 13 sounds almost coarse while 14 has a refined ring to it.

Another place where Fidélie exploits negative symbolic connotations of the basilectal style of Shaba Swahili is in clause 1. As a way of expressing her negative feelings toward certain rites and food taboos adhered to by some Christians, she piles up a number of typical Shaba Swahili features: the reduplicated form *mingimingi* 'very many', *ma(h)ibi na (h)ibi* 'things like these' instead of *ma(h)ivi na (h)ivi*, and the plural class 6 pre-prefix *ma-* and palatalized fricative in *mabizhila* 'food taboos'.

In this fragment we have seen that reiteration involving the use of French nouns plays an important role in creating discourse structure. It is clear that the repeated use of *bible* structures and strengthens Fidélie's argumentation. Furthermore, the patterns of parallelism involving the use of French superordinate and French hyponyms in 9-11 and the use of French nouns with their Swahili synonyms in 13-14 are prime examples of the rhetorical force of reiteration combined with codeswitching.

In the remainder of this paper I would like to go into the problems of interpreting written Shaba Swahili texts. I will do this with the help of a short text that was written by one of my key informants in November 1992 shortly before I left Zaire. The way the text is rendered here reflects as faithful as possible the features of the original, i.e. I did not make changes in spelling, or segmentation of words while the

lines breaks are also as in the original. I did, however, add a = sign where there was a space in the original between morphemes that clearly form one word.

A striking feature of this text is that, like most written Shaba Swahili texts, it contains hardly any French words. In this respect, written Shaba Swahili dramatically differs from spoken varieties, which are characterized by moderate to high degrees of codeswitching. The near-absence of codeswitching makes the French material that does occur particularly salient. I will deal with the French items in this text below.

As noted before, Shaba Swahili does not have a standard orthography. Of course, this does not stop people from writing in Shaba Swahili, but to do so they have to devise their own rules of spelling and orthography. One and the same writer may often use different spellings for the same word, or segment words in various different ways. In general, these variable ways of writing the word present no serious problems to the reader. What is more problematic is that sentence boundaries are often not marked by a full stop. The biggest problem, however, is the use of idiosyncratic hypercorrect forms under the influence of the high-prestige Swahili Bora. Several such forms can be found in the text below. In lines 8 and 11 we find *kubalaka* and *kumuba* respectively, where the hypercorrect *b* reflects the uncertainty of the speaker regarding the use of voiced versus unvoiced velar plosives. In Shaba Swahili plosives which are unvoiced in Swahili Bora are often unvoiced. The author must have thought that *kupalaka* and *kumupa* were instances of this voiced to unvoiced change but, in fact, they are not: both Swahili Bora and Shaba Swahili have an unvoiced plosive in these words. It is forms like these that often force the reader of Shaba Swahili texts to pause and think what the author could have meant by a certain word. However, with a little effort even these problems can be solved relatively easily, especially if you are in a position to consult the author which I did. Dédé, the author, explained many features of the text that were puzzling to me. I did not, however, explicitly asked him to explain the meaning of the text since at that time I was primarily interested in the

linguistic features of written Shaba Swahili. So, back in Amsterdam, where I became interested in the meaning of the text, and in the intention of the author in particular, I was confronted with a serious problem because Dédé was no longer there to answer my questions. Therefore, I had to look for contextualization cues provided by the text in order to contextualize and interpret the meaning of the text, i.e. not only the socio-cultural meaning of the text but also the intention of the author.

(2)

- [1] nirikuyaka na rafiki yangu moya
I was with friend my one/a
- [2] K***** **** harikuya na zohezo
K***** **** he was with habit
- [3] ya kutafuta ba=bibi bakubwa na
of looking for women older and
- [4] bale beko na makuta. harikuya
those/who they are with money. he was
- [5] na dawa ile kambo
with medicine that/which grandfather/mother
yake harimu=
his s/he
- [6] mba. na bale banamuke bengine
gave him. and those women other
- [7] bari=kuya ba'femme mariée'.
they were married women
- [8] na dawa yake irikuwa ya kubakala
and medicine his it was for apply
- [9] mu mukono jo ana=kulamukiya na
on hand so he greets you and

- [10] paka pale unamupenda sana
right there you love him very much
- [11] wa=na=muke sasa bananza kumuba
women now they begin to give him
- [12] makuta, bananza kumusiya manguyo.
money, they begin to buy him clothes.
- [13] zaiti haripendaka ba=mama ba miaka
especially he liked women of years
- [14] 40 à 50 ans ba musoko ya kenya
40 to 50 years of at the market of Kenya
- [15] na ya mu ville jopale beko na
and of in town precisely where they are with
- [16] makuta saa yote
money time all
- [17] tena rafiki harikuya na=lala nabo
also friend he was sleeping with them
- [18] ku ma=hotel ya kufishama sana,
in hotels of be hidden very much,
- [19] ile muntu asta=waziya ata.
that person he will not give it a thought at all.
- [20] kisha yote rafiki anamini sana
after everything friend he puts his trust very much
- [21] anatupa ma=dawa wote. sasa mungu
he throws away medicine all. now God
- [22] harimupa bati ya kushikiya neno
he gives him good luck of hear/understand word
- [23] lake muzuri.
his good.
- [24] na wewe na omba mungu akubari-
and you ? ask God he may bless you
- [25] ki sana, vincent
very much, Vincent

K. Dédé [signature]11- nov 92

The contents of the text itself is rather straightforward and deals with things that I had become acquainted with quite well. The text tells the story of a friend of Dédé's, K., who with the help of *dawa* ('traditional medicine') given to him by one of his grandparents, causes older rich women to fall in love with him. He sleeps with these women who supply him with material wealth. After a while K. gives up this way of living and becomes a devout Christian. At first sight, there is nothing particularly special about this story : it is just one of many related stories I heard about people becoming successful in life by means of magic or witchcraft.

There are several details of the story that make the events related by it highly interesting for a native reader. As I said before, the use of magic in itself is a common theme but one has to realize that what is not made explicit here – because it is known to a native reader – is that the magical use of *dawa* is anti-social⁴, in the sense that applying magic normally entails some kind of sacrifice : the benefits you reap from *dawa* are at the cost of the well-being or health of one of your relatives. Also, relying on *dawa* often affects your normal capacities of reasoning. In other words, the *dawa* gets hold of you : you give up an aspect of your personality in return for something else. It is against this background that we should understand *astawaziya* in line 19 : Dédé's friend is simply not able to see that he is doing things that are socially unacceptable. The introduction of *dawa* in line 5 also 'explains' the behavior referred to in lines 2-3 : where Dédé writes about his friend having « the habit of looking for older women », which is not done for a man : a man should preferably date women who are younger than himself. On top of this it is mentioned that these women are married (line 7). Note that this is one of the very few places where French is used in this text (*ba'femme mariée*⁵), which serves to further emphasize the outrageous character of this behavior. The age of the women is given in French as well (line 14), but this

⁴ It should be stressed here that the use of *dawa* is not always anti-social: *dawa* mostly refers to magical usage of ointments, potions, and other medicine but it may also refer to medicine which is not magically manipulated.

⁵ *ba* in *ba'femme mariée* is a noun prefix which marks plural.

usage is less conspicuous because speakers of Shaba Swahili almost never use Swahili numerals. Dédé further details how his friend accepted money and clothes as gifts from these women (lines 11-12), which serves as further illustration of his immoral behavior: a man cannot accept gifts like that from a woman. The most immoral thing, however, is that Dédé's friend has sex with these older married women (line 17) in hotels that are, for obvious reasons, « very well hidden » (line 18), meaning they are not recognizable as such from the outside. Another interesting detail is given in lines 14-15: the women whom K. accepts gifts from are women who earn their money at the markets in the city center ('*mu ville*') or at the market of Kenya ('*musoko ya Kenya*'), a town district that is known for its illegal and immoral activities. Furthermore, market people are assumed to rely on magical means in securing success in business. By having contacts with these women, K. is drawn deeper in the world of magic.

So we may conclude that the this text relates events that are extra-ordinary for native readers. But there is more to this text than just being an account of socially unacceptable behavior. So far, I have discussed the use of lexical items and their role as contextualization cues: a word like *dawa* conjures up a whole universe of culture specific meanings and contextual knowledge. In the same way *ba'femme mariée* acts as a cue signaling to us the social inappropriateness of Dédé's friend's behavior.

But more cues can be detected which signal that Dédé wrote this text not just with the intention of providing an account of an outrageous social act. I was intrigued by the dramatic element of conversion, which I only knew from religious periodicals which often feature life histories of people who after having lived a life of sin suddenly convert to Christianity. Furthermore, in lines 22-23 we find the phrase *neni lake* which means *his (i.e. God's) word*. This form is stereotypical of Swahili Bora and highly untypical of Shaba Swahili which would have *neni yake* here. Moreover, *neni lake* is a collocation which is typical of church language. As such it adds a solemn ring to the conclusion of the story. Another element of the text that I found interesting was its closing statement in lines 24-25:

And you, ask God to bless you highly, Vincent. This closing statement was the cue I needed to come to an appreciation of what Dédé really had intended with his text. He did not merely want to write an interesting anecdote; what he wanted was to give me a good advice. In Shaba, when you want to tell someone what to do the standard thing to do is to tell a story which acts as an illustration of what is good and bad. At the end of the story you then make explicit the morale of the story and/or give some explicit advice. This is exactly what Dédé is doing. But why should he give me this advice ?

So far, everything I said about this text could have been 'uncovered' by anyone who has a sound knowledge of Shaba Swahili ways of speaking and of the local culture in general. The reason why Dédé is addressing me with these words at the end of the text, however, is, of course, not recoverable with the help of the aforementioned knowledge alone. To answer this question, I had to go back, as it were, to my long conversations with Dédé on witchcraft, religion, and the existence of God. In these conversations I openly questioned the existence of the efficacy of witchcraft on the one hand and the existence of God on the other, although I showed respect for his opinions and beliefs. Dédé always tried to convince me of the opposite but never really succeeded. By contextualizing his text with the knowledge I had gained during these conversations I was able to reconstruct his intention : he wanted to warn me against the dangers of a life without God. And perhaps not only that : I now read his story also as a warning against using magical means to achieve material well being. As I now suspect, Dédé may have written this story about his friend because he believed that I might have been involved in magic as well. This may sound strange but he indicated to me many times that *you Europeans* have your own magic which you use for producing all kinds of modern machinery. Was it Dédé's intention then that I would read the story in such a way that I would see the parallel between his friend's bad behavior and mine ? I cannot be certain of this until I have gone back to Shaba and asked Dédé about his intention. What I do know here and now is that his intention was to give me a

well-meant advice, 'put your faith in God and you will find happiness', and, perhaps, also a warning, 'if you practice magic, give it up or it will destroy you, and turn to God instead for achieving your goals in life'.

3. CONCLUSION

In the discussion of these two texts, one oral and the other written, I hope to have shown that even in cases where one is not able to ask the participants/writers about the meanings of the text, one can still engage in a dialogue with them. The way I analyzed and interpreted the texts is just one of several possible ways of analyzing : dialogue, as Tedlock says, should not be thought of as a method but as a mode. That is to say, we can be dialogical in our work and writing in many different ways using many different formats of presenting our findings and relying on many different types of analysis. What is at issue in being truly dialogical is listening and talking back to the texts we deal with, and via these texts to the people who produced them, when we have left the field and are writing our scholarly texts.

Research for this paper was supported by the Netherlands Foundation for the Advancement of Tropical Research (WOTRO) as part of the project 'Linguistic and cultural creolization on the Zairean Copperbelt'.

© Vincent de Rooij 1998

REFERENCES

- AUER J. C. P. (1984) : *Bilingual Conversation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins .
ECO U. (1992) : *Interpretation and overinterpretation* (with Richard RORTY, Jonathan CULLER and Christine

- BROOKE-ROSE, edited by Stefan COLLINI), Cambridge, Cambridge University Press.
- FABIAN J. (1990) : *History from below : The 'Vocabulary of Elisabethville' by André Yav : Text, translations, and interpretive essay* (Edited, translated and commented by Johannes FABIAN with assistance from Kalundi MANGO. With linguistic notes by W. SCHICHO), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- FABIAN J. (1991) : *Time and the work of anthropology : Critical Essays 1971-1991*. (Ch. 11 : Presence and representation), Chur, Harwood Academic Publishers.
- (1995) : « On Ethnographic Misunderstanding and the Perils of Context », *American Anthropologist*, 97, pp. 1-10.
- GUMPERZ J. J. : (1982) *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press. University of Pennsylvania Press.
- (1992) : « Contextualization and understanding », A. Duranti & C Goodwin (Eds.), in *Rethinking context : Language as an interactive phenomenon*, Cambridge : Cambridge University Press. pp. 229-252.
- ROOIJ V. A. de (1996) : *Cohesion through contrast : Discourse structure in Shaba Swahili/French conversations*, Amsterdam, IFOTT.
- TEDLOCK D. (1983) : *The spoken word and the work of interpretation*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Situations linguistiques en milieu urbain au Sénégal. Réflexions d'une chercheuse blanche non native à propos de sa démarche.

Caroline JUILLARD

Laboratoire de sociolinguistique, Département de linguistique, Université René Descartes – Paris V

Le travail de terrain auquel il sera fait référence ici est constitué d'étapes chronologiquement distinctes, chacune d'entre elles rassemblant des chercheurs aux identités et parcours scientifiques divers, et manifestant des positions théoriques un peu différentes relativement aux hypothèses préalables, à la démarche d'enquête, aux données et à l'analyse de ces données.

Passant du point de vue de la sociologie du langage à celui de l'interactionnisme symbolique, ces approches ont tenté d'analyser la diversité des situations de communication et la finesse des réalités linguistiques en les interprétant dans le cadre des rapports de type macrosociolinguistique mis à jour entre langues et sociétés.

La première approche des caractéristiques sociolinguistiques de la ville de Ziguinchor (en Casamance, région sud du Sénégal) par l'équipe du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université René Descartes eut lieu en mai 1985. Deux enquêtes, l'une auprès de la population scolarisée sur le lieu de leur scolarisation, l'autre auprès de vendeurs et de clients sur les places commerciales de la ville, fournirent essentiellement des données statistiques.

Mon travail de recherche personnel, constitué d'enquêtes et d'observations participantes, fut réalisé avec des « aides » locaux, lors de différents séjours à durée variable de 1987 à 1991.

Le travail d'enquête collectif réalisé en 1992 par Juillard, Moreau (Université de Mons-Hainaut), Thiam et Ndao (CLAD, Dakar) s'est intéressé aux effets de la variation de la langue wolof, parlée à Dakar et à Ziguinchor, telle qu'elle est perçue et catégorisée par de jeunes locuteurs sénégalais.

La ville de Ziguinchor avait été choisie par Louis-Jean Calvet, directeur du Laboratoire de sociolinguistique, en 1985, afin de tenter d'y mesurer quantitativement l'expansion du wolof, langue véhiculaire citadine, dans un environnement pluriethnique et plurilingue, et pour opérer ensuite des comparaisons avec cette même expansion dans la capitale, Dakar, où l'usage du wolof domine depuis plus longtemps. A Dakar, d'autres recherches de sociolinguistique urbaine ont été menées depuis cette date par des chercheurs du CLAD¹. Je n'en parlerai pas ici, puisque je n'y ai que rarement participé.

Les « intentions initiales » des trois étapes mentionnées ci-dessus sont les suivantes :

- Par la tâche de nomination, en français, des langues et des groupes ethniques, les témoins choisis révèlent les composantes de leur répertoire linguistique et l'usage qui en est fait dans différentes situations de communication. On peut alors mesurer, à l'aide de ces déclarations récoltées par questionnaires écrits (élèves des écoles et clients des marchés) ou par questionnaires oraux (vendeurs sur les marchés), le taux d'usage du wolof, relativement à celui des autres langues pratiquées, le français étant l'une d'entre elles. Ce n'est pas l'usage, en tant que tel, qui fait l'objet de la recherche; ce sont les diverses langues, d'emblée constituées par le chercheur comme objets de choix au sein du plurilinguisme, qui font l'objet du discours d'investigation et des déclarations des témoins.
- Le plurilinguisme manifesté au travers des premières déclarations et observé *in situ* par les chercheurs en 1985

¹ Le CLAD est le Centre de linguistique appliquée de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

devient l'objet premier de la recherche ultérieure. La question que je me suis posée est la suivante : quelle est l'importance, constatée et symbolique, de la variabilité linguistique dans la configuration sociolinguistique urbaine ? Lors de cette étape, j'ai approfondi les connaissances acquises antérieurement; j'ai déconstruit et reconstruit autrement le rapport entre langues et groupes; j'ai continué à travailler sur les déclarations, en complétant cette approche par l'analyse des représentations et des stéréotypes et surtout par l'observation, participante ou non. J'ai introduit la dimension historique et géographique de la variation linguistique dans la ville et dans la région casamançaise. Ainsi, ce qui dans l'enquête de 1985 était mentionné à l'instar du discours officiel (hérité du discours colonial) sur les langues par le seul nom « diola », s'est ultérieurement diversifié selon les désignations données dans les villages ou les zones historico-géographiques de référence : diola de Diembering, de Brin (villages), diola du Kasa (sud du fleuve) ou du Fogny (nord du fleuve Casamance, envahi et colonisé au XIXe siècle par les Manding). Les groupes ont été considérés plus sous l'angle de leur plurilinguisme que dans le seul rapport avec la langue emblématique du groupe : les minorités, davantage plurilingues, se distinguant des groupes majoritaires dont la langue emblème est partagée et utilisée par d'autres. La variabilité et l'extension fonctionnelle des codes en présence devenait ainsi l'indicateur, le révélateur, des contacts, alliances ou tensions, inter-groupes dans et hors de la ville.

- La dernière étape de la recherche manifeste un retour en zoom sur le wolof citadin, au travers d'une enquête portant sur l'identification des marqueurs ethniques et/ou régionaux dans le parler de jeunes wolofophones de Ziguinchor et de Dakar. L'analyse porte sur la variation dans le champ de la seule langue wolof. Il s'agit de la perception de la variation et de la projection des catégories sociales (régionales et ethniques) des auditeurs sur cette perception variable. Pour la première fois, l'équipe est composée de deux chercheuses européennes et

de deux chercheurs sénégalais, provenant du Nord du pays. Pour la première fois, également, on fit usage d'une méthodologie très pointue et d'un échantillon construit et raisonné. L'enquête a été réalisée en français et en wolof, à partir d'un dispositif expérimental visant à obtenir des représentations comparables. Les résultats ont été quantifiés. L'interprétation, *in fine*, s'est appuyée sur les apports des enquêtes précédemment réalisées.

Je m'attarderai surtout sur la deuxième étape. Ma descente progressive sur le terrain a fonctionné, à partir de 1987, par allers et retours, d'un voyage à un autre. Les données recueillies sur place étaient analysées en France, la plupart du temps; cela me donnait du recul, mais m'empêchait de recourir immédiatement à des témoins locaux pour l'interprétation; je me préparais donc en France à d'autres formes de recherche, lorsqu'un doute, une incompréhension apparaissaient. Telle problématique engendrait telle méthodologie; les résultats de telle investigation suscitaient *a posteriori* une reproblématisation, les méthodologies suivantes s'en faisant l'écho. Au-delà de la distinction entre groupes ethniques et de leur plus ou moins grand degré d'imbrication et de mixage, différents axes de l'organisation sociale citadine et du brassage urbain se sont peu à peu révélés pertinents : l'impact d'une territorialisation des activités sociales quotidiennes, par exemple, ou celui de la distinction entre des microcosmes et le macrocosme citadin, entre le centre ville et la périphérie. Lorsque je pris conscience de ces dimensions, j'ai eu la chance de rencontrer sur place un géographe sénégalais, natif de la ville, grâce auquel j'ai pu revoir certaines de mes interprétations et méthodes d'enquêtes. De toutes façons, l'immersion dans les quartiers périphériques fut progressive et prit du temps, celui de construire des relations de confiance avec des habitants de ces quartiers. Cela se fit au travers de visites répétées, dont la plupart n'avaient pas de tâches d'enquête pour objet.

Dans cette étape de la recherche, le rôle des témoins locaux, devenus des « guides », fut capital, compte tenu de la méconnaissance du terrain et des langues locales par le chercheur, une femme blanche. Je leur proposais un mode

d'accès au terrain ou aux données. Grâce à la méthodologie proposée et acceptée, nous entrions ensemble sur le terrain. Peu à peu, mes « guides » m'initiaient à la réalité sociolinguistique de ce terrain, tantôt introducteurs et interprètes auprès d'informateurs qu'ils choisissaient ou que nous choissions ensemble, tantôt observateurs-participants et commentateurs avec un rôle plus actif, ouvrant ainsi de nouvelles portes, de nouveaux axes de recherche. Ils m'aidèrent également à catégoriser les productions linguistiques observées *in situ*, ainsi que les usagers et les situations.

Quelles étapes méthodologiques puis-je décrire ?

Peu de choses nous étaient connues, en 1985, lors de notre premier séjour. On savait que l'expansion du wolof, langue véhiculaire venue du Nord du Sénégal et dominante dans les relations commerciales, utilisée également dans les relations inter-ethniques, touchait la jeunesse urbaine comme un peu partout dans le pays. Pourtant, le multilinguisme citadin et régional pouvait être un frein à cette évolution. On n'avait que peu d'idées sur la variabilité du répertoire et sur son fonctionnement; aucune observation n'avait été entreprise jusque-là. La démarche de terrain initiale a, d'emblée, constitué en domaines distincts l'école, comme lieu de regroupement de la jeunesse urbaine, et le marché. L'hypothèse initiale considérait, à juste titre, qu'il y avait là deux domaines privilégiés de l'usage du wolof, du fait du brassage de locuteurs très divers par leurs appartenances ethniques et leurs langues d'origine. Le travail ultérieur a consisté à retrouver, au sein d'autres ensembles de relations interdépendantes (famille, concession, quartier, groupes d'amis ou de pairs), les traces variables du processus sociolinguistique en cours.

Le quadrillage de la ville s'est fait, dans un premier temps, par l'enquête en milieu scolaire, rassemblant les enfants de quartiers distingués selon les caractéristiques ethniques du peuplement, puisqu'il n'existait pas de données démographiques et sociologiques suffisamment récentes. Des introducteurs privilégiés au terrain ont été ainsi sollicités : collecteurs de taxes sur les marchés, inspecteurs d'académie,

directeurs d'école et instituteurs en milieu scolaire, délégués de quartier, jeunes des quartiers; ils nous balisaient le terrain dont le contour et les caractéristiques propres étaient ensuite délimités par une approche méthodologique particulière.

La dimension individuelle du répertoire a été abordée sous plusieurs angles, qu'il s'agisse du comportement déclaré lors d'une enquête semi-directive sur le réseau de relations inter-personnelles et les usages linguistiques associés, d'une chronologie quotidienne des usages, d'un entretien portant sur les circonstances et lieux de l'acquisition du répertoire et sur l'autoévaluation des compétences et des usages, ou de relevés d'interactions *in situ*.

Exemple de fiche récapitulative d'une chronologie quotidienne des usages linguistiques :

« Moi, M. F., Serer, pêcheur, âgé de 29 ans, habitant le quartier Lindian »

Hier	J'ai rencontré :	Où :	On a parlé en :	On a parlé de :
lever- 8h	ma femme	dans la cuisine	serer	le petit déjeuner et la soirée de pêche
8h-9h	mes 2 petits enfants	dans ma chambre	serer, français	leurs rapports avec le maître d'école
9h-12h	l'éducateur de mes enfants	à l'école du quartier	français, wolof	la responsabilité du maître et des parents
12-15 h				
15h-18h	ma tante	chez elle (dans un autre quartier)	serer, wolof	l'état de santé de son enfant et la venue d'un marabout célèbre
18h-nuit	ma petite soeur et son amant	dans ma chambre	serer, français	l'accord de leur mariage et la responsabilité d'un futur chef de famille

Ce relevé a été établi lors d'un entretien en langues locales, entre un jeune enquêteur natif et l'une de ses connaissances.

Un mode d'approche un peu distancé des pratiques, évitant cependant l'écueil du questionnaire fermé, fut le suivant. Le linguiste propose au témoin d'établir quelles langues il parle avec les différentes personnes de son entourage et en quelles langues celles-ci lui parlent. Le témoin s'observe lui-même, au travers de la répétition des habitudes relationnelles qu'il relate successivement, passant du cercle familial à celui des copains de classe ou du quartier, etc. :

Exemple : Moi, Benjamin D., 20 ans, Balant, habitant tel quartier, élève de première au lycée :

	<i>Langues parlées à :</i>	<i>Langues que lui parlent :</i>
grands-parents paternels, père et mère	balant, manding	balant, manding
frères et soeurs	balant, manding et wolof	balant, manding et wolof
grand-père maternel	-	balant, manding, diola, créole
patron du père	-	manding, wolof, français
ETC.		

La comparaison d'un grand nombre de profils de ce type fait ainsi apparaître la récurrence de l'insertion du wolof dans les relations avec la fratrie, aux côtés des langues familiales, ici le balant et le manding, souvent associées chez les Balant, aux côtés également de langues d'insertion citadine parlées par les aînés seulement, ici le diola et le créole parlés par le grand-père à son petit-fils.

Sur les marchés, il a été procédé tout d'abord à une sorte de recensement : qui vend, quoi, où, et comment ? Du monolinguisme dominant en wolof, à l'adaptation au multilinguisme de la clientèle, à l'interprétariat de contiguïté et à la pratique gestuelle, toutes les stratégies communicationnelles sont ainsi recensées. Ensuite, sur le grand marché central de la ville, on a pris les alignées de cantines, les unes après les autres, les rangées de vendeurs assis derrière leurs tables ou par terre, et on a recensé pour chaque vendeur et

vendeuse les langues de leur répertoire, leur origine ethnique et régionale, la date de leur arrivée en ville, leurs appréciations sur la diversité sociolinguistique urbaine et le fonctionnement communicationnel sur le marché. Ces entretiens rapides se sont effectués avec l'aide des collecteurs de taxes, lors de leurs tournées quotidiennes sur le marché. Des observations rapides et anonymes ont pu également être effectuées, sur place, lors de transactions consécutives ou simultanées à l'entretien. Le vendeur ou le collecteur pouvaient alors préciser l'interprétation de ce qui venait de se dire.

Un autre balisage s'est effectué sur le même marché et sur d'autres, plus périphériques, en relevant les langues utilisées à chaque tour de parole par les clients et les vendeurs dans des interactions précises, au moyen d'une fiche de relevé. Les relevés ont été faits au hasard de la promenade des enquêteurs, de jeunes lycéens plurilingues, sans prise de contact préalable, ni contrôle statistique de la population ainsi enquêtée. Ils ont eux-mêmes procédé à la reconnaissance auditive des langues ainsi qu'à l'identification des interlocuteurs. La fiche a été établie à partir d'enquêtes antérieures, en d'autres lieux marchands, et à partir des observations préliminaires :

	1	2	3	4	5	6
SAL	touclr	serer				
TC						
MCH			wolof	wolof		
Prix				wolof	wolof	
COU					touclr	serer
PLAI						
	Vdr	Clr	Vdr	Clr	Vdr	Clr

Un jeune client serer achète de l'oseille à un vendeur toucouleur, sur un marché périphérique de Ziguinchor. Les différents temps de l'interaction sont ainsi pré-établis : SALutations, Transaction Commerciale, MarCHandage, Prix, COUsinage, et PLAIsanteries.

La donnée linguistique retenue est donc la langue utilisée de façon unique ou prépondérante à chaque temps ou tour de parole, quelle qu'en soit la relative compétence de certains interactants, quel qu'en soit l'usage, mixé ou non d'éléments provenant d'autres langues.

Des notations directes d'échanges commerciaux ont ensuite été effectuées sur un marché périphérique. Beaucoup plus difficiles à réaliser, elles supposent une attention soutenue et une capacité de mémorisation de l'échange. Les mélanges de langues, les emprunts, les « fautes », les switches, tous les éléments de la variation discursive, ont ainsi pu être mis en évidence. Il n'était pas possible d'enregistrer ces échanges qui se produisaient dans un environnement trop bruyant. Deux enquêteurs se postaient à proximité d'un vendeur, apparemment intéressés par les produits exposés. L'un notait les phrases émises par le client, l'autre celles du vendeur. Les modes de transcription adoptés étaient, dans un premier temps, très approximatifs; les enquêteurs avaient d'abord tendance à transcrire au moyen d'une adaptation du système graphique du français; ils se sont ensuite adaptés aux propositions faites par le linguiste pour transcrire certains sons. Ce mode de recueil est tout à fait fructueux, mais il est fort long, car il y a beaucoup de ratés au début; et les enquêteurs, vite fatigués par cette écoute difficile, ne peuvent réussir à noter plus de quelques interactions par matinée. Celles-ci ne dépassant guère plus de quinze tours de parole. L'interprétation de la signification des alternances linguistiques au sein de ces interactions résulta d'une confrontation de points de vue : ceux des enquêteurs eux-mêmes, ceux de natifs de la ville, client(e)s du marché, ceux de linguistes sénégalais.

Chaque approche de la communication sur les marchés urbains fut donc corrigée ou complétée par les suivantes, les observations plus directes et anonymes confortant les déclarations des vendeurs et des clients, obtenues lors des entretiens.

L'immersion dans les quartiers et dans certaines familles fut beaucoup plus progressive; les observations s'approfondirent au fur et à mesure que des liens de confiance et d'amitié s'établirent et se renouvelèrent dans la durée. J'ai

ainsi procédé à un repérage très progressif des microcosmes localisés dans les quartiers; ces microcosmes sont caractérisés par leur relative stabilité. J'ai pu également repérer les personnes plus mobiles, faisant pénétrer au sein de ces microcosmes, familiaux ou ethniques, les innovations linguistiques et les pratiques venues d'ailleurs, du centre ville ou de Dakar, la capitale. Ces repérages ont été rendus possibles par une fréquentation assidue des cercles et des lieux concernés, qu'il s'agisse de groupes de jeunes gens ayant l'habitude de se réunir en fin de journée pour prendre le thé, de commères préparant la cuisine pour la clientèle de leur « clando », d'enfants réunis pour leur parties de foot quotidiennes, d'une maison où se rassemble habituellement toute la jeunesse du quartier, etc. Les pôles d'attraction et de rassemblement devenaient peu à peu perceptibles. Par observations directes et notations sur le vif, par entretiens, par enregistrements enfin, la réalité sociolinguistique des relations familiales et de voisinage devenait perceptible. Les enregistrements d'interactions, réalisés à l'insu des participants, furent décidés après une longue période d'immersion et de fréquentation du quartier. Alors seulement, la variabilité et la créativité du mélange linguistique propre à de telles situations furent exemplifiées directement, et non plus au travers de représentations déclarées ou d'autres approches indirectes.

Sur un terrain peu connu et sur des langues inconnues, il est certes bien difficile de procéder d'emblée à des observations directes. L'observation est donc tributaire de la démarche : les techniques sont bien relatives au degré d'insertion et de participation active du chercheur dans les réseaux de communication; l'observation procède par paliers, mettant parfois l'observé en position d'observateur, de décodeur de sa propre réalité; les observations plus directes venant conforter, *in fine*, les premières observations.

En définitive, il n'y a pas un type unique d'observation des pratiques, mais des degrés d'observation, filtrés par le jeu des techniques d'approche; chacune d'entre elles étant justifiée par un ensemble de contraintes, situationnelles, personnelles, ou théoriques. Les « observables » se dévoilent peu à peu comme tels. Chaque avancée du chercheur sur le

terrain sollicitant des réactions ou des anticipations des personnes présentes face à ses attentes ou ses interrogations. Il fallait que je respecte le temps que prenne forme une convivialité admise ou tolérée face à l'étrangère que je suis et que ma curiosité, restant dans les limites tolérables pour chaque famille, chaque groupe, soit progressivement satisfaite. De plus, la « réalité » des pratiques est variable, puisqu'elles peuvent être observées au premier degré, c'est-à-dire directement, ou au second degré, au travers de l'intervention de personnes intermédiaires, ou encore plus indirectement, par le biais de l'observé lui-même. Il n'y a donc pas d'observations neutres; elles sont toujours, jusqu'à un certain point, concertées, tant pour garantir le chercheur du danger d'ethnocentrisme que pour le prémunir des biais inhérents au paradoxe de l'observateur.

La recherche diversifiée et de plus en plus qualitative, que j'ai entreprise dès 1987, s'est arrêtée lorsque j'ai eu nettement l'impression d'avoir fait « le tour de la question », compte tenu de la diversité des lieux de l'espace citadin et des types de regroupements en ces lieux, compte tenu surtout de mes limites propres (linguistiques entre autres) et du fait que j'ai travaillé seule, c'est-à-dire sans la présence d'autres sociolinguistes ayant reçu une formation universitaire à ce type de recherche. En fait, je voulais être seule, je pense : me fiant à rechercher la qualité des relations interpersonnelles dans lesquelles j'étais impliquée, les moins officielles possibles, je voulais surtout ne pas trahir la réalité des citadins, dans la situation particulière du rapport Nord/Sud auquel j'étais très sensible. Je ne voulais pas être influencée par des points de vue de « nordistes » ou de chercheurs blancs connaissant mal le terrain. J'ai arrêté lorsque j'ai « buté » sur mon incapacité à pouvoir analyser la complexité du matériau linguistique en interactions. Ainsi, il m'a été impossible de travailler, comme je l'aurais voulu, sur le mélange constant de plusieurs langues, telles que créole portugais, wolof, diola ou manding et français, dans le discours de jeunes adolescents de quartiers périphériques à brassage ethnique intégrant la dimension identitaires propre aux créolophones originaires de Guinée-Bissau. Lorsque j'ai eu l'impression d'avoir fait le tour

d'un grand nombre d'interprétations possibles de la variabilité sociolinguistique, grâce aux échanges que j'ai pu avoir, sur les résultats de mon travail, avec un professeur d'histoire-géo, Manding natif de la ville, et proviseur du lycée Djignabo, je me suis arrêtée.

En définitive, l'expérience personnelle de la recherche a porté sur les questions de définition/délimitation d'un terrain constamment réactualisées aux différentes étapes, et sur les questions de la relation entre soi-même et le terrain, d'une part, soi-même et les autres chercheurs, blancs ou noirs, formés déjà ou formés par moi, d'autre part. La question d'éthique s'est progressivement déplacée : l'assurance dans la méthode était plus forte que la confiance envers les gens, dans un premier temps où on ne percevait pas grand chose et où tout était encore très étranger au regard et à l'oreille. Progressivement, la confiance s'est placée dans la diversité des points de vue et des jugements des locaux sur la situation sociolinguistique urbaine et les ouvertures de recherche qu'ils me proposaient; ma recherche a été ainsi plusieurs fois réorientée par les propositions de mes guides, initiateurs à tel ou tel quartier, tel ou tel groupe. Cette attitude nouvelle, bien sûr, s'est accompagnée d'une certaine vigilance, compte tenu de la situation politique locale (zone en rébellion contre le pouvoir central et la supposée domination des nordistes). Dans ce contexte, il m'est progressivement apparu que ma position de chercheur « extérieur » (mais pas trop) au problème local et de femme me donnait des avantages certains. Cependant ma propre identité n'a pas été sans jouer un rôle dans doute déterminant dans la prise en compte des dits « particularismes casamançais »; j'appartiens moi-même à une minorité en France, les Protestants, et suis de ce fait particulièrement sensible aux rapports entre minorités et majorité(s); la relation Nord/Sud ne m'est pas non plus étrangère, dans mon propre pays, puisque ma mère est originaire du sud de la France et mon père de l'Est, et que j'ai vécu depuis l'enfance dans cette dualité culturelle. C'est sans doute pour toutes ces raisons que j'ai souhaité peu à peu privilégier le qualitatif sur le quantitatif qui ne laisse pas beaucoup apparaître les fonctionnements propres aux minorités. Et également, travailler davantage sur la base

d'entretiens (biographiques entre autres) et d'observations directes. Or les minorités sont nombreuses à Ziguinchor, poches ethniques résiduelles, familles originaires de tel ou tel village, et fonctionnent encore comme telles, sans se fondre dans l'univers symbolique que véhicule l'usage de la langue wolof, la sénégalitude et/ou la citoyenneté.

© Caroline Juillard 1998

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

JUILLARD C. (1995) : *Sociolinguistique urbaine. La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, Paris, CNRS éditions.
Langage et société n° 68, juin 1994, « Le plurilinguisme au Sénégal ».

L'enquête sur les pratiques et les représentations linguistiques

Oumarou Alzouma ISSOUFI
Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger)

DES PETITS « TRUCS » POUR LE TERRAIN EN AFRIQUE

L'enquête de terrain est certainement un des maillons les plus importants dans la chaîne conduisant à l'analyse des faits linguistiques en Afrique, « terre de traditions orales », des « peuples sans écriture », dont la connaissance scientifique des langues, des relations entre langues et à l'intérieur des langues doit être approfondie.

Plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales dont la linguistique ont tâté le terrain et continuent à le labourer pour en tirer la substance, c'est-à-dire décrire et expliquer les faits. Naturellement les chercheurs dans ces disciplines ont, de par leurs pratiques et leurs objectifs, adopté plusieurs méthodes d'approche.

Le présent article, loin d'embrasser l'ensemble des problèmes liés à l'enquête linguistique, sera focalisé sur un certain nombre d'aspects (l'esprit de collaboration, la place de l'informatique, la nécessité de la pré-enquête, le choix des enquêteurs et des informateurs) qui méritent une attention particulière car ils influent sur les résultats (ou du moins sur

leur analyse) de la recherche de terrain. Ces aspects seront examinés à la lumière de l'expérience du terrain nigérien à travers des enquêtes menées en sociolinguistique et en lexicographie.

Il est cependant important de souligner, d'ores et déjà, que les écoles américaines, anglaises, allemandes, françaises, etc. ont chacune essayé de synthétiser cette expérience de terrain afin de guider les étudiants et les chercheurs nouvellement engagés sur les traces des pionniers. Plusieurs documents ont été produits concernant la méthode d'enquête linguistique sur le terrain. On retiendra celle, en plusieurs volumes, de Luc Bouquiaux et Jacqueline M. C. Thomas (1971 et 1976) qui fait autorité pour l'école française et qui a marqué des générations de chercheurs qui ont décrit les langues de l'Afrique noire francophone. Quel que soit le domaine de la linguistique, phonétique et phonologie, morphosyntaxe, lexico-sémantique, sociolinguistique, etc. il est difficile de faire une totale abstraction de ces classiques quand on débute sur le terrain et qu'on veut recueillir des documents oraux, les transcrire, les interpréter, les conserver ou les diffuser.

A ce jour, et à notre connaissance, il n'existe pas de documents de synthèse d'envergure, produits par les linguistes africains pour rendre compte de toute l'expérience qu'ils ont accumulée au cours de nombreuses recherches ayant abouti à la description systématique de leurs langues. En attendant la rédaction d'un tel ouvrage, il nous paraît important de faire part de quelques « astuces » qui faciliteront le travail des jeunes chercheurs débutants.

En préface de l'ouvrage de Jouldé Laya (1972 : 9) sur la tradition orale, Joseph Ki Zerbo écrit ceci :

« Recueillir ne signifie pas ramasser à la pelle. Il s'agit plutôt de fruits à cueillir avec délicatesse... On peut choisir la méthode intensive qui concentre la recherche sur des points privilégiés, spécifiquement circonscrits au préalable. On peut aussi appliquer la manière extensive qui vise à jeter un immense filet d'enquêtes sur toute la zone considérée et, comme un grand chalut, à racler et

ramener tout le butin disponible, quitte à y trier par la suite son bien. On peut combiner les deux méthodes. Mais en tout état de cause, il n'est pas question de tout ramasser ».

La méthode pour aborder le terrain est donc un des points principaux qui impose à tout chercheur travaillant sur les langues à tradition orale un premier choix. Elle peut conditionner, dans une certaine mesure, les résultats et surtout l'énergie à dépenser pour y parvenir. Si, pour les descriptions synchroniques de la phonologie ou de la morphosyntaxe d'une langue ou d'un dialecte, il est tout à fait loisible d'opter pour une enquête intensive, en description lexico-sémantique, la méthode extensive est quasiment indispensable. En sociolinguistique par contre, on peut faire le choix entre l'une ou l'autre des deux méthodes ou encore les combiner.

Si le choix de la méthode est important, si la collaboration entre chercheurs est nécessaire, l'élaboration du questionnaire est déterminante car c'est de ce protocole que dépendent les résultats qu'on cherche. Il est tout aussi utile de s'appuyer sur de très bons enquêteurs et de disposer d'informateurs qui acceptent le jeu des questions-réponses sans essayer de tricher.

1. LA COLLABORATION ENTRE CHERCHEURS

On retiendra des 3 volumes du CNRS et des autres documents produits à ce jour que plusieurs paramètres doivent être pris en compte pour la conduite des enquêtes de terrain. Il s'agit des conditions sociologiques (milieu rural ou urbain, religion, sexe de l'enquêteur et de l'enquêté, position sociale de l'un ou de l'autre, etc.) des principes d'enquête (directe ou indirecte), des aspects matériels, des informateurs occasionnels ou de référence, etc.

La méthode, même si elle a donné des résultats, présente tout de même quelques insuffisances que n'a d'ailleurs pas manqué de souligner Mary White Kaba (1987),

qui n'est pas du tout d'accord sur le principe de la non connaissance préalable des langues que les membres de l'équipe décrivent aux plans phonétique, phonologique et morhosyntaxique.

La méthode, en effet, se fonde sur le fait que le linguiste ne doit pas parler la langue qu'il décrit. Il se mettrait ainsi en position de meilleur observateur. Il doit, dans sa démarche, élaborer son questionnaire en français et choisir des enquêteurs bilingues (le profil de l'enquêteur est décrit dans le guide) qui soumettent le questionnaire à des informateurs idéalement choisis.

En relevant les erreurs contenues dans les descriptions du zarma par Nicole Tersis (1972 et 1982) en soulignant la manière dont les étudiants de maîtrise élaborent les questionnaires d'enquête aux besoins des descriptions linguistiques et en dénonçant la « découverte » de catégories syntaxiques relevant plutôt des langues indo-européennes que des langues africaines et les erreurs évitables que commettent les linguistes relevant de cette école et décrivant les langues africaines, Mary White Kaba aboutit à la nécessité de parler et de comprendre la langue qu'on veut décrire.

Au regard de ces pertinentes observations il est souhaitable, autant que faire se peut, si on ne parle pas la langue qu'on décrit, de s'entourer, pour le moins, d'autres linguistes qui en ont la maîtrise.

La prise en compte d'une telle observation aura permis à l'équipe de l'Université de Lausanne et à celle de Niamey d'élaborer un questionnaire fiable et de mener sans encombre des enquêtes sur différents sites au Niger.

En effet, dans le cadre de l'enquête sur les pratiques langagières des locuteurs nigériens ainsi que sur le sondage des attitudes linguistiques des populations et de leurs souhaits sur les choix à opérer en matière linguistique, l'Université de Lausanne et l'Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger) ont mené conjointement des travaux de recherche ayant débouché sur la réalisation d'un

questionnaire qui pourrait servir pour des enquêtes de grande envergure.

Très brièvement, il faut souligner que le travail devrait porter sur les deux langues véhiculaires du Niger (hausa et zarma-songhay) et sur les autres langues du pays. La démarche étant la même pour les deux équipes, seuls les exemples feront la différence. Ils seront en zarma-songhay et feront référence aux langues qu'on retrouve dans sa zone de couverture car c'est dans cette partie du Niger que notre équipe a travaillé.

Ce travail a bénéficié d'une remarquable complémentarité entre linguistes chevronnés du Nord et jeunes chercheurs du Sud. Les uns ont apporté leur expérience et la théorie, les autres, disposant de bases scientifiques nécessaires et de la connaissance des langues et du milieu, ont pu, à travers des discussions et des mini-enquêtes, apporter les ajustements indispensables qui ont permis l'élaboration du questionnaire final.

Afin de recueillir les données morphologiques et syntaxiques, il a été proposé d'enregistrer les informateurs non zarma-songhay, en situation de communication, soit par narration d'une légende soit par conversation sur un thème donné, afin de relever leur manière à eux, d'organiser différemment la constitution des mots ou la structure des phrases et de vérifier leur niveau de compréhension de la langue zarma-songhay.

Une deuxième démarche nous a conduit à vouloir soumettre des phrases françaises à des locuteurs non natifs du zarma-songhay et à les traduire pour obtenir des résultats. En adoptant cette démarche, nous serions passés totalement à côté du sujet car les phrases prises en considération, même bien explicitées, rendent compte seulement des comportements idiosyncrasiques des sujets parlant français.

En effet, pour chercher des variables morphologiques, l'équipe a été tentée de s'appuyer sur des phrases du genre *Ni go ga koy habu* « tu vas au marché » pour amener

l'informateur à dire en zarma-songhay *Arañ go ga koy habu* « vous allez au marché ». Si en français la variation morphologique (va ~ allez) est nette, la traduction de ces phrases en zarma-songhay n'aurait absolument rien donné. Le groupe a alors totalement revu les données d'enquête en s'appuyant sur la nominalisation du verbe avec le suffixe *-yañ* pour faire décrire, en situation, la production des verbes dérivés par ce suffixe. L'étude a jugé utile de s'étendre à la dérivation, par le morphème du défini singulier et du défini pluriel de mots choisis comme *do* « criquet », *yo* « chameau », *mo* « oeil », *farkay* « âne », *tobay* « lièvre », etc. pour produire des noms définis au singulier ou au pluriel {(*dwa*, *dwey*), (*ywa*, *ywey*), (*mwa*, *mwey*), (*farka*, *farkey* / *farkayey*), (*toba*, / *tobtayo*, *tabey* / *tobayey*)}. Ces couples de mots nous situent très bien dans notre enquête.

En syntaxe aussi le groupe zarma-songhay a mis l'accent sur la structure syntaxique SOV de la langue et l'emploi du connectif *na*. Cette structure, qui est facilement produite par les locuteurs natifs de la langue est, par contre, toujours formulée autrement par les locuteurs non natifs.

En guise d'exemple la phrase *ay na ay zaama sambu* (structure SOV) « J'ai pris mon couteau » serait rendue *Ay sambu ay jaama* (structure SVO) par un peul ou un touareg.

Les chercheurs qui n'ont aucune connaissance du zarma-songhay seront probablement en difficulté face à de tels faits linguistiques. La collaboration a donc été d'un apport considérable pour l'équipe.

Toutes ces erreurs ont pu être corrigées avant les premières enquêtes grâce à la collaboration entre les chercheurs. L'apport théorique des uns et la compréhension des langues des autres ont été déterminants et ont permis de ne pas se rendre sur le terrain dès les premiers moments avec un questionnaire qui aurait pu faire passer l'équipe à côté du sujet. Une économie de temps et d'énergie a pu se faire grâce à cette complémentarité.

2. LA PLACE DE L'INFORMATIQUE

Il y a une vingtaine d'années encore le linguiste ne jurait que par la gomme, le crayon, les fiches cartonnées et le magnétophone qui étaient ses outils indispensables de travail dans la conduite des enquêtes de terrain. Aujourd'hui l'informatique est un outil technologique dont il est difficile de se passer. Il s'est imposé dans tous les secteurs de la vie et la linguistique n'y a pas échappé. Il n'est point important d'évoquer les raisons, il faut seulement faire le constat de son importance et le recours à l'outil pour le traitement des données, leur vérification et souvent même leur analyse.

L'outil informatique a cependant ses contraintes. La fiche, le protocole d'enquête ou encore le questionnaire d'enquête (il s'agit de la même chose selon le domaine de la linguistique) une fois élaborée n'a plus d'ajouts ou de suppressions. Les différents champs ou rubriques doivent être scrupuleusement respectés pour le traitement des données. Cette stricte organisation impose des contraintes aux chercheurs qui doivent avoir le questionnaire le mieux adapté aux besoins de leurs recherches, d'où la nécessité de pré-enquêtes pour mettre à l'épreuve le questionnaire avant de le soumettre aux enquêteurs et aux informateurs pour la phase définitive de l'enquête.

A cause de l'informatique, la fiche est à la fois fiche d'enquête et de traitement des données. Il existe sur le marché des logiciels courants de traitement de texte dont les plus connus sont Word et Wordperfect ou peu connus comme la famille de logiciels de la Société Internationale de Linguistique (SIL) qui comportent des systèmes de gestion de bases de données fonctionnant par champs et enregistrements. Un champ correspond à une rubrique de la fiche. Il y a autant de champs dans un enregistrement que de rubriques sur la fiche cartonnée. Il s'établit une bijection entre l'ensemble des champs du logiciel et l'ensemble des rubriques sur le papier. Les champs, qu'ils soient facultatifs ou obligatoires, doivent

toujours figurer dans l'enregistrement selon un ordre rigoureux. L'enregistrement est donc l'équivalent de la fiche cartonnée jadis utilisée par le linguiste et la base de données ne représente rien d'autre que le fichier que le linguiste compile durant des années de terrain.

Ces types de bases de données, conçus avec des logiciels de traitement de textes, peuvent aisément être reproduits en texte avec les polices, les corps et les styles de caractères souhaités pour la mise en page définitive.

Tous ces logiciels permettent une meilleure exploitation des données et donnent même accès aux diagrammes et aux courbes qui facilitent l'analyse. Les logiciels de la SIL sont spécialisés pour les linguistes, quel que soit leur champ d'action. Ils sont des aides précieuses à l'analyse phonologique, morphosyntaxique ou lexicale.

On peut aussi utiliser des logiciels spécialisés de gestion de base de données comme Dbase, Rbase ou Fox Pro. Ces types de logiciels permettent d'avoir des champs nettement séparés et de reproduire la fiche cartonnée telle quelle à l'ordinateur. Ils conviennent très bien au domaine de la lexicographie, particulièrement pour l'élaboration de dictionnaires électroniques.

Comme exemple de travail de terrain ayant largement bénéficié de l'apport de l'informatique, on peut mentionner l'élaboration du dictionnaire élémentaire du zarma dont la rédaction a été achevée en 1997.

La base de données est constituée d'enregistrements ainsi faits et se présente de la façon suivante :

- *Ganjiyo /1 Giraffe*
- *gànjìyŏ/2 Prononciation*
- *ma/3 nom*
- *Saaji alman ce cuukukoy kañ ga-hamo ga gonda tombi say
nda ikwaaray, subu ñwaako no/4 Animal sauvage
herbivore aux longues pattes dont la robe est tâchetée de
jaune et de blanc.*

- *Hala annasaarey na care margu ga koy Dancandu kulu ganjiyo gunayañ no kondey/5 Si les Européens partent en groupe à Dancandu, c'est pour voir les girafes.*
- *Bure/6 Synonyme*
- *Ganji- alman/7 Animal sauvage*
- 2507/8

Chaque slash (/) symbolise la fin d'un champ. Les champs de 1 à 5 relatifs respectivement à la vedette, la prononciation, la catégorie grammaticale, la définition et l'exemple d'usage sont obligatoires alors que les champs de 6 à 8 relatifs au synonyme ou à la variante régionale, au sous-domaine ainsi qu'au numéro de la fiche sont facultatifs. S'il est facultatif de remplir les champs, il n'en demeure pas moins qu'ils sont obligatoires dans l'enregistrement. L'ordre d'apparition des champs est pertinente à cause du traitement informatique. Une seule erreur dans l'utilisation d'un champ implique automatiquement la désorganisation du système et au cours de la fusion il ne serait plus possible d'agencer les éléments comme on le souhaite.

Pour le dépouillement de l'enquête sur les pratiques et les représentations linguistiques au Niger on a eu recours au logiciel SPHINX qui permet une analyse rapide des données ainsi que la production de graphiques.

3. LA PRÉ-ENQUÊTE

Le questionnaire se situe au début et à la fin de tout travail d'enquête linguistique. C'est la raison pour laquelle il doit être aussi fiable que possible. Ceci conduit obligatoirement à faire des enquêtes préalables pour le mettre à l'épreuve en y apportant les modifications indispensables à son maniement au cours de l'enquête définitive. Soit dit en passant, il n'y a jamais d'enquête définitive tant que des éléments de dernière heure peuvent survenir à travers des informations complémentaires sinon capitales.

La pré-enquête suppose le dépouillement des documents écrits. Cette phase est appelée enquête savante chez certains. Il s'agit des premières recherches qu'on effectue sur les travaux déjà réalisés sur la langue ou les langues sur lesquelles portera l'enquête. C'est l'occasion de dépouiller dictionnaires, lexiques, thèses, mémoires et tous les autres documents écrits disponibles.

Cette première phase permet de faire un début de collecte des items lexicaux, des expressions, et autres dictons, etc. de se faire une idée des caractéristiques morphosyntaxiques et des unités grammaticales, d'apprécier le sens des éléments, les nuances sémantiques, les synonymes, les antonymes, etc.

Elle montre toute son efficacité pour l'assemblage des premiers éléments sur lesquels doit porter l'enquête, pour la confirmation ou pour l'infirmité des hypothèses ou des théories préalablement avancées. C'est un travail de laboratoire qui donne l'occasion à plusieurs chercheurs de travailler ensemble ou le cas échéant au principal acteur de prendre les avis des autres.

Au cours de la rédaction du questionnaire sur les pratiques linguistiques, une bonne partie des données phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales a été recueillie grâce à cette méthode.

Les oppositions phonologiques $\tilde{N} \sim \tilde{N}W$ et $K \sim KW$ qu'on retrouve par exemple dans des mots comme $\tilde{N}aari \sim \tilde{N}waari$ « nourriture » ou $Kaayi \sim Kwaayi$ « habit qui recouvre tout le tronc » ont été tirés de travaux scientifiques antérieurs.

Ce travail a donc pour mérite de procéder aux tout premiers ajustements qui mettent le chercheur sur la piste de l'item le plus évident mais ô combien fondamental à la réalisation de la fiche finale qui nécessitera des sorties sur le terrain.

Les premières sorties sont ciblées sur un petit nombre d'informateurs pour permettre la modification du

questionnaire initial pour qu'il réponde aux objectifs du travail à accomplir. Les points d'enquête sont choisis parce qu'ils offrent la possibilité de questionner des locuteurs qui apporteront les éléments indispensables à l'amélioration de la qualité du questionnaire. Au bout de plusieurs tentatives, le chercheur disposera d'un questionnaire satisfaisant qui permettra de mener une enquête à grande échelle.

4. PLACE DE L'ENQUÊTEUR

Si un questionnaire adéquat est primordial, la responsabilité de l'enquêteur est non moins négligeable. Une bonne partie du travail de collecte peut reposer sur lui à partir du moment où il est bien formé. C'est pourquoi il serait bon de l'associer au travail de confection du questionnaire en lui demandant assez souvent son avis. Il faut l'amener à se poser des questions sur la manière d'aborder les informateurs, de façon à ce que son interrogatoire (discussion avec l'informateur) obtienne des réponses objectives (c'est-à-dire sans calcul). La préparation de l'enquêteur doit prendre donc en compte tous les paramètres possibles pour affronter le terrain.

Si par le passé on devait se contenter d'enquêteurs de bas niveau scolaire, aujourd'hui les étudiants de linguistique présentent le meilleur profil pour ce genre de travail. Ils ont non seulement la pratique de la langue d'enquête et de la langue de recherche, mais ils disposent également d'une formation théorique de base, qui sont des atouts non négligeables. Ils sont donc qualifiés pour être de vrais assistants au chercheur à qui ils peuvent beaucoup apporter. Au-delà de tout ceci, leur motivation (car c'est de la formation continue qu'ils reçoivent à travers de telles tâches) est très grande, ce qui permet une meilleure qualité dans le travail.

Avant, les enquêteurs avaient pour seule motivation la gratification qu'ils reçoivent des chercheurs. Prendre des

étudiants de linguistique a non seulement le mérite de les former davantage à leur métier mais aussi d'avoir plus d'assurance quant à la qualité du travail d'enquête. De plus, ils peuvent participer aisément à la confection du questionnaire ainsi qu'au dépouillement des enquêtes une fois réalisées.

Il est de ce fait plus avantageux d'avoir dans son effectif des étudiants avertis que d'avoir à faire à un personnel sans formation de base dans le domaine de la recherche, personnel qui très souvent ne comprend pas les tenants et les aboutissants du travail qu'il doit accomplir. Choisir des informateurs du profil des étudiants de niveau maîtrise c'est se donner un gain de temps tout en s'assurant d'un maximum d'efficacité.

5. L'INFORMATEUR

Il est au centre du travail car c'est à lui qu'on demande un service. Sa mise en confiance est très importante. Il peut connaître ou ignorer l'information recherchée. Il peut être tenté de parler pour plaire à l'enquêteur ou pour le mettre sur une fausse piste. Il peut attendre en retour de l'information, une rétribution. Il peut tirer une certaine fierté du contact qu'il a avec l'enquêteur. C'est donc un personnage assez complexe qui doit vivre une certaine complicité avec l'enquêteur – d'où la nécessité de ne pas le brusquer, de prendre le temps qu'il faut pour lui faire comprendre le jeu dans lequel il entre et dans lequel il n'a pas le droit de tricher.

Dans la méthode CNRS qui voudrait que le linguiste ne parle pas la langue qu'il décrit, il lui est préconisé de choisir un informateur qui peut lire en français. Dans ce cas, la liste (le questionnaire) préparée par le linguiste avec la collaboration de l'informateur doit lui être soumise pour traduction. Au cas où il ne saurait lire, selon Bouquiaux et

Thomas (1976, II : 272) « lui faire retenir de mémoire une dizaine de termes à enregistrer (moins ou plus selon ses capacités) et procéder à l'enregistrement par segments » serait la solution.

Maintenant, la question de savoir si l'informateur parle ou non le français n'influence plus notre choix pour une enquête en sociolinguistique exigeant un tel profil. S'il est indéniable que pour certains types d'enquêtes linguistiques « l'essentiel est de trouver des informateurs représentatifs de la langue ou du parler qu'on veut étudier », le choix de l'enquêteur niveau maîtrise de linguistique travaillant sur une langue dont il a la bonne maîtrise est en lui seul un certain gage de sûreté par sa capacité d'apprécier efficacement la qualité de l'informateur en présence.

Plusieurs fois, il est arrivé que des informateurs donnent des réponses pour le simple plaisir de l'enquêteur. Celui-ci, grâce à ses compétences, détecte « le réflexe trompeur » de l'informateur et le ramène dans les règles du jeu en le sensibilisant sur l'importance de son rôle.

On peut se trouver face à des informateurs, dans le cadre d'enquête extensive, qui se refusent de parler à l'enquêteur. On met en avant les conditions sociologiques du milieu, qui veulent qu'on passe par le chef de village pour toute information à donner. Le chef du village lui-même, ou très souvent un de ses proches, se fait le devoir de désigner l'informateur. Une fois encore l'intervention de l'enquêteur est déterminante.

Il est donc difficile de dissocier le rôle de l'informateur de la place que doit occuper l'enquêteur dans les enquêtes linguistiques, mais un questionnaire bien élaboré entre les mains d'un enquêteur bien formé et conscient de sa tâche doit pouvoir tirer le maximum d'une enquête en linguistique à travers des informateurs.

CONCLUSION

L'enquête de terrain est très complexe et en quelques lignes il n'est pas évident de faire ressortir tous les aspects que certains ont par ailleurs décrit dans plusieurs volumes. Notre souci a été de montrer que l'enquête est avant tout un travail de complémentarité entre différents acteurs qui doivent faire preuve de tact et de simplicité. Si l'enquêteur doit veiller à ne pas blesser l'informateur et à en tirer le maximum, le linguiste lui, n'a pas que des résultats scientifiques à obtenir. Il tisse aussi des rapports humains et scientifiques avec les autres. En dépit de l'apport inestimable de l'informatique, pour le linguiste étranger, intégrer la culture par le biais de la langue est certainement un atout non négligeable pour l'analyse des faits linguistiques.

© Oumarou Alzouma Issoufi 1998

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LAYA (1972) : *La tradition orale*, Niamey, CRDTO.
BOUQUIAUX L., THOMAS J. M.C. (1976) : *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF.
KABA M.W. (1987) : *Critique de la méthode du LACITO*, Niamey, Polycopié.

Approche méthodologique d'un tabou social : la mendicité au Niger

Patrick GILLIARD

Université de Lausanne, Institut de Géographie

Cette intervention se fonde sur une expérience de recherche sur le terrain débutée en 1995 en milieu urbain et en milieu rural au Niger. Des enquêtes ont été effectuées sur une population vivant dans des conditions d'existence excessivement précaires dans des quartiers périphériques de la capitale du Niger : Niamey et des villages chroniquement déficitaires sur le plan alimentaire. Le choix d'une approche qualitative de la pauvreté et l'étude centrée sur un groupe mouvant comme celui des mendiants pose certaines difficultés méthodologiques qui font l'objet de cette présentation : une population mobile dans un espace géographique assez étendu, des réticences aux questions, des conditions d'interviews difficiles à gérer en milieu urbain et rural, des difficultés pour repérer les mendiants en brousse qui sont cachés par le tabou que représente cette activité, une distance culturelle, des problèmes de traduction, les difficultés émotionnelles et éthiques du chercheur.

Pour que la mendicité soit perçue dans toute sa complexité il est nécessaire de créer des conditions d'enquête particulières. Sans ces précautions méthodologiques le recueil d'information ne peut s'effectuer. Pour la partie qualitative de l'enquête, la récolte d'information dépend essentiellement de la qualité de la relation qui a pu être nouée dans les entretiens, plus que du type de méthodologie. La qualité de la relation comme nous le verrons dépend essentiellement de « l'observateur », notamment ses propres réactions émotives

ou ses propres préjugés face à la population analysée. Un travail autocritique permanent sur la manière avec laquelle l'observateur et ses questions peuvent être perçue par « l'observé » est importante pour anticiper les réponses orientées. Un jeu de rôle a été mis en place grâce à la complicité d'enquêteurs (les enquêteurs étant de la même ethnie) pour que l'altérité culturelle du chercheur occidental constitue davantage un atout qu'une barrière. Dans cette présentation les différents débats théoriques concernant les techniques d'enquêtes ne seront guère discutés. Les difficultés du terrain, la population étudiée et le peu de recherches en ce domaine ont rendu nécessaire un type d'approche « improvisé » qui reste indissociable du contexte et des objectifs dans lesquels les enquêtes ont été effectuées.

1. LE CADRE DE LA RECHERCHE

Dans un premier temps il paraît nécessaire de situer le contexte géographique du Niger et les objectifs de cette étude pour ensuite aborder les aspects méthodologiques. Deux perspectives classiques ont été privilégiées pour ce second point : celle de l'observateur et celle de l'observé.

1.1. LE NIGER : UNE « PAUVRETÉ RECORD »

Le Niger est un état de l'Afrique de l'Ouest enclavé qui se situe au Sud de l'Algérie et au Nord du Bénin. La vaste superficie du pays (huit fois la France) abrite une population relativement faible avoisinant les 8 millions d'habitants. Cette population composée essentiellement par des agriculteurs et des nomades se répartit sur un support écologique fragile qui se détériore principalement par la pression démographique dans les zones de culture. La diminution de la pluviométrie et certaines sécheresses catastrophiques en 1974 et 1984 ont déstabilisé la population du Niger essentiellement rurale. La mince bande sahélienne se rétrécit en mettant en compétition les éleveurs descendant au Sud et les agriculteurs pratiquant une culture extensive au Nord. Classé dernier des Pays les Moins Avancés (P.M.A.), le

Niger s'enfonce dans un marasme financier depuis la chute des cours de l'uranium. Cette situation génère des conflits et des situations de pauvreté de plus en plus graves. Depuis une dizaine d'années la mauvaise répartition de la pluviométrie entraîne des disettes chroniques dans le milieu rural. Face à l'augmentation de la population, les centres urbains offrent une réponse saisonnière à la pauvreté par l'exode de la population dans les secteurs non structurés de l'économie urbaine. Un « exode circulaire » (Thumerelle 1986) s'instaure dans cette population rurale qui doit tirer parti pour sa survie à la fois des maigres revenus de ses exodants et de ses récoltes diminuées. L'agriculteur passe de la ville à la campagne : quelques mois en ville pendant la saison morte et quelques mois pour préparer les récoltes. Les conditions de pauvreté en milieu urbain ne permettent guère l'implantation définitive des agriculteurs. La mendicité est l'un des moyens adoptés par la majeure partie des handicapés du Niger, des personnes âgées et même d'un nombre croissant d'agriculteurs valides. La mendicité est une économie de survie assurant selon une estimation qui m'est personnelle la subsistance de plus de deux cent mille nigériens.¹

1.2. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Face à l'augmentation de la pauvreté, des études ont été effectuées en vue d'un programme de lutte contre la pauvreté par le gouvernement du Niger et des partenaires internationaux (P.N.U.D. et Banque Mondiale)². La pauvreté

¹ Le nombre de personnes pratiquant la mendicité se base sur le pourcentage de mendiants trouvé dans les différents villages. La mise en évidence d'une diffusion spatiale de ce phénomène dans l'ensemble des capitales côtières montre que la mendicité est une forme spécialisée de l'exode côtier. Face à la diminution des emplois informels dans les villes côtières pour les exodants « traditionnels », la mendicité devient une stratégie beaucoup plus rentable. Ce phénomène de mendicité se banalise de telle sorte que toute personne handicapée tend à adopter cette stratégie. Dans les centres urbains la proportion de mendiants handicapés constitue à peine la moitié de nos échantillons d'enquêtes. Or le pourcentage de personnes handicapées au Niger dépasse à lui seul les 200'000 personnes.

² REPUBLIQUE DU NIGER/DEPARTEMENT DE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET SOCIAL DES NATIONS

a été identifiée par ces organismes au moyen d'enquêtes sur le budget et la consommation des ménages en milieu rural et urbain. Or, ces analyses macro-économiques ne privilégiant pas la prise en compte de la dimension individuelle et culturelle de la pauvreté ont tendance à donner une vision pessimiste de la pauvreté, sans mettre en évidence les dynamiques de réaction des acteurs face à la pauvreté. L'exode, la mendicité et les transferts de revenus entre les membres d'un même clan ou d'une même famille ne sont guère pris en compte. La pauvreté en milieu urbain et rural sont des espaces analysés séparément sans mettre en évidence l'étroite imbrication et les dynamiques intervenant entre ces deux milieux. La survie d'une famille au Niger dépend de tellement de facteurs qu'une analyse quantitative visant à estimer la consommation et le revenu d'un ménage risque de négliger d'autres facteurs comme la capacité d'un ménage à mobiliser son environnement social et spatial.

Ce type d'approche présente donc un certain nombre de limites méthodologiques. Cette recherche s'appuie sur les limites de ces approches macro-économiques pour aborder la pauvreté sous un angle davantage qualitatif et centré sur certains acteurs. Les réactions des individus face à la pauvreté sont souvent masquées par les constructions macro-économiques. L'acteur n'est pas passif face aux difficultés, et la mendicité – phénomène peu pris en compte – nous permet de montrer l'importance de ces réactions individuelles qui contredisent les modèles macro-économiques. Pour faire face à la pauvreté les ménages diversifient leurs activités et la ville devient une solution complémentaire par le travail qu'elle peut fournir ou par la présence de membres de la famille ou de connaissances pouvant aider les ménages ruraux.

Généralement la mendicité est l'une des manifestations majeures d'une faiblesse économique et d'une faiblesse relationnelle. C'est le cas des personnes handicapées, âgées et isolées. Mais cette pratique est aussi adoptée régulièrement par des agriculteurs sinistrés, de telle sorte que ce recours devient une pratique économique de survie qui se diffuse en milieu rural. Un tabou s'étant brisé, des villages et des régions

entières adoptent cette pratique chaque saison effectuant un « exode de mendicité » réservé à certains membres.

Pour enquêter cette population et mettre en évidence les liens entre la pauvreté et la mendicité, une méthodologie s'est forgée au fur et à mesure des investigations.

2. DU CÔTÉ DE L'OBSERVATEUR

Beaucoup de préjugés existent sur ce genre de population et finalement peu d'études objectives ont été effectuées. Un vieux débat existe entre la mendicité et la pauvreté. Les mendiants ont toujours été victimes de certains préjugés qui tendent à établir définitivement que le mendiant est un « falsificateur de misère ». Ce type de préjugés existe au Niger et a comme conséquence la sous-évaluation du phénomène de la mendicité et la méconnaissance d'une dynamique essentielle dans les mécanismes de la pauvreté. Dans mon champ d'investigation assez peu balayé, les préjugés et les modèles théoriques sur la pauvreté exercent des influences non négligeables. Mais la plupart des influences proviennent davantage du jugement et des réactions affectives que le chercheur ne manque pas de subir face à la fréquentation de la grande pauvreté.

2.1. LA RICHESSE DES MENDIANTS EST UNE CERTITUDE INTERNATIONALE

Au Niger, le mendiant est forcément riche comme l'attestent des coupures de presse et les principaux responsables de la lutte contre la pauvreté. Le poids des concepts « tout faits » a eu comme effet de nuancer l'interprétation des premiers résultats effectués sur des mendiants en milieu urbain. Les motifs de la mendicité sont suffisamment complexes et diversifiés pour que l'une ou l'autre thèse soit approuvée. Face à cette question épineuse, la véracité des entretiens effectués dans les principales villes du Niger a été mise en doute. L'échantillon d'enquête (800 individus), le champ d'investigation et les techniques d'enquêtes (quantitatives, qualitatives) ont été assez variées pour lever l'ambiguïté. La grande majorité des mendiants ne sont pas des falsificateurs

de misère et leurs histoires de vie traduisent bien le désarroi croissant d'une population en voie de paupérisation. Mendier ou mourir semble pour la plupart des mendiants avoir été un choix inévitable, même si un certain nombre de mendiants abusent de ce stratagème. Il n'y a pas d'un côté les « bons pauvres » et d'un autre côté les « mauvais pauvres » pratiquant la mendicité; mais bien une population pauvre où chacun s'organise selon ses moyens.

2.2. MENDICITÉ NE RIME PAS AVEC MARGINALITÉ

La mendicité ne concerne pas des parias de la société, mais des personnes vulnérables intégrées dans le corps social. Bien des études anthropologiques surévaluent le rôle du lien social. Dans cette perspective, la mendicité concernerait des personnes qui auraient enfreint les codes sociaux propres aux différentes ethnies. L'exclusion expliquerait le recours à la mendicité des personnes qui ne pourraient bénéficier de la solidarité sociale – la solidarité organique dans la problématique durkheimienne du lien social garantissant l'insertion des maillons fragiles de la société. Une telle garantie n'existe guère dans les villages étudiés : les comportements sont nettement individualisés. Si la confrontation du terrain avec ces modèles peut les contredire et nourrir un débat très intéressant, il n'empêche qu'ils peuvent orienter dans de mauvaises directions si le chercheur n'adopte pas une vigilance critique vis-à-vis d'eux.

2.3. OBSERVATEUR-MENDIANT : LES MÉCANISMES DE DÉFENSE : POPULISME, MISÉRABILISME

D'autre part, la principale difficulté sur le terrain consiste à être conscient de ses propres préjugés ou de ses réactions émotives induites par ce type de population. A l'évidence la recherche de terrain et mes « sujets d'étude » ont profondément modifié ma vision de l'existence. Enquêter sur la misère suscite un ensemble de réactions émotives qui peuvent influencer les enquêtes. Une approche trop émotionnelle peut nous amener à sombrer dans le piège du misérabilisme, qui consiste à se laisser emporter par le côté

dramatique de l'interviewé, ou du populisme, qui introduit un rapport selon lequel l'intellectuel « découvre le peuple, s'émerveille sur ses capacités et entend se mettre à son service et oeuvrer pour son bien » (De Sardan 1995, 106). Avec cette approche misérabiliste, dans l'interaction et la construction de l'outil, on ne recherche sur le terrain que les mécanismes de domination. Les mendiants sont perçus comme des victimes des rapports sociaux ou économiques. Avec l'approche populiste, la mendicité est vue comme une réponse spontanée à des difficultés économiques, comme le souligne ce passage de Noël Cannat : « Le pouvoir secret des exclus (...) c'est la supériorité à long terme de l'être sur l'avoir, des vivants sur leur idole mécanique, des petits groupes sur les grands systèmes » (1990, 17). Le populisme peut amener la sous-estimation des déterminations extérieures qui ont produit cette situation de mendicité.

Ce type de relation me paraît relever davantage de nos propres affects vis-à-vis de la fréquentation de la grande misère que d'une option théorique. La réaction face à la pauvreté conduit à l'adoption d'une forme d'intellectualisation qui est une manière de rationaliser par des théories une réaction émotive. La défense la plus typique est justement de présupposer que le mendiant ne dit pas la vérité et que sa situation n'est pas aussi dramatique qu'il y paraît. La réaction naturelle d'empathie peut a contrario rendre l'entretien excessivement difficile. Après un certain temps d'expérimentation, les entretiens se sont faits à « une distance humaine » qui n'a pu être possible qu'après ma propre maturité personnelle, qui m'a permis de me situer au delà de l'attitude de défense et au delà d'une émotivité excessive.

Après avoir fait toutes les erreurs possibles, des outils d'investigation ont été adoptés, mais le principal outil reste la souplesse du chercheur. Après une pratique plus rigoureuse sur le terrain, la complexité de la population étudiée est abordée avec une « quasi-neutralité ». La neutralité absolue n'étant bien sûr guère possible. La quasi-neutralité est le regard plus ou moins objectif du chercheur de terrain qui doit être conscient du plus grand nombre possible de paramètres déviant l'information. Dans cette expérience, il s'agissait de

se rendre disponible à la complexité de l'individu observé sans être envahi par ses propres affects.

3. DU CÔTÉ DE L'OBSERVÉ

Les distorsions sont également nombreuses du côté de l'observé. La personne enquêtée a généralement un certain nombre d'attentes vis-à-vis de l'enquêteur. Pour les mendiants, c'est bien sûr une aide sous forme matérielle. Le fait qu'on s'intéresse à sa situation peut impliquer pour lui une contrepartie financière. La présentation des objectifs de l'enquête est déterminante pour désamorcer le jeu de rôle du mendiant. Ma présence de blanc rend d'ailleurs les choses plus difficiles. L'individu travestit son histoire dans une narration culturellement acceptable. Généralement il reprend la représentation que se fait l'Islam de la pauvreté : « il est orphelin », il n'a rien mangé depuis deux jours. Pour les entretiens non directifs, on s'aperçoit assez vite que l'individu travestit son discours et on renonce alors à poursuivre l'entretien.

Le fait de centrer l'entretien sur une histoire de vie, de rester plusieurs jours dans le quartier ou le village crée des conditions favorables en brisant la distance entre l'observateur et l'observé. Au fur et à mesure des enquêtes une position de témoin s'est définie. Le questionnaire n'était qu'un prétexte pour nouer une relation qui se poursuivait pendant plusieurs jours. Il ne s'agissait plus de demander des renseignements, mais de créer une situation d'écoute qui s'entretenait d'elle-même.

3. SUR LES PAS DES MENDIANTS

En milieu urbain, la première difficulté incontournable est la présence du chercheur blanc sur le terrain qui est difficile à gérer pour un questionnaire de rue. L'interaction provoque immédiatement dans la capitale un attroupement et la venue de la police. Une distance nécessaire a été prise en laissant des étudiants nigériens enquêter en raison de la quasi impossibilité de passer personnellement ces questionnaires.

Ma présence dans ce cas n'était guère possible. La manière de présenter le questionnaire en milieu urbain était également importante. La première phase d'investigation devait permettre l'établissement d'une statistique de base sur un échantillon de 500 mendiants afin d'établir une typologie de la mendicité et de connaître l'origine spatiale des mendiants. Les enquêtes ont été faites dans la capitale et dans quatre centres urbains secondaires du Niger. Il fallait désamorcer la relation mendiant-donateur en disant qu'il s'agissait d'un travail d'étudiant. Pour motiver les interviewés et casser ce rapport, l'étudiant demandait l'aide au mendiant comme un service rendu, renversant ainsi le rapport. « Si tu ne réponds pas à mes questions je ne vais pas pouvoir faire mon travail et j'aurai zéro. »

C'est seulement dans les entretiens qualitatifs que ma présence s'avérait fructueuse. Dans ce cas, l'entretien s'effectuait dans le domicile des mendiants avec mes enquêteurs. Une complicité étroite entre mes enquêteurs et moi-même ont permis de tirer parti à la fois de l'appartenance ethnique et culturelle des enquêteurs et de ma qualité d'étranger. La plupart des histoires de vie ont été facilitées par l'altérité culturelle que je présentais. Parler d'un tabou culturel paraît être dans ce cas beaucoup plus facile lorsqu'il s'agit d'un interlocuteur extérieur.

Si en ville les mendiants sont pris en flagrant délit, dans un village c'est tout autre chose. Demander dans un village si il y a des mendiants, c'est comme demander : « pouvez-vous nous indiquer où se trouvent les voleurs, nous avons des questions à leur poser ! ». La ville permet l'anonymat des mendiants, mais dans un village cette pratique est assez mal vue. Personne n'ose mendier dans son village, les mendiants sont cachés pour ne pas entacher l'image de marque du village. Ainsi, il faut faire une enquête assez fine pour les trouver. La procédure pour découvrir les mendiants est une tentative de récolte d'information « par la tangente ». Nous nous présentons au chef du village comme des chercheurs travaillant dans le cadre du programme cadre de lutte contre la pauvreté, en spécifiant que nous ne sommes pas un organisme d'aide mais des enquêteurs qui notent les problèmes économiques des gens. Un discours motivant

l'utilité de notre démarche consiste à dire que si on veut aider les personnes en difficulté, il faut qu'elles nous aident le mieux possible à comprendre leurs problèmes. Dans un premier temps, nous passons en présence des villageois un « guide village » qui nous permet de voir comment le village se positionne par rapport à leurs difficultés économiques. Le guide est assez long et permet l'obtention d'informations qui peuvent être croisées avec la passation d'un questionnaire adressé aux ménages. Nous essayons de court-circuiter les ménages que le chef de village nous propose, car généralement il nous conduit dans sa famille ou chez les gens de sa caste.

Nous cherchons un échantillon de personnes estimées comme pauvres, très pauvres et de gens qui s'en sortent bien. Nous les identifions selon certains critères d'habitat ou de possession de biens comme les greniers à mil, la présence d'une charrette... Nous essayons également d'obtenir la complicité d'un jeune qui est allé à l'école et que nous engageons comme guide. Nous passons des questionnaires visant à repérer le degré de pauvreté des ménages sans pour autant faire allusion à la mendicité. Seule la dernière question pose le problème d'une manière indirecte « connaissez-vous des personnes qui sont pauvres dans le village au point de pratiquer la mendicité ? ».

Dans les premiers jours, nous gagnons progressivement la confiance des villageois et nous invitons certains à venir boire du thé touareg le soir. Petit à petit une relation de confiance se crée avec l'enquêteur de la même ethnie, car le fait que la personne qui les interroge soit un de leurs frères est fondamental pour qu'ils puissent avouer la pratique de la mendicité. Le soir au moment du thé nous récoltons une foule d'informations sans rien noter. Nous attendons qu'ils partent pour en faire une synthèse, c'est généralement là que nous savons où se trouvent les personnes exerçant la mendicité. Les jours suivants, nous enquêtons chez ces personnes dans leur cadre privé sans la présence d'autres personnes et c'est généralement au cours du questionnaire « ménage » que la personne est amenée à avouer sa pratique. Le questionnaire est complété par un guide d'entretien axé sur une histoire de vie pour repérer les causes de la mendicité. L'ensemble des investigations permet non seulement de trouver les mendiants,

mais encore de mieux comprendre le contexte social dans lequel ils se trouvent. De précieuses informations sur le village et la manière avec laquelle la communauté villageoise fait face aux difficultés économiques montrent assez bien que la mendicité est la manifestation symptomatique d'importants changements dans l'organisation villageoise.

4. CONCLUSION

L'étude de la mendicité au Niger nécessite un ensemble de précautions pour le recueil de l'information sur le terrain. Parmi toutes celles qui ont été évoquées, la principale demeure l'attitude autocritique du chercheur confronté aux vécus de cette population. Les mendiants forment une micro-société complexe et mobile. Le peu d'études et l'inexistence de statistiques à leur sujet laisse la porte ouverte à toutes les interprétations. La représentation que se fait chaque société de ses pauvres est rarement neutre et le fait de laisser croire que les mendiants au Niger sont des falsificateurs de misère permet de se débarrasser à bon compte d'un problème réel. Le travail sur le terrain et lui seul, parce qu'il présentait une réelle difficulté méthodologique; a permis de prendre position sur ce problème, en écartant au fur et à mesure les préjugés et les options théoriques. Sans ce doute important qui a guidé l'enquête et la prise en compte de certaines interactions liées à ma présence et à celle de mes enquêteurs; il aurait été peut-être facile de vérifier empiriquement des hypothèses préétablies. Par ailleurs le doute qui a guidé l'enquête concernant le réel état de pauvreté des mendiants a rendu nécessaire un travail sur le terrain parfois inquisiteur et risquant d'enfreindre certaines règles de la déontologie. Guidé par certains enjeux et le souci de faire la part des choses, le résultat a primé sur ces aspects.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLAUCH B. (1990) : « Neglected Trade-offs in Poverty Measurement » in *IDS Bulletin vol 27 No 1*.
- BOUREIMA A. G. (1993) : *Une histoire des famines au Sahel Etude des grandes crises alimentaires (XIXe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan.
- CAILLE A. (1996) : « Ni holisme ni individualisme méthodologiques. Marcel MAUSS et le paradigme du don » in *L'obligation de donner. La découverte sociologique capitale de Marcel MAUSS*, La revue du M.A.U.S.S, 8, 2ème semestre 1996.
- CANNAT N. (1990) : *Le pouvoir des exclus : pour un nouvel ordre culturel mondial*, Paris, l'Harmattan.
- CHAMBERS R. (1990) : *Développement rural. La pauvreté cachée*, Paris, Karthala CTA, 1990.
- DAOUDA A. (1996) : *Le travail des enfants au Niger*, Rapport final Bureau International du Travail (BIT), Programme international pour l'abolition du travail de l'enfant IPEC/ TRAVAIL (K1) 1594, Niamey, juillet 1996.
- GEREMEK B. (1987) : *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Age à nos jours*, Paris, Editions Gallimard.
- GIRI J. (1989) : *Le Sahel au XXI ème siècle. Un essai de réflexion prospective sur les sociétés sahéliennes*, Paris Khartala.
- MAHIEU F. R. (1995) : « Les stratégies individuelles face à la pauvreté » in *L'Afrique des incertitudes* in Ph. Hugon et alii, Paris, P.U.F, pp. 118-159.
- NDIONE E. (1992) : *Le don et le recours de l'économie urbaine*, Dakar, ENDA Dakar Editions, coll. Recherches Populaires.
- OLIVIER DE SARDAN J. P. (1995) : *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Editions Karthala.

REPUBLIQUE DU NIGER : *Programme cadre national de lutte contre la pauvreté. Diagnostic général*. Volume 1, Programme des Nations Unies de Développement, Document non publié, PNUD, ENA.

REPUBLIQUE DU NIGER/DEPARTEMENT DE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET SOCIAL DES NATIONS UNIES : *Enquête sur le budget et la consommation des ménages au Niger 1989/1990-1992/1993*.

THUMERELLE P.J. (1986) : *Peuples en mouvement, la mobilité spatiale des populations*, Paris, SEDES.

SOMMAIRE

Présentation	
Mortéza Mahmoudian & Lorenza Mondada	1
I. ANALYSER LES DISPOSITIFS DE L'ENQUÊTE	
Mortéza Mahmoudian	
Problèmes théoriques du travail de terrain	7
Deborah Cameron	
Problems of empowerment in linguistic research	23
Lorenza Mondada	
Technologies et interactions	
dans la fabrication du terrain du linguiste	39
Rita Franceschini	
L'observateur et le système de la recherche	
linguistique : réflexions de méthodologie à la	
lumière du changement épistémologique	69
Andres Max Kristol	
La production interactive d'un corpus semi-	
spontané : l'expérience ALAVAL	91
II. TERRAINS AFRICAINS	
Vincent de Rooij	
Problems of (re-)contextualizing and interpreting	
variation in oral and written Shaba Swahili	105

Caroline Juillard

Situations linguistiques en milieu urbain au
Sénégal 127

Oumarou Alzouma Issoufi

L'enquête sur les pratiques et les représentations
linguistiques 141

Patrick Gilliard

Approche méthodologique d'un tabou social : la
mendicité au Niger 155